



2d17

ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Par Mlle DE LUSSAN.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez la Veuve PISSOT, au bout du Pont-Neuf, Quai de *Conti*, à la Croix d'Or.

M. MCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ANECDOTES DE LA COUR DE PHILIPPE-AUGUSTE.



HILIPPE-AUGUSTE ne laiſſa pas long-tems Adelaïde dans l'inquiétude où elle étoit; il alla à Chelles dès le lendemain. L'eſtime que j'ai pour vous, Mademoiſelle, lui dit-il, me fait penſer que vous puniſſez Alberic d'une faute que j'ignore, & qui, en me l'apprenant, va ſans doute

vous juſtifier à ſon égard, à celui d'Enguerrand, & au mien. Expliquez-vous, Mademoiſelle; ſur-tout parlez-moi ſans détour. Ma bonté ſera la récompenſe de votre ſincérité; elle peut ſeule me faire tout excuſer: mais redoutez-moi, ſi vous cherchez à me déguiſer la vérité. Songez qu'elle pourroit percer à travers le nuage dont vous croiriez la couvrir. Je vais parler, SIRE, repartit Adelaïde, avec la ſincerité qu'exige le reſpect dû à Votre Majeſté, & me rendre du moins par-là, digne de ſes bontez. Je n'ai point, SIRE, de reproches à faire à Alberic: ſa naiſſance, les biens & les dignitez dont Votre Majeſté a comblé ſa Maiſon, l'amitié dont vous honorez ce Seigneur, ſon mérite, à qui je rends juſtice, ſes attentions pour moi, ſa reſpectueuſe

paſſion, mon eſtime enfin, tout m'auroit porté à le choiſir moi-même pour époux, ſi j'avois pû vaincre l'éloignement extrême que j'ai à me donner un maître. Il eſt tel cet éloignement, que j'ai crû, pour échapper à la néceſſité d'obéïr à mon pere, pouvoir lui préférer un engagement éternel dans cette retraite. Je me ſuis trompée, SIRE; je redoute également tout lien, & c'eſt en embraſſant les genoux de Votre Majeſté, pourſuivit Adelaïde en ſe proſternant aux pieds du Roi, que je la conjure de me garantir de la dure néceſſité de faire aucun choix. Quand vous me dites, Mademoiſelle, repliqua le Roi en la regardant fixement, que vous ne ſçauriez vous réſoudre à faire un choix, n'en auriez-vous point fait un? Adelaïde ne ſçait point feindre, répondit-

elle ; Enguerrand, dès ma plus tendre enfance, m'a familiarisée avec la vérité, le courage & la vertu. Mais pourquoi, Mademoiselle, avez-vous attendu jusqu'au dernier moment pour déclarer vos sentimens par une fuite si condamnable ? Je crains mon pere, repartit Adelaïde, autant que je le respecte : cependant, SIRE, j'ai osé lui laisser appercevoir quelle étoit ma répugnance à soumettre mon sort aux caprices d'un époux. Ma mere & mon frere l'ont conjuré de ne pas me faire violence ; j'ai enfin embrassé ses genoux, mais inutilement. J'ai combattu contre moi-même, pour obtenir de ma raison & de mon devoir, d'obéïr ; j'ai voulu me faire une loi de la volonté d'un pere, mais je n'ai pû me vaincre. Enfin j'ai craint de rendre Alberic malheureux :

mon estime pour lui, & une défiance de ne pouvoir remplir tous mes devoirs, m'ont inspiré de la hardiesse. Je les connois tous, ces devoirs, & c'est pour n'être pas exposée à y manquer tous les jours de ma vie, que j'ai osé y manquer une fois. Ma tendresse pour mon pere, & sa vertu encore plus que la nature, m'ont imprimé pour lui un respect qui ne se démentira jamais; mais ce respect est combattu par celui que je me dois à moi-même. J'ai frémi cependant en formant le dessein de me retirer dans cette Abbaye; la hardiesse d'une telle démarche m'a fait différer jusqu'au dernier moment. Hélas! s'écria-t'elle, les yeux baignez de larmes, elle ne m'en a pas moins coûté! Ah! SIRE, je me la reproche à tous les instans! elle m'a fait perdre l'amitié d'un pere

pour qui je donnerois ma vie ! Le Roi touché du discours, de la douleur & des pleurs de Mademoiselle de Couci, & voulant essayer de la vaincre par la douceur, lui dit : Eh bien ! Mademoiselle, je vous accorde du tems ; servez-vous-en pour vous déterminer à accepter Alberic pour époux. Votre raison est au-dessus de votre âge, & peut-être de votre sexe ; écoutez-la : elle vous rendra digne de mes bontez, & vous fera retrouver un pere. Venez, Mademoiselle ; je vais vous remettre entre ses bras. Adelaïde pâlit à ces mots. Vous pâlissez, Mademoiselle ; & pourquoi, poursuivit Philippe ? SIRE, je suis trop coupable aux yeux de mon pere, repartit Adelaïde ; je sens trop quelle est ma faute à son égard ; je connois trop sa sévérité ; je crains trop l'amertu-

me de ſes reproches, pour ne pas trembler à la ſeule idée de rentrer dans la maiſon paternelle. Ah! SIRE, je me fais juſtice; je me la ſuis fermée pour jamais. Je ne puis blâmer votre frayeur, repliqua le Roi; un pere ſi juſtement irrité, & tel qu'Enguerrand, eſt redoutable. Eh bien! Mademoiſelle, ce que je vais faire pour vous, méritera, d'un cœur comme le vôtre, que vous faſſiez tout pour un Roi qui va vous ſervir de pere: venez; c'eſt entre les mains de la Reine ma mere, que je vais vous remettre. Philippe apperçut avec plaiſir, la joye que ces mots répandirent ſur le beau viſage d'Adelaïde: elle ſe jetta à ſes pieds, & prit une de ſes mains qu'elle baiſa avec tranſport.

Tandis que le Roi ſe promenoit dans l'Abbaye, Adelaïde

trouva le moment de parler à Mademoiselle de Rocheville. La satisfaction de cette tendre amie égaloit celle d'Adelaïde. Adelaïde, en l'embrassant tendrement, la chargea d'écrire au Comte de Rethel, quel étoit l'heureux succès de son conseil. Assurez-le, ajouta-t'elle, que ma tendresse & ma fermeté ne se démentiront jamais : sur-tout, qu'il ne me fasse pas l'injustice de se laisser aller à la moindre inquiétude ; je lui en ferois un crime. Mon caractére, plus encore que ce que j'ai fait, doit le mettre au-dessus de la crainte.

Le Maréchal attendoit, avec une vive impatience, le retour du Roi. Quelle fut sa surprise, aussi-bien que celle de toute la Cour, en voyant Adelaïde avec ce Prince ! Un trouble extrême, & une joye mêlée d'inquiétude,

ſuccederent à l'étonnement d'Alberic. Il s'approcha d'Adelaïde en tremblant : il voulut lui parler, mais la parole expira ſur ſes lévres. Adelaïde le reçut avec une politeſſe un peu froide, dont cependant le Roi parut content. Le Grand Sénéchal, préſent à l'arrivée de Sa Majeſté, reſſentit un trouble extrême en voyant Adelaïde. Sa malheureuſe paſſion pour Mademoiſelle du Mez, lui fit croire d'abord, que Philippe ramenoit Mademoiſelle de Couci pour unir ſa deſtinée à celle du Maréchal : cette idée le fit trembler. Roger, ſe dit-il en lui-même, va donc encore, malgré lui, me faire éprouver les plus terribles allarmes ? le craindrai-je toujours ? Le Roi conduiſit Adelaïde chez la Reine Mere ; il la lui préſenta, en la priant de la prendre ſous ſa pro-

tection, & de la traiter avec bonté. La Reine accorda ſans peine à ſon fils, ce qu'il exigeoit d'elle : elle aimoit Adelaïde. Pouvoit-on ne la pas aimer ? Mademoiſelle du Mez étoit à côté de la Reine, quand Mademoiſelle de Couci parut, le Maréchal lui donnant la main. A la vûë d'Adelaïde, Mademoiſelle du Mez crut d'abord que ſes yeux la trompoient : à ſon étonnement ſuccedent mille mouvemens confus, qu'elle ne put démêler elle-même. La joye que lui cauſe l'idée flatteuſe qu'Adelaïde a conſenti à rendre le Maréchal heureux, ne dure qu'un inſtant : la crainte lui ſuccede. Elle appréhende que le génie adroit d'Adelaïde, ſans avoir rien promis, n'ait gagné le Roi : elle croit, elle doute, elle ſe flatte, elle déſeſpere, elle adopte une idée qui

lui rit; elle la rejette auſſi-tôt, pour ſe livrer à une autre qui l'inquiéte. Adelaïde, prévenuë d'eſtime pour cette illuſtre fille, & croyant devoir, pour plaire au Roi, lui témoigner de l'amitié, fut à elle d'un air ouvert & aſſez empreſſé; mais Mademoiſelle du Mez ne put répondre à ce que lui dit d'obligeant Adelaïde, que d'une maniere embarraſſée, qui ne fut pourtant point apperçûë de Mademoiſelle de Couci.

La nouvelle du retour de la fille d'Enguerrand, ſe répandit d'abord. Madame de Couci tranſportée de joye, courut auſſi-tôt chez la Reine Mere: le ſilence, les larmes, & les embraſſemens de la mere & de la fille, furent d'éloquens témoignages de leur tendreſſe mutuelle. La joye de Madame de Couci, quoique extrême, n'égaloit pas celle de Raoul:

les mouvemens de l'amour ſe joignoient à ceux de la plus tendre amitié. Le retour de ſa ſœur lui faiſoit ſentir l'effet ſéducteur des charmes qui accompagnent toujours l'eſpérance. Il vit d'un coup d'œil, que les étroites liaiſons entre Mademoiſelle de Couci & Madame de Fajel, lui fourniroient des occaſions ou des prétextes pour voir & entretenir ſouvent ce qu'il aimoit : il reſſentoit auſſi un plaiſir ſenſible, en voyant toute la Cour s'intéreſſer au retour de ſa ſœur : il applaudiſſoit ſecrettement aux loüanges qu'on donnoit à ſa beauté, à ſon génie & à ſa vertu ; aſſemblage heureux que la Nature fait rarement.

Le premier ſoin du Maréchal, dès qu'il ſe fut remis de ſa ſurpriſe, fut d'envoyer un Courier à Enguerrand. Il lui apprit que

le Roi avoit été à Chelles, qu'il en avoit ramené Mademoiſelle de Couci, & que la Reine Mere avoit conſenti, avec plaiſir, à la garder auprès d'elle. Quelle nouvelle pour Enguerrand!

Raoul attendoit avec impatience, le moment de pouvoir parler à Adelaïde : il avoit mille choſes à lui demander, mille choſes à lui dire ; des conſeils à lui donner, & des meſures à prendre avec elle : il ne put cependant trouver ce moment que le lendemain. Il fut content, & de ſon entrevûë avec le Roi, & de la ſageſſe de ſes réponſes : il lui conſeilla de ſe contraindre avec Alberic, & de s'en tenir toujours avec le Roi, à l'éloignement général qu'elle lui avoit montré pour tout engagement. Il lui dit que ſi ce Prince la preſſoit, elle devoit avec

douceur, & ſans laiſſer voir une réſiſtance invincible, demander du tems. Eſpérez tout, ma ſœur, de ce tems que vous vous donnerez toujours, & qui peut faire naître mille événemens imprévûs, propres à vous dégager enfin du Maréchal. Roger & vous, ajouta-t'il, devez vous armer de patience; ſur-tout, la prudence & le miſtere ſont vos retranchemens les plus ſûrs. Vous avez à la Cour une Rivale, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt ſœur d'Alberic. Il n'eſt plus tems de vous le cacher; vous avez à vous défier de ſes regards pénétrans: elle va ſans ceſſe étudier vos mouvemens, vos démarches, & ſur-tout votre viſage, dès qu'à quelque occaſion (& elle en fera naître) on parlera du Comte de Rethel; je n'en puis douter, elle ſoupçonne votre intelligence; peut-être

la voit-elle ! Adelaïde frémit à ces mots. Les malheurs qu'elle prévoyoit, lui causerent un effroi mortel ; effroi où la jalousie n'avoit nulle part. Elle rendoit justice à la passion de Roger ; mais elle craignoit pour le secret ; il dépendoit d'une Rivale : comment oser espérer qu'il pût être toujours ignoré d'Enguerrand & d'Alberic ? Comme sœur du Maréchal, Mademoiselle du Mez lui avoit toujours paru redoutable ; elle la lui parut encore plus, en apprenant qu'elle aimoit le Comte de Rethel : Adelaïde pria son frere de conjurer Roger de ne point paroître à la Cour. Raoul, touché des allarmes de sa sœur, lui promit de faire tout ce qui pourroit concourir à sa tranquillité & à son bonheur. Je consens avec plaisir, lui dit-il en l'embrassant, à être pour vous une

autre Mademoiſelle de Rocheville ; mon amitié vous ſervira, du moins auſſi utilement, que la ſienne vous a ſervie. J'écrirai tous les jours à Roger ; il ſera inſtruit de tout : je vous montrerai ſes Lettres, & ce ſera avec vous que je lui ferai mes réponſes, duſſé-je encourir la diſgrace de mon pere ! Comptez ſur moi, ma ſœur, je vous aime tendrement ; & Roger m'eſt trop cher, pour ne pas tout ſacrifier au deſir de vous voir tous deux heureux. Ce deſir ſe fait ſentir à mon cœur d'autant plus vivement, que ma paſſion pour Madame de Fajel me fait ſentir combien vous êtes à plaindre ! Ah ! ma ſœur ! oubliez quelques momens votre ſituation, pour vous intéreſſer à la mienne ! Vous êtes-vous ſouvenuë à Chelles de parler de moi à Madame de Fajel ? Lui avez-vous dit que je

l'adore ? Le croit-elle ? Vous a-t'elle du moins écouté ſans colere ? M'avez-vous rendu le ſervice de lui vanter mon reſpect pour elle ? Enfin, que vous a-t'elle dit ? ne me le cachez point. Madame de Fajel, répondit Adelaïde, vous eſtime ; elle eſt contente de votre reſpect, & certaine de votre tendreſſe : elle vous plaint ; mais, ne pouvant faire votre bonheur, elle voudroit que vous fuſſiez indifférent pour elle. Ne deſire-t'elle point de quitter la Cour, demanda Raoul à Adelaïde ? Ne ſonge-t'elle point à déterminer Fajel à s'en éloigner ? j'ai mes raiſons, ma ſœur, pour vous faire ces queſtions. Répondez-moi naturellement. Adelaïde ne cacha point à ſon frere, le deſir que Madame de Fajel avoit de quitter un ſéjour où ſa ſanté

étoit toujours languiſſante. Le frere & la ſœur furent interrompus par Madame de Fajel elle-même, qui venoit embraſſer Adelaïde. Quelle eſt ma ſatiſfaction, belle Adelaïde, lui dit-elle, de vous revoir à la Cour! Cet heureux changement que je n'oſois eſpérer, ſera ſuivi d'un bonheur parfait : mon cœur me le dit, prêtez-vous à ſon augure. Adelaïde, après les expreſſions & les tranſports les plus ſinceres de l'amitié, n'eut rien de plus preſſé que d'apprendre à Madame de Fajel, qu'elle avoit trouvé une Rivale dans Mademoiſelle du Mez, fort épriſe de Roger. Ce nouveau ſujet d'inquiétude & de crainte pour Mademoiſelle de Couci, fit celui de la converſation. Raoul trouva plus d'une occaſion de placer des choſes d'autant plus fines,

qu'elles paroiſſoient générales. Madame de Fajel y découvroit la paſſion, les peines & le reſpect de cet Amant délicat & miſtérieux. Arrêtée par le plaiſir de le voir, elle croyoit accorder aſſez à ſon devoir, de l'écouter ſans faire ſemblant de l'entendre. Elle étoit moins maîtreſſe de ſes regards; ils étoient doux & quelquefois embarraſſez, & ſon viſage ſe ſentoit de cette émotion qu'un cœur tendre communique. Tout enfin apprenoit à Raoul qu'il étoit entendu & pardonné.

Philippe, en arrivant de Chelles, avoit d'abord dépêché un Courier vers Enguerrand, pour le rappeller à la Cour; & celui que le Maréchal lui avoit envoyé, lui apprit que le Roi avoit été à Chelles, qu'il en avoit ramené Adelaïde, & que la Reine

Mere l'avoit auprès d'elle. Quelle fut la ſurpriſe d'Enguerrand ! Il admiroit, avec une ſorte d'indignation, l'habileté & le génie d'Adelaïde ; il vouloit lui en faire un crime : l'adreſſe dont elle avoit dû ſe ſervir pour mettre le Roi dans ſes intérêts, confondoit ſa raiſon. Eh quoi ! diſoit-il, Adelaïde luttera contre Enguerrand ! elle veut en triompher ! Quoi ! à peine ſortie de l'enfance, ſes détours ſéduiſans renverſeront les meſures que j'aurai priſes, ou pour la contraindre à tenir les engagemens qu'elle m'a laiſſé contracter, ou pour la punir de l'affront qu'elle fait à Alberic ! Enguerrand occupé de ces réflexions, revint à Paris. Il alla d'abord chez le Roi. Ce Prince en le voyant entrer dans ſon Cabinet, fit retirer tout le monde.

Vous ſçavez déja que j'ai été à Chelles, dit Philippe, j'ai voulu voir & entendre Mademoiſelle de Couci, ou pour approuver, ou pour condamner votre ſévérité; mais, quoique prévenu contre Adelaïde, je l'ai trouvée, malgré ſa révolte, trop digne de ma protection, pour ne la lui avoir pas accordée. Que d'eſprit! que de raiſon! que de vertu! Enguerrand, une fille ſi accomplie, mérite plus d'égards qu'une autre! C'eſt à la douceur & au tems à vaincre la répugnance qu'elle montre pour recevoir un maître: ſi le tems ne peut rien obtenir, laiſſez-la dans un état libre; ſon caractére doit vous aſſurer qu'elle ſoutiendra le nom de Couci avec dignité, & avec les ſentimens de vertu qui le font connoître. Si les foibleſſes des hommes, pourſuivit le Roi, doi-

vent les porter dans la ſocieté, à avoir de l'indulgence les uns pour les autres, un pere doit ſurtout s'y prêter dans le gouvernement de ſa famille! S'il eſt triſte pour un homme reſpectable, de ſe voir réduit à exercer trop de rigueur ſur des enfans peu dignes de lui, quels remords ne ſe prépare-t'il pas par une action de violence, dont un enfant d'un mérite reconnu, ſeroit la victime le reſte de ſes jours? La nature ne doit aller que par la voye de la douceur; c'eſt-là ſon véritable caractére; & c'eſt auſſi la route qui la mene le plus ſurement à ſon objet. Enguerrand, ce n'eſt pas aſſez d'être pere, il faut être l'ami de ſes enfans; Adelaïde mérite que vous ſoyez le ſien. Mon reſſentiment contre une fille rebelle, repartit Enguerrand, ne me rend point injuſte

à ſon égard ; je ne lui refuſe pas les qualitez que Votre Majeſté lui accorde ; mais je lui fais un crime, de l'uſage qu'elle fait de ſon eſprit, de ſa raiſon, de la fermeté de ſon caractere ; elle ſçait mieux qu'un autre, tous ſes devoirs : elle oſe cependant y manquer! elle en eſt d'autant plus coupable, & j'en ſuis d'autant plus irrité ! C'eſt cette fermeté qui l'a déterminée au coup hardi de ſe ſouſtraire à l'autorité paternelle ! C'eſt cet eſprit adroit & ſéduiſant, qui a ſçû juſtifier ſa faute aux yeux de Votre Majeſté ! c'eſt lui qui ſçait auſſi la montrer innocente, au moment même qu'il cache combien ſon cœur eſt criminel ! c'eſt lui enfin à qui elle s'en fie pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ce qu'elle veut. Votre diſcours me fait naître des ſoupçons, dit le Roi.

Quoi! Alberic ne ſeroit-il malheureux, que parce qu'un autre ſeroit aimé? Adelaïde m'auroit-elle trompé? Quelqu'un auroit-il été aſſez téméraire pour chercher à ſéduire ſon cœur, quand ſa main m'étoit promiſe pour le Maréchal? Expliquez-vous, je veux être éclairci. Je puis SIRE, repliqua Enguerrand, juſtifier mes ſoupçons à Votre Majeſté, par de fortes conjectures; mais je ne puis les faire tomber ſur un objet déterminé. Enguerrand auroit pû nommer le Comte de Rethel; c'étoit lui qu'il croyoit l'auteur de la révolte d'Adelaïde, cependant il diſſimula; ſa délicateſſe ne lui permettant pas de donner pour des véritez, de ſimples ſoupçons, peut-être capables d'attirer injuſtement ſur Roger, l'indignation du Roi, & même de le compromettre avec Alberic.

Alberic. Oui ! SIRE, pourſuivit-il, Adelaïde s'eſt laiſſée prévenir en faveur de quelqu'un ; puis-je douter de l'égarement de ſon cœur ! Lorſque Votre Majeſté me demanda ſa main pour Alberic, j'eus lieu d'être ſatisfait ; ce fut avec ſoumiſſion qu'elle ſe rendit à vos ordres & à mes volontez. A peine Alberic fut-il de retour d'Angleterre, qu'Adelaïde montra une répugnance qui me fit la méconnoître. Je ne puis attribuer qu'à l'Amour un changement ſi ſubit. Oui ! l'Amour ſeul en eſt l'auteur ! lui ſeul a pû déterminer une jeune perſonne bien née, & qui fut toujours attentive à remplir ſes devoirs, à des éclats qui fortifient mes juſtes préſomptions : aucun obſtacle ne lui paroît inſurmontable ! elle eſpere tout d'une prudence qui ne l'a point encore trahie; de ſon eſprit,

& du tems. Le ſuccès répond déja à ſon attente, puiſqu'elle vient de mettre Votre Majeſté entre elle & moi. Je n'ai prétendu me mettre entre vous & Mademoiſelle de Couci, repartit le Roi, que dans un eſprit d'équité & de douceur : je vous aime, Enguerrand, je vous eſtime, je rends juſtice au mérite ſupérieur, ſi univerſellement reconnu en vous : mais je connois votre caractére inflexible ; il m'a fait trembler & pour Adelaïde, & pour vous-même ! J'ai voulu vous ſauver des regrets, & peut-être un blâme général; vos ſoupçons me paroiſſent fondez ; vous pouvez cependant vous abuſer : la ſuite juſtifiera Adelaïde, ou m'inſtruira qu'elle ne méritoit pas mes bontez. Quoi qu'il en ſoit, laiſſez-la auprès de la Reine ma Mere. Du moins, SIRE, reprit Enguerrand, laiſſez-

moi le maître de ne jamais voir une fille ingrate, dont j'oublie dès ce moment, que je ſuis le pere: mais qu'Adelaïde ſe ſouvienne, que tant que je reſpirerai, Alberic ſeul, choiſi par Votre Majeſté, pourra la faire changer de nom.

A peine Enguerrand étoït-il ſorti du Cabinet de Philippe, que le Comte des Barres y entra. Le Roi, après lui avoir rendu ſa converſation avec Enguerrand, le chargea du ſoin de découvrir celui à qui Adelaïde ſacrifioit le Maréchal; il ajouta, que le ſeul moyen de n'être pas ſuſpect à ceux ſur qui tomberoient ſes ſoupçons, étoit de marquer du refroidiſſement entre lui & Alberic: il lui dit qu'il croyoit Madame de Fajel dans le ſecret de Mademoiſelle de Couci; qu'il falloit les examiner dans toutes

les occaſions ; tâcher de s'inſinuer dans leurs entretiens ; chercher le ſens de ce qu'elles pourroient dire d'enveloppé ; étudier leurs regards, & tous leurs mouvemens, quand quelqu'un paroîtroit : ſurtout, remarquer celui qu'Adelaïde regarderoit avec circonſpection, ou ne regarderoit point du tout : qu'ils devoit toujours ſuivre Madame de Fajel, lorſqu'elle ſortiroit de chez la Reine Mere, où elle alloit avoir la liberté d'entretenir Mademoiſelle de Couci ; que c'étoit dans cet inſtant qu'il devoit remarquer ſi quelqu'un joignoit Madame de Fajel, & ſi ce quelqu'un, ſouvent le même, lui parloit d'un air miſtérieux. Sénéchal, pourſuivit le Roi, vous devez à l'amitié qui eſt entre vous & Alberic, ce que j'exige ; ne craignez point de porter un coup

trop ſenſible au Maréchal ; aimez-le aſſez pour lui cauſer une affliction néceſſaire à ſa tranquillité : ſi Mademoiſelle de Couci n'aime rien, il n'eſt pas ſans eſpérance ; mais ſi un autre a ſçû lui plaire, la raiſon du Maréchal, doit le rendre à lui-même. Je veux cacher mes ſoupçons à Adelaïde ; elle auroit trop d'avantage, ſi elle les ſçavoit : c'eſt un génie qui n'eſt pas ordinaire ; j'en ai connu toute l'étenduë à Chelles ; il m'a étonné ; je dirai plus, il m'a prévenu en faveur d'Adelaïde : ſes diſcours ont toujours la force que donne la vérité. je l'avouë, je perdrois à regret l'eſtime que j'ai conçûë pour elle. Enfin, je veux ſçavoir ſi elle aime, ou ſi elle joüit de cette indifférence dont elle ſe pare : ſi contre l'opinion que j'ai de ſon caractére, ſi contre ſon devoir,

elle s'eſt laiſſée prévenir en faveur de quelqu'autre, je l'en punirai, en la remettant au pouvoir d'Enguerrand.

Le Comte des Barres croyoit avoir trop d'intérêt à concourir au bonheur du Comte de Rethel, pour exécuter ce que le Roi venoit de lui ordonner; il étoit trop malheureux Amant, pour être fidele ami du frere de Mademoiſelle du Mez. Son premier ſoin fut de chercher Mademoiſelle de Couci: il la trouva ſeule dans ſon appartement.

Mes intérêts, Mademoiſelle, lui dit-il, par une bizarrerie du ſort confondus avec les vôtres, me forcent à faire une démarche, qui perſuaderoit au Roi que je ſuis indigne de ſes bontez, ſi jamais il venoit à la ſçavoir. Je ne réponds pas à ſa confiance; je lui cache votre ſecret, quand

il me charge du ſoin de le découvrir, & je manque à l'amitié qu'Alberic a pour moi; mais j'y ſuis forcé. Pourquoi ſuis-je auſſi malheureux que lui? Je vois votre ſurpriſe, Mademoiſelle; je vais encore l'augmenter. Enguerrand eſt de retour: il vient d'avoir un long entretien avec le Roi; je ſçais ce que le Roi a dit, & ce qu'Enguerrand a répondu: il faut que vous le ſçachiez: il faut auſſi que vous ſoyiez inſtruite de ce que Sa Majeſté attend de moi.

Lorſque le Comte des Barres eut informé Mademoiſelle de Couci, des deux converſations dont elle avoit été le ſujet, il ajouta, en voyant ſon embarras: Doutez-vous, Mademoiſelle, de ma ſincerité? craindriez-vous de donner dans un piége? pourriez-vous trembler pour votre ſecret?

Je le ſçais ce ſecret ; mais n'en ſoyez point allarmée. Vous ne pouvez comprendre les raiſons qui m'engagent à préférer le bonheur du Comte de Rethel, à celui du Maréchal ; je vais, pour vous ôter tout ſoupçon, vous expliquer ce miſtere. J'adore Mademoiſelle du Mez : l'ingrate aime le Comte de Rethel. Oui ! Mademoiſelle, elle eſt votre Rivale ! tremblez à ce nom, & comprenez l'intérêt que je prens au ſort de Roger ! je ſerai toujours ſans eſpérance, tant qu'il paroîtra libre de faire un choix. Eh bien ! Mademoiſelle, pourrez-vous encore douter que je ne ſacrifie tout, pour concourir à votre bonheur ? J'apprêhende toujours que quelque évenement imprévû ne développe votre ſecret : défiez-vous de tout ; craignez d'être entenduë, lors même que

vous croirez avoir pris de ſûres précautions. Madame de Fajel eſt ſuſpecte au Roi, il la croit dans votre confidence ; avertiſſez-la ; on pourroit la ſurprendre. En un mot, Mademoiſelle, ſous quelque apparence de bonté que le Roi vous parle, pour vous faire avoüer la véritable ſituation de votre cœur, ſi vous conveniez qu'il eſt ſenſible, vous feriez perduë : dès ce moment, le Roi vous remettroit au pouvoir d'Enguerrand. Si vous voulez qu'il vous protege contre un pere irrité, continuez de dire que vous ne demandez que la liberté de ne jamais changer de nom. Vous en changerez, Mademoiſelle, pourſuivit le Grand Sénéchal ; le tems que vous avez obtenu, pourra vous être d'un grand ſecours. Alberic aujourd'hui Favori de ſon Roi, peut

ceſſer de l'être ; la Reine Adelaïde, dont vous gagnerez l'amitié, s'intéreſſera pour un homme qui a l'honneur d'être de ſa Maiſon ; le Roi a de la bonté pour lui : Enguerrand n'eſt pas immortel. Que de routes peuvent s'ouvrir pour vous, vers le terme où vous aſpirez ! J'y pourrai peu de choſe ; mais, Mademoiſelle, je vous répons de mon zéle, & je vous promets tous mes ſoins. Le Sire de Couci entra dans l'inſtant que le Comte des Barres achevoit ces mots. Venez, mon frere, lui dit Mademoiſelle de Couci, venez remercier pour moi le Grand Sénéchal : ma ſenſibilité au ſervice qu'il me rend, ne me laiſſe que la liberté de ſentir juſqu'où va ma reconnoiſſance ; elle eſt extrême.

La converſation entre ces trois

perſonnes, fut longue ; tout ce qui venoit d'être dit, fut répété. Raoul & Adelaïde, cacherent au Comte des Barres, qu'ils étoient plus convaincus que lui, de la tendreſſe de Mademoiſelle du Mez, pour le Comte de Rethel ; mais ſans pourtant eſſayer de lui perſuader qu'ils pouvoient ſe tromper. Adelaïde étoit trop redevable à ſes jaloux ſoupçons, elle en eſpéroit encore trop d'avantages, pour chercher à les détruire.

Le Sire de Couci ne ſe cacha point du Grand Sénéchal, pour montrer à ſa ſœur une Lettre qu'il venoit de recevoir du Comte de Rethel : on le voyoit, par cette Lettre, tranſporté de joye. Mademoiſelle de Couci avoit arrêté les violens projets d'Enguerrand ; elle n'étoit plus à Chelles ; elle étoit à la Cour ; le Roi

étoit ſon Protecteur ; Alberic étoit condamné à attendre que le tems pût triompher de l'indifférence d'Adelaïde. L'eſpérance que Roger oſoit concevoir d'un ſi heureux ſuccès, lui avoit ſuggeré ces termes vifs & naturels, qui rendent ſi bien une forte paſſion. L'amour, le reſpect, le regret d'être abſent, le deſir de voler où étoit la belle Adelaïde, tous ces différens mouvemens aſſurerent Mademoiſelle de Couci, que le Comte de Rethel étoit digne de ce qu'elle faiſoit pour lui. Si elle eût oſé ſe permettre de prendre la plume, ſon cœur lui auroit bien-tôt dicté des ſentimens auſſi tendres & auſſi délicats, que ceux de Roger.

Mademoiſelle du Mez n'avoit pas beſoin d'être inſtruite, de ce que l'amour jaloux faiſoit en faveur de Mademoiſelle de Couci,

pour pressentir que l'amour irrité sacrifieroit Alberic & elle, au bonheur d'Adelaïde & de Roger. Elle étoit sans espérance, depuis qu'Adelaïde avoit sçû gagner l'esprit du Roi, & s'assurer de sa protection. Elle voyoit avec un dépit amer, la ruine de ses intérêts, de ceux de son frere, & leur double humiliation. Elle ne pouvoit tirer aucun avantage, du secret que sa jalousie lui avoit fait pénétrer : son amitié pour Alberic, & sa tendresse pour Roger, la condamnoient à le garder, pour ne pas commettre ces deux illustres & dangereux Rivaux.

La passion du Maréchal n'étoit pas moins violente que celle de Mademoiselle du Mez ; cependant il étoit moins à plaindre : il doutoit de la véritable cause de son malheur ; il étoit

des inſtans où il ſe flattoit qu'Adelaïde, ne ſe refuſoit à lui, que parce qu'elle ne vouloit ſe donner à perſonne; il oſoit même quelquefois, eſpérer de vaincre cette ame altiere par ſes ſoins, ſes reſpects, & ſa perſévérance: ſes peines enfin étoient adoucies par la préſence de Mademoiſelle de Couci, & par la liberté de lui parler de ſa paſſion. Il n'étoit plus occupé que du deſir de la voir, & de lui paroître enfin digne d'elle: Son empreſſement à étudier & à ſaiſir les momens de l'entretenir; l'air timide & reſpectueux qui accompagnoit tous ſes diſcours, & même ſes plaintes, tout aſſuroit Mademoiſelle de Couci de la violence d'une paſſion, qu'elle auroit bien voulu n'avoir jamais inſpirée. Ce qu'il lui en coûtoit d'efforts pour recevoir les ſoins du Maréchal,

pour l'écouter, & pour lui répondre avec ménagement, ſans pourtant quitter cet air de froideur, trop ſûr garant de l'indifférence, la mettoit à la gêne ; mais elle ſentoit la néceſſité de ſe contraindre. Cependant elle s'échappa un jour. Fatiguée des plaintes continuelles d'Alberic, elle lui dit : Je ne ſuis pas aſſez injuſte, pour douter des ſentimens que vous avez pour moi ; je ne ſuis pas aſſez ingrate, pour vous refuſer une ſincere reconnoiſſance : mais je crois qu'il faut plus que de la reconnoiſſance, pour ſe prêter à des proteſtations d'amour, & pour ſoutenir ſans impatience, des plaintes, réïterées à tous les inſtans. Faites-moi grace de ce langage, je ne ſçaurois m'y faire : vos ſoins, ſoutenus de mille bonnes qualitez, parlent aſſez en votre faveur :

gagnez ſur vous de m'épargner vos plaintes. Cet effort que vous ferez ſur vous-même, me confirmera dans la haute idée que j'ai conçuë de votre fermeté d'ame. Quelqu'effort qu'il m'en coûte, repartit le Maréchal, j'obſerverai, Mademoiſelle, la dure loi que vous m'impoſez ; mais ſi je la reçois avec ſoumiſſion, je la reçois auſſi avec une douleur bien ſenſible. Cette loi barbare, contre laquelle vous ne m'entendrez murmurer que dans ce moment, en me déchirant le cœur, me condamne à un ſilence bien infructueux, puiſque vous n'y attachez aucun eſpoir. Ah ! Mademoiſelle, quel ſeroit mon malheur, ſi votre tendreſſe pour un autre, étoit le principe & la meſure de votre indifférence pour moi ? Daignez au moins me raſſurer ; vous le pouvez d'un

ſeul mot : mon eſtime pour vous, auſſi forte que ma paſſion, ne me permettra pas ſeulement de douter. Ma conduite eſt ma réponſe, repliqua Mademoiſelle de Couci avec fierté. Le Maréchal, étonné de la hauteur de cette repartie, & confondu par un regard d'Adelaïde, n'oſa ni en murmurer, ni s'en plaindre.

Le caractére de Mademoiſelle de Couci étoit ferme, & doux en même tems ; elle avoit l'ame courageuſe, & le cœur droit : ſa fierté naturelle lui faiſoit regarder avec mépris, les complaiſances qui pouvoient ſe reſſentir de l'ombre même de baſſeſſe; cependant, elle connoiſſoit ces complaiſances bienſéantes qui ne coûtent rien à la dignité des ſentimens. Sa maniere de penſer étoit noble & relevée : elle n'aimoit ni à donner, ni à recevoir de ces loüan-

ges outrées, que la flatterie prodigue ſans eſtime, & que la vanité dévore ſans diſcernement; mais elle ſçavoit placer à propos, celles qui ne coûtent rien à la vérité. Elle avoit une gayeté douce; ſon humeur étoit égale; ſon eſprit étoit inſinuant; ſa converſation étoit liante, & ſes manieres étoient affables, ſans pourtant lui donner un air trop careſſant. Elle étoit naturellement bonne, généreuſe, humaine, ſenſible aux peines des malheureux, & ſecourable. Avec ces heureux dons de la Nature, & une attention continuelle pour mériter l'amitié de la Reine Mere, il eſt aiſé de penſer qu'en peu de tems, Adelaïde eut part à ſa confiance & à ſes bontez: cependant elle n'oſoit lui confier ſes vrais ſentimens; l'aſſurance que lui donnoit cette grande Princeſſe,

de lui garder le ſecret & de l'aider de ſa protection, ne pouvoit même la déterminer à lui ouvrir ſon cœur.

Le Roi voyoit tous les jours Mademoiſelle de Couci, & tous les jours il goûtoit de plus en plus ſon caractére : il ſe plaiſoit à l'entretenir ; le plaiſir qu'il y trouvoit, le délaſſoit agréablement de ſes grandes occupations. Un jour ce Prince dit au Grand Sénéchal : Si j'étois capable d'une foibleſſe, Mademoiſelle de Couci me rendroit ſenſible, peut-être même dois-je au reſpect que j'ai pour ſa vertu, & aux égards dûs à ſon nom, ma réſiſtance à tant de charmes ; mais l'eſtime que j'ai pour elle, défend à l'amour d'attaquer mon cœur. Sénéchal, pourſuivit le Roi, les ſoupçons d'Enguerrand font injure à Adelaïde ; elle eſt obſer-

vée de trop près, trop d'yeux ſont attachez ſur ſes démarches, pour qu'elle pût les tromper, ſi ſon cœur étoit prévenu en faveur de quelqu'un. Oui! ſes actions répondent de la vérité de ſes diſcours. Que le Maréchal eſt malheureux, de ne pouvoir plaire à cette illuſtre fille! je le ſens, ſes ſoins ne gagneront point cette ame inſenſible. Adelaïde eſt ferme dans ſes réſolutions. Je prévois que le moment où le Maréchal ſera forcé à me ſuivre dans la Paleſtine, ſera pour lui un inſtant bien terrible: ce tems approche; tous les Croiſez ſont en état de marcher, l'Etendart va bien-tôt ſe déployer. Le Roi ne liſoit que trop bien dans le cœur d'Alberic: ſa paſſion pour Mademoiſelle de Couci, lui faiſoit regarder avec effroi, tous les prépa-

ratifs pour l'expédition de la Terre-Sainte. Aussi passionné, mais moins malheureux, le desir de la gloire lui auroit adouci le chagrin de s'éloigner de l'Objet qu'il adoroit.

Tous les François montroient à l'envi, un zéle ardent pour secourir Jérusalem : mais ce zéle ne put avoir un prompt effet : les préparatifs en furent suspendus, & le voyage fut differé par la Guerre que Philippe-Auguste porta en Berri. L'amitié que ce Prince & le Roi d'Angleterre s'étoient jurée lorsqu'ils avoient reçû la Croix ; les motifs de Religion qui les avoient désarmez au premier bruit des malheurs de la Palestine, furent bien-tôt sacrifiez à leurs intérêts. Henri étoit ambitieux, injuste, & défiant ; son peu de bonne foi avec ses enfans, lui rendoit tou-

jours la leur ſuſpecte. Richard, ſon fils & ſon ſucceſſeur à la Couronne, étoit entreprenant, inquiet, & brave (*a*); & Philippe, ardent à profiter de leurs diviſions domeſtiques, habile à les faire naître & à les nourrir, empêchoit par cette fine politique, que Henri ne fût aſſez tranquille pour être redoutable. Philippe craignoit que Richard, grand Capitaine, & audacieux, ne fût aſſez content de ſon pere pour ne plus le traverſer: il ne vouloit pas que le fils, à la tête de toutes les forces de ſon pere, qui n'étant plus diſperſées, auroit fait une Armée formidable, fût en état de ſe faire redouter.

Le Roi envoya ſes ordres dans toutes les Places où étoient ſes Troupes, pour les faire marcher au lieu du Rendez-vous général.

(*a*) On l'appelloit Cœur de Lion.

Son départ ſuivit de près ſes ordres. Le Maréchal, & le Comte des Barres, ſentirent juſques où peut aller la douleur de s'éloigner de ce que l'on adore ; mais leurs regrets & leurs plaintes s'adreſſoient à deux ingrates qui voyoient couler leurs larmes ſans en être touchées. Roger régnoit dans les cœurs d'Adelaïde & de Mademoiſelle du Mez, ſans y laiſſer même de place à la pitié, ni pour Alberic, ni pour des Barres. Le Sire de Couci étoit plus heureux ; il étoit cependant à plaindre ; il partoit. Depuis quelques jours il n'étoit occupé qu'à chercher le moment de pouvoir entretenir Madame de Fajel. La veille de ſon départ, il la trouva enfin chez Mademoiſelle de Couci. Ma ſœur, lui dit-il, obtenez de Madame, la permiſſion que je lui diſe (ſi ma douleur

m'en laiſſe la force) ce qu'il m'en coûte pour m'éloigner du ſéjour qu'elle habite ! Ah ! Madame, pourſuivit-il, pardonnez quelque choſe à un infortuné qui ne vous reverra peut-être jamais ! du moins ne lui refuſez pas un ſimple mouvement de pitié ; & ſi je ſuis aſſez heureux pour vous l'inſpirer, ayez aſſez de bonté pour ne pas me le cacher. Adouciſſez, par un ſeul mot, ma cruelle ſituation, ou accablez-moi aſſez de votre rigueur, pour me faire deſirer la mort comme le ſeul remede à mes maux. Je vais où elle ſera ; je la trouverai. Vous me faites frémir, repartit Madame de Fajel : pourquoi vouloir chercher la mort ? épargnez à une tendre ſœur, les larmes que votre perte lui coûteroit. Croyez, ajouta-t'elle en laiſſant échapper un ſoupir, que je ne

ne pourrois les essuyer sans en répandre. Ah ! Madame, s'écria Raoul en voulant se jetter à ses pieds.... Arrêtez, lui dit-elle avec émotion, moderez ce transport ; il me causeroit peut-être des remords trop amers : qu'il vous suffise de sçavoir que j'unirai en votre faveur, mes vœux avec ceux d'une sœur qui vous adore. Mais respectez-moi assez pour m'épargner d'entendre ce qu'une trop vive reconnoissance voudroit vous suggérer. Mademoiselle de Couci, attendrie du trouble de Madame de Fajel, & pour l'aider à ne pas succomber, dit à Raoul : Mon frere, ne me parlez jamais dans vos Lettres du Comte de Rethel, elles pourroient être surprises ; mais je puis sçavoir de ses nouvelles, & il pourra être instruit de tout ce qu'il faut qu'il sçache, par Ma-

demoiſelle de Rocheville : le neveu de cette fidelle amie, nous prêtera ſon ſecours ; vous ſçavez que je ſuis aſſurée de ſon zéle & de ſa diſcrétion.

Il en coûta un violent effort à Madame de Fajel, pour s'arracher de chez Mademoiſelle de Couci : elle y laiſſoit Raoul ; elle l'y laiſſoit ſans contenance, abattu, conſterné, reſſerré en lui-même, & les yeux noyez de larmes. Hélas ! Madame de Fajel ne fuyoit, que pour cacher à Raoul, qu'elle pleuroit elle-même. La douleur de Raoul ſi tendrement exprimée, trouvoit une égale expreſſion dans le cœur de Madame de Fajel, à qui l'agitation la plus vive ne laiſſoit plus d'autre parti, que celui d'une fuite précipitée. Elle ſortit ſans jetter un regard ſur lui, & il n'oſa ni l'arrêter, ni la ſuivre dans ſa fuite.

Après que Raoul eût gardé aſſez long-tems le ſilence, il dit à Adelaïde : Ma ſœur, parlez quelquefois de moi à Madame de Fajel ; ne lui laiſſez pas oublier que je l'adore ; entretenez dans ſon cœur, la pitié qu'elle a daigné me laiſſer appercevoir. Je verrai bien-tôt Roger ; je vous promets, ma ſœur, de lui parler de vous à tous les inſtans : vous & Madame de Fajel, ferez tous nos entretiens ; que nous faſſions les vôtres !

Le Comte de Rethel, comme on l'a déja dit, avoit pris la Croix en même tems que Philippe-Auguſte. Adelaïde voyant les apprêts pour le voyage de la Terre-Sainte, avoit chargé ſon frere & le Comte des Barres, d'écrire au Comte de Rethel, pour l'arrêter ſur le deſir qu'il auroit pû avoir de venir à Pa-

ris, ſous prétexte de prendre congé des deux Reines, & de partir avec le Roi. Son reſpect pour les volontez d'Adelaïde lui preſcrivoit d'obéïr : il ſe préparoit à aller joindre le Roi ſur ſa route, lorſqu'il apprit que la Guerre étoit déclarée entre les deux Rois, & que l'Armée de Philippe marchoit en Berri. Roger renouvella ſes inſtances, pour qu'il lui fût permis de paroître à la Cour, au moins vingt-quatre heures, avant le départ du Roi ; mais Adelaïde réïtera ſes défenſes : enfin le Comte de Rethel joignit Philippe à trois journées de Paris.

La maniere dont Roger fut accueilli du Roi, l'aſſura que ce Prince l'honoroit toujours de ſon amitié : mais quelle fut ſa joye lorſqu'il embraſſa ſon cher Raoul ! ils avoient tous deux

tant de choſes à ſe dire, que leurs premiers diſcours eurent peu d'ordre : l'amour leur inſpiroit une commune impatience ; à Raoul, d'entrenir Roger de Madame de Fajel ; à Roger, d'entretenir Raoul de Mademoiſelle de Couci. Enfin, après leurs premiers tranſports, ils ſe donnerent le tems de parler, de s'écouter, & de ſe répondre : ce qu'ils ſe dirent, leur prouva réciproquement que leur paſſion étoit auſſi délicate, que violente. Duſſé-je en mourir de regret, dit Raoul à Roger, je veux arracher à Madame de Fajel, l'aveu de la tendreſſe que je lui ai inſpirée : ſa vertu eſt toujours la même, mais elle n'eſt plus armée de cet air de fierté qui me faiſoit trembler. Non ! mon cher Roger, ſa tendreſſe ne pourra jamais lui permettre de s'éloigner de la Cour !

Je l'ai déja vûë victorieuse, cette tendresse, dans le tems même où Madame de Fajel se flattoit de la cacher sous le voile de la pitié; & si sa vertu lui ordonne de fuir, mon respect la retiendra.

Le Comte des Barres, charmé de revoir le Comte de Rethel, reçut avec plaisir les témoignages de sa reconnoissance dans ses embrassemens, trop heureux s'il eût pû ajouter à la confidence importante qu'il avoit faite à Mademoiselle de Couci, quelque nouveau trait, propre à mettre le dernier sceau à l'union de Roger avec elle. Des Bares regardoit cette union, comme l'époque de sa tranquillité, & le fondement de ses espérances. Mademoiselle du Mez fit d'abord le sujet de leur entretien : les inquiétudes & les craintes de des

Barres, firent aſſez ſentir au Comte de Rethel, que Mademoiſelle du Mez régnoit toujours dans un cœur, dont elle refuſoit l'hommage.

L'Amour, maître abſolu de l'ame de ces trois jeunes Héros, ne voloit rien à la Gloire; peut-être même leur inſpiroit-il plus d'ardeur pour en acquérir. Dans tous les momens de repos, ils ſe cherchoient; & ces doux momens s'écouloient avec d'autant plus de rapidité, qu'ils les conſacroient toujours à des ſujets inépuiſables. Un jours qu'ils étoient tous trois enſemble, Roger demanda au Sénéchal & à Raoul, s'ils ne connoiſſoient perſonne qui reſſemblât à ce Portrait, en leur montrant celui de la Comteſſe de Dammartin? Ma ſœur vous a donné ſon Portrait, dit Raoul étonné, & les yeux atta-

chez ſur la boëte que Roger tenoit ouverte. Je vous aime, Roger, & peut-être plus que je n'aimerois un frere : vous ſçavez les vœux que je fais pour votre bonheur ; mais ſi je ſuis ſurpris que vous ayez oſé demander à ma ſœur ce gage de ſa tendreſſe, je le ſuis encore davantage de voir qu'elle ſe ſoit aſſez peu reſpectée, pour vous le donner. Je ne la reconnois pas à ce trait, & la ſévere attention que je lui connoiſſois à régler toutes ces démarches, ſur ſes devoirs, démentiroit preſque mes yeux. Roger, en ſouriant, repartit à Raoul : Je vois que vous auriez de la peine à me pardonner, ſi je tenois ce Portrait de Mademoiſelle de Couci ; mais ſurement, ajouta-t'il d'un ton plus ſérieux, elle ne me le pardonneroit jamais, ſi je vous laiſſois un moment

ſoupçonner une vertu auſſi délicate que la ſienne. Ce Portrait eſt celui de l'infortunée Comteſſe de Dammartin ; le Vicomte de Melun en a un ſemblable. Il eſt vrai, dit le Grand Sénéchal ; je l'ai vû, & je m'y ſerois trompé comme Raoul, ſi le Vicomte ne m'eût prévenu, avant de me le faire voir. Roger leur apprit alors, que le Vicomte & ſon pere tenoient ces deux Portraits de la main de Madame de Dammartin mourante ; & comment celui qu'il gardoit, étoit tombé dans les ſiennes. Jugez à préſent, mon cher Raoul, pourſuivit Roger, ſi j'ai pû, malgré les engagemens d'Enguerrand pour diſpoſer de Mademoiſelle de Couci, réſiſter à ſes charmes. La reſſemblance de cette illuſtre fille avec la Comteſſe de Dammartin, donna lieu à bien des réflexions ſur

le caprice du ſort à l'égard de Roger. Ce Portrait, lui dit Raoul, doit vous être infiniment précieux, comme étant celui de Madame de Dammartin; vous pourriez même le laiſſer voir dans vos mains, ſans crainte de bleſſer ſa mémoire; mais dans les circonſtances préſentes, plus il vous eſt cher par rapport à ma ſœur, plus devez-vous le tenir caché, de peur qu'un malheureux hazard ne le laiſſe appercevoir à Alberic. En le voyant, pourroit-il douter que vous ne fuſſiez cet heureux Rival qui s'oppoſe à ſon bonheur, & qu'il cherche depuis ſi long-tems?

Pendant que le Berri étoit le theatre de la Guerre, Paris étoit celui de l'Amour. Mademoiſelle de Couci, Madame de Fajel, & Mademoiſelle du Mez, également ſenſibles, trembloient é-

galement,& formoient les mêmes vœux pour les jours & la gloire de ce qu'elles aimoient. Mais leurs mouvemens étoient différens ; Madame de Fajel se reprochoit vainement sa foiblesse ; elle n'avoit plus la force de la combattre ; elle prioit Adelaïde de l'aider de son courage & de sa vertu ; elle la conjuroit de lui représenter avec sévérité son devoir, & de la faire souvenir de ce qu'elle devoit à un époux ; elle exigeoit de son amitié, de lui remettre sans cesse devant les yeux, & même avec dureté, combien elle étoit criminelle ! elle demandoit enfin du secours contre elle-même. Je suis jalouse de votre estime, vertueuse Adelaïde, s'écrioit-elle, & j'en suis indigne ! par pitié, avoüez-moi que vous me la refusez ; la honte que j'en ressentirai, & le desir de la mériter,

pourront bien plus ſur moi, que ma raiſon ! Madame de Fajel ſe ſouvenoit avec autant de confuſion, que de remords, de l'avantage que ſa foibleſſe avoit remporté ſur ſon devoir, la veille du départ de Raoul ; elle n'oſoit preſque plus ſe flatter qu'il ignorât ſa victoire ; trop de ſévérité, diſoit-elle, & trop d'indulgence m'ont également trahie !

Mademoiſelle de Couci n'avoit point à combattre ſes ſentimens ; ils étoient avoüez de ſa raiſon & de ſa vanité ; cependant elle étoit dans une cruelle ſituation ; elle craignoit de ne pouvoir jamais être unie au Comte de Rethel ; elle craignoit même de lui attirer la diſgrace du Roi, & peut-être de plus grands malheurs : ſans la ſœur du Maréchal, Mademoiſelle de Couci n'eût rien craint pour ſon ſecret : mais

une rivale étoit la maîtresse de ce secret ! Quel sujet de frayeur !

Mademoiselle du Mez auroit accepté volontiers le genre de peine & d'inquiétude de Mademoiselle de Couci ; elle les lui envioit ; les siennes n'étant adoucies par aucun espoir, étoient plus difficiles à supporter. Il n'étoit plus question pour elle, de douter du malheur de son frere & du sien ; elle en étoit certaine ; elle voyoit, avec le dépit le plus vif, l'heureux succès qu'Adelaïde recüeilloit de sa prudence ; elle jugeoit avec une douleur sensible, que la sage conduite de cette illustre fille, la meneroit au but où elle vouloit arriver. Ces cruelles pensées la déterminoient à découvrir à son frere quel étoit son Rival : mais aussitôt, sentant l'odieux de ce procedé, elle s'écrioit : Quelles sont

les Victimes que je veux immoler à ma jalouse envie ! Ah ! que n'auroit donc pas à craindre de moi un ennemi, si ma tendresse devenoit funeste à tout ce qui m'est cher !

Les nouvelles qui arrivoient tous les jours de l'Armée, répandoient la joye dans Paris. Les noms de Dreux, de Montmorenci, de Rethel, de Couci, de du Mez, & de des Barres, étoient d'une maniere distinguée dans toutes les Relations des faits d'Armes, où il avoit été question de se signaler. Ces nouvelles charmoient d'autant plus Madame de Fajel, Mademoiselle de Couci, & Mademoiselle du Mez, qu'elles justifioient leurs choix, & confondoient dans leurs cœurs les mouvemens d'une vanité satisfaite, avec ceux de l'amour. L'une oublioit que son devoir con-

damnoit ſa foibleſſe ; l'autre dans ces momens, ne penſoit plus que ſi ſa vanité étoit flattée du choix de ſon cœur, elle étoit en même tems bien humiliée de la victoire que remportoit ſur elle Mademoiſelle de Couci. Et Mademoiſelle de Couci, flattée du ſuccès de ſes premieres démarches, ſe promettoit de ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſoient encore à ſon bonheur, & ſe livroit aux mouvemens d'une tendreſſe dont elle ſe juſtifioit à elle-même, l'innocence, & la vivacité.

La Campagne fut auſſi brillante pour Philippe, qu'elle lui fut heureuſe. Il prit rapidement pluſieurs Places ; il battit, dans toutes les occaſions, l'Armée de Henri. Richard accourut en vain au ſecours de ſon pere ; ſon intrépide valeur ne put empêcher celle de Philippe, toujours éclai-

rée & conduite par la prudence, de trouver par-tout la Victoire. Il revint à Paris, après avoir poursuivi Henri jusques aux frontieres de Normandie, où le Comte des Barres & le Comte de Rethel firent de si grands prodiges dans une action décisive, qu'ils en déterminerent le succès en faveur des François.

Ce fut avec une affliction égale à sa tendresse, que Roger se sépara de Raoul, & du Grand Sénéchal, pour retourner à Rethel; il gémissoit de ne pouvoir paroître à la Cour; le Roi même lui fit d'obligeans reproches de ce qu'il refusoit de l'y accompagner. Mais Roger sentoit la nécessité de subir la dure loi qu'Adelaïde lui avoit imposée: en coûtoit-il moins à Adelaïde pour la donner, cette dure loi, qu'à Roger pour la recevoir? La peine qu'ils

en reſſentoient tous les deux, fut adoucie chez Roger, par la joye que cauſerent à ſon pere les tendres embraſſemens d'un fils comblé de Gloire ; & chez Adelaïde, par ceux d'un frere couvert de Lauriers.

Le Comte des Barres parut devant Mademoiſelle du Mez avec un air auſſi abattu, & auſſi humilié, que ſi elle avoit eu à le faire rougir d'avoir fui devant l'Ennemi. Si j'avois pû trouver la mort, Mademoiſelle, lui dit-il, je vous aurois épargné le déſagrément de voir un homme, à qui votre indifférence rend la vie inſupportable. Comment auriez-vous trouvé la mort, repartit Mademoiſelle du Mez ? la Victoire étoit toujours entre elle & vous ; mais vous me faites une injure extrême de me croire aſſez injuſte, pour voir votre retour

avec peine. Si mon eſtime pour vous, qui eſt telle, que peu de perſonnes m'en inſpirent une ſemblable, ne peut vous ſatisfaire, du moins devroit-elle m'épargner des plaintes que je ne mérite pas. Eh quoi! Mademoiſelle, repliqua le Grand Sénéchal, ne pouvez-vous avoir pour moi que de l'eſtime? Je voudrois, répondit-elle, qu'il fût en mon pouvoir de vous accorder davantage; vous n'en êtes que trop digne! Vous attaquez mon cœur avec des avantages qui devroient vous le ſoumettre; une belle figure, une grande naiſſance, un mérite éclatant, & un reſpect infini! cependant mon cœur refuſe l'hommage du vôtre! j'y perds ſans doute plus que vous! Ah! Mademoiſelle, s'écria le Grand Sénéchal, que vous êtes cruelle! pouvez-vous, ſans pitié, me por-

ter de ſi terribles coups ? Mon eſtime pour vous, repliqua-t'elle, & même ma reconnoiſſance, me donnent la force de vous les porter ; je veux vous aider contre une ingrate, qui ne peut ceſſer de l'être. Mon indifférence, & votre foibleſſe, me font également rougir ; mais puiſque vous ne pouvez vaincre l'une, triomphez de l'autre. Ah ! Sénéchal, puiſſiez-vous en avoir la force ! du moins, ayez celle d'éviter les occaſions qui pourroient me montrer votre foibleſſe, & me reprocher mon injuſtice : ſoutenez par cet effort, la haute opinion que j'ai de votre caractére. Le Grand Sénéchal ſortit, confondu d'un diſcours qui lui ôtoit tout eſpoir, & lui impoſoit ſilence : ſa retraite laiſſa Mademoiſelle du Mez livrée aux réflexions, qu'entraînoit, malgré elle, la trop mal-

heureuſe tendreſſe d'un homme, ſi digne d'être aimé.

La ſituation du Maréchal n'étoit pas plus heureuſe que celle & de ſa ſœur & du Comte des Barres ; je ne ſçais même ſi elle n'étoit pas devenuë plus difficile à ſupporter : l'Amour lui avoit ſouri ; il lui avoit promis l'Objet qu'il adoroit ; il avoit preſque touché au moment fortuné de s'en voir le maître ; & ce moment avoit fui, ſans lui laiſſer aucun eſpoir de retour. L'indifférence de Mademoiſelle de Couci, & les inſtances réïtérées qu'elle faiſoit au Roi & à la Reine Mere, de ne pas la contraindre, ne lui permettoient plus de ſe flatter. Sa paſſion cependant, étoit toujours la même ; mais le diſcours qu'Adelaïde lui avoit tenu avant le départ du Roi pour le Berri, avoit eu tant de pou-

voir ſur lui, qu'il n'oſoit plus ni ſe plaindre, ni l'entretenir de ſa tendreſſe : ſes empreſſemens, ſes reſpects & ſes yeux, étoient ſes ſeuls interprétes. Mademoiſelle de Couci ne remarquoit tout ce que le Maréchal faiſoit pour lui prouver ſa paſſion, & ſa ſoumiſſion à ſes ordres, que par le dépit qu'elle en reſſentoit. Quelque Objet aimable, diſoit-elle un jour à Madame de Fajel, ne pourra-t'il rendre le Maréchal inconſtant ? Que j'aurois de plaiſir à le voir me dédaigner ! Avec quelle ſatisfaction ne verrois-je pas ſes ſoins, pour une autre ! Conſtance de Montmorenci, qui vient de paroître à la Cour, eſt charmante ; je vante au Maréchal la naiſſance, la douceur, & le caractére complaiſant de cette aimable fille ; je lui fais remarquer, mais ſans affectation,

tous les agrémens de ſa perſonne. Si Mademoiſelle de Montmorenci, lorſqu'elle vient chez la Reine, ne cherche pas à ſe placer auprès de moi, je vais me placer auprès d'elle, pour attirer le Maréchal dans nos converſations : alors, j'enhardis Conſtance, je la fais parler; je lui fais naître les occaſions de dire des choſes fines, qui montrent la délicateſſe de ſon eſprit; enfin, je préſente à Alberic un Autel, où ſa vanité pourroit être flattée de me ſacrifier. Le Grand Sénéchal ſeconde mon deſſein : il excite avec adreſſe, le reſſentiment de la Maréchale contre moi; il lui dit qu'elle devroit forcer ſon fils à faire un autre choix; il lui nomme Mademoiſelle de Montmorenci; il exalte ſes charmes; il met dans tout ſon éclat, ſon illuſtre naiſſance :

il tient le même langage au Maréchal ; il lui fait ſentir combien j'humilie ſon amour propre ; il étouffe chez lui, le plus léger rayon d'eſpérance, & en fait briller un autre, en lui parlant de cette nouvelle Beauté : enfin, il travaille à m'arracher du cœur d'Alberic, pour y placer Mademoiſelle de Montmorenci. Belle Adelaïde, repartit Madame de Fajel, votre entrepriſe ſera vaine ; il ſeroit moins difficile de réſiſter à vos charmes, que de ceſſer de vous adorer. Laiſſez-moi au moins eſperer ce que je deſire avec tant d'ardeur, repliqua Mademoiſelle de Couci. Raoul entra dans ce moment.

Depuis que le Roi étoit de retour du Berri, Raoul n'avoit point encore pû trouver chez ſa ſœur, Madame de Fajel, ſeule avec elle ; l'embarras de Raoul,

celui de Madame de Fajel, leur trouble, la timidité de leurs regards, tout faiſoit connoître le déſordre de leur ame. Madame de Fajel effrayée de l'agitation de ſon cœur, ſe leva pour fuir un ennemi qu'elle ſentoit trop redoutable; mais Raoul l'arrêta, & lui dit: Que vous ai-je fait, Madame, pour fuir quand je ſuis aſſez fortuné pour vous trouver chez ma ſœur? Je me ſuis fait une loi, répondit-elle, de vous ôter toutes les occaſions où vous pourriez m'entretenir de ce que mon devoir me défend d'écouter: tout m'ordonne de vous fuir. Eh quoi! Madame, reprit Raoul, vous repentez-vous de m'avoir laiſſé appercevoir un mouvement de pitié? ſans rien coûter à cette vertu auſtere que je reſpecte, il a du moins adouci les peines cruelles, que me

me cauſe la plus innocente & la plus délicate paſſion qui fut jamais. Si je m'en repens, dit Madame de Fajel d'une voix baſſe? oüi! je m'en repens, reprit-elle d'un ton plus animé: mais laiſſez-moi fuir, pourſuivit-elle vivement; je le dois: craignez que je ne vous écoute. Non! ne me parlez jamais de cette funeſte paſſion, que Mademoiſelle de Vergi auroit peut-être récompenſée avec plaiſir,&que Madame de Fajel ne devoit jamais vous inſpirer. Ah! Madame,s'écria Raoul en ſe jettant à ſes pieds, que l'Amour me punit rigoureuſement de ſon caprice! Quel reproche! il m'accable & me ravit en même-tems! O trop heureux Alcide, que tu payes cherement ta victoire!... A peine Raoul eut-il prononcé le nom *d'Alcide*, qu'il reſta confondu.... Qu'ai-je fait, dit-il

d'un ton qui marquoit ſon repentir? juſqu'où ma paſſion vient-elle de m'emporter ? Il garda un moment le ſilence. Madame de Fajel étonnée, regarda Mademoiſelle de Couci d'un œil d'indignation : Votre regard perçant, dit Adelaïde à Madame de Fajel, m'inſtruit que dans ce moment, vous me croyez de toutes les femmes la plus criminelle ; & il me confondroit peut-être moins, ſi je vous avois trahie : le ſoupçon que vous en avez me pénetre d'autant plus vivement, que les apparences ſont contre moi. Ah ! pourriez-vous me méſeſtimer aſſez, pour penſer.... Non ! Madame, reprit Raoul en interrompant Adelaïde, ma ſœur n'a point trahi votre confiance ; épargnez lui l'injure de la ſoupçonner : ſa vertu égale la vôtre, je vais cepen-

dant la juſtifier. Alors Raoul raconta ſuccinctement, à quelle occaſion, & comment il avoit été le témoin inviſible de ſon entretien avec Mademoiſelle de Couci, dans le cabinet, où elles ſe croyoient ſeules. Oüi, Madame, pourſuivit-il, l'amour & la jalouſie m'ont fait imaginer les moyens de m'inſtruire d'un ſecret, que je n'ai pas été le maître de garder dans ce moment. Hélas! me puniriez-vous d'avoir entendu de votre bouche même, les tendres plaintes de Mademoiſelle de Vergi contre l'indifférence de ce malheureux Alcide? c'eſt ce même *Alcide* qui vous adore aujourd'hui, & qui dans ce moment gémit à vos genoux, du caprice du ſort. Ne vous allarmez point, Madame, ajouta-t'il, voyant le trouble & la confuſion où étoit Madame de Fa-

jel ; le reſpect qui accompagne, & qui accompagnera toujours ma paſſion, doit adoucir les loix barbares que vous voudriez vous preſcrire à vous-même. Il me ſemble les lire dans vos yeux : j'en frémis ! . . . Vous avez pû ſans crime, repliqua Madame de Fajel, chercher à vous inſtruire d'un ſecret, que j'aurois voulu me cacher à moi-même ; mais croyez-vous que je puiſſe jamais vous pardonner, d'avoir eu la témérité de me nommer le Tyran de mon devoir ? Non ; & ce cruel Tyran, qui dans ce moment même exerce ſur mon cœur un pouvoir, que ma raiſon veut en vain détruire ; me répondra de ſon audace & de ſa victoire. Ah ! Madame, s'écria Raoul, faites grace à ma témérité ! ma paſſion & mon malheur font ſon excuſe : écoutez avec quelque indulgen-

ce, une pitié.... Non ! reprit Madame de Fajel, je ne vous verrai jamais : je dois ce ſacrifice à mon devoir ; quelque effort qu'il m'en coûte, il l'obtiendra. Quelle menace, dit Raoul d'un ton pénétré de douleur ! Quoi ! Madame, votre rigueur me condamneroit à.... Laiſſez-moi, lui dit-elle ; n'abuſez plus de ce qu'un malheureux hazard vous a donné d'avantage ſur moi : laiſſez-moi du moins celui de pouvoir ne pas vous haïr. Qu'ai-je fait ! pourquoi, chere Adelaïde, vous ai-je avoüé la cruelle ſituation de mon cœur ? Adieu, s'écria-t'elle toute éperduë, & en fuyant. Raoul voulut la ſuivre ; mais ſa ſœur l'arrêta, en lui diſant ; Où courez-vous, mon frere ? Eh quoi ! voulez-vous joüir plus long-tems, du trouble & de la confuſion de Madame de Fa-

jel ? votre imprudence me fait vous méconnoître : elle eſt indigne de vous ! Vous volez le fatal ſecret de Madame de Fajel, & vous oſez prononcer devant elle, le nom *d'Alcide* ? elle punira votre audace, en vous privant du plaiſir de la voir jamais ! du moins je l'eſtime trop pour oſer en douter. Ah ! trop cruelle ſœur, s'écria Raoul en ſe levant d'un fauteüil, où ſa douleur l'avoit fait tomber, vous me déſeſperez ! Il ſortit, ſans vouloir répondre à la voix qui lui crioit : Mon frere, demeurez ; votre agitation ne vous permet pas de vous montrer !

Madame de Fajel ſe retira chez elle, avec le trouble & les remords d'un criminel que l'on vient de confondre, & de condamner. Dans ſon premier mouvement, elle prit la réſolution

de conjurer ſon pere de la tirer de Paris : elle paſſa dans ſon appartement ; il étoit ſeul. Qu'avez-vous, ma fille, lui demanda-t'il ? vous paroiſſez émuë. Je viens en tremblant, répondit-elle, vous prier, mon pere, de m'arracher de la Cour ; je ne veux plus y paroître : ſi vous m'aimez, forcez Monſieur de Fajel à s'en éloigner. Que dites-vous, ma fille, reprit le Seigneur de Vergi ? Y penſez-vous ? Pourquoi voulez-vous vous éloigner de la Cour de Philippe ? Fajel n'y conſentira jamais. Il faut, mon pere, qu'il y conſente, dit Madame de Fajel d'un ton animé ! oüi ! il faut qu'il m'arrache d'un ſéjour, où ſa gloire & la mienne ſont expoſées à de trop grands périls ! ſa déférence pour vos volontez, m'aſſure qu'il n'y reſtera point. Vous m'éton-

nez, ma fille, repliqua le Seigneur de Vergi : votre ſageſſe me défend de vous ſoupçonner d'être capable d'un égarement ; mais vos diſcours, & plus encore votre trouble, ſemblent m'avoüer que vous le redoutez. Eh quoi! ma fille, votre cœur craint-il de ſe laiſſer ſurprendre? Vous ne répondez rien? ... ce ſilence augmente mon inquiétude! Vous pleurez? ... Ah! mon pere, s'écria Madame de Fajel toute en larmes, & en ſe jettant à ſes genoux, ayez pitié d'une fille malheureuſe! ne me demandez pas ſi les mouvemens de mon cœur bleſſent mon devoir : ſans vouloir être plus éclairci, prêtez-moi votre main ſecourable, pour me ſauver d'un affreux précipice. Vous m'attendriſſez, ma fille, repartit le Seigneur de Vergi; je ferai tout ce que votre ten-

dresse exigera de la mienne : mais pourquoi ne voulez-vous pas compter sur votre raison ? Vos allarmes m'assurent qu'une raison si éclairée & si forte, triomphera toujours des mouvemens qu'elle désapprouvera : calmez-les, ma fille ; le tems effacera une impression que vous avez reçûe malgré vous-même, & dont votre devoir me paroît dans ce moment, le vainqueur ; continuez à l'écouter ce devoir. Vous me désesperez, reprit Madame de Fajel, quand vous me refusez ce que j'exige de vôtre bonté. Ah ! mon pere, si jamais je vous fus chere, accordez-moi la grace que je vous demande : mes larmes & mes prieres ne pourront-elles l'obtenir ? trouverai-je mon pere aussi peu disposé que mon mari, à quitter ce séjour, pour moi désormais em-

poisonné ? C'en est assez, répliqua le Seigneur de Vergi; je connois la nécessité de vous accorder ce que vous exigez si vivement; je lis dans votre cœur; je ne veux pas en sçavoir davantage; je vous épargnerai même dans ce moment, les reproches que je pourrois justement ajouter à ceux que vous vous faites à vous-même. Oüi ! ma fille, vous partirez : je vais déterminer Fajel à quitter un séjour, duquel il aura peine à s'éloigner; mais ma tendresse pour vous, me donnera la force de le quitter moi-même : la prudence l'exige; & Fajel sera contraint de me suivre. Allez, ma fille; épargnez-moi le chagrin d'être le témoin de l'agitation qui me fait vous méconnoître, sans vous mésestimer : sur-tout, cachez-la à un mari qui vous adore, & qui mé-

rite une épouſe, uniquement occupée du ſoin de lui plaire.

Le Seigneur de Vergi eut peine à déterminer Monſieur de Fajel à partir ; ce dernier ſe rendit cependant aux volontez d'un homme qu'il reſpectoit, & à qui il croyoit épargner la douleur de le ſéparer d'une fille unique, qu'il adoroit. Fajel ne ſçachant pas la part que ſa femme avoit à la retraite de ſon pere, la lui annonça en l'examinant : elle en reçut la nouvelle avec un air de tranquilité qui étonna ce mari, toujours tourmenté de jalouſie. Madame de Fajel, qui avoit demandé & obtenu cet éloignement, ſentit tout ce qu'il alloit lui coûter : elle ne pouvoit, ſans s'abandonner à une douleur accablante, ſonger qu'elle touchoit au moment où elle alloit s'éloigner pour jamais, de Raoul. Pen-

dant le peu de jours qu'elle reſta encore à Paris, ſa foibleſſe & ſa raiſon ſe firent une guerre cruelle. La néceſſité de prendre congé du Roi, & des deux Reines, la gênoit infiniment. Elle redoutoit la rencontre de Raoul; elle trembloit en ſongeant ſeulement qu'elle liroit dans ſes yeux, l'état de ſon ame. Quel coup de foudre pour le paſſionné Raoul! il en eſt accablé! Il apprend le départ de Madame de Fajel; la triſte conſolation de ſe plaindre de tant de rigueurs, lui eſt même ravie : elle ne paroît plus à la Cour; elle ne va plus chez Adelaïde, & il n'oſe ſe préſenter chez elle : il craint trop de s'attirer ſon couroux; bien plus, il eſt perſuadé qu'elle ne ſeroit pas viſible pour lui. Ah! ma ſœur, diſoit-il à Mademoiſelle de Couci, je perds pour jamais

Madame de Fajel ! Votre eſtime pour elle ſera parfaite, & me coûtera la vie ! la cruelle remplit votre attente : vous lui avez inſpiré ce que vous nommez fermeté, & ce qui n'eſt en ſoi que barbarie. Ciel ! ſuis-je aſſez puni de ma témérité ? Oſez donc, ſœur inhumaine, me la reprocher encore ! Raoul, dans ſes tranſports furieux, rendoit Adelaïde reſponſable de ſon malheur ; il le lui reprochoit à tous les inſtans. Mademoiſelle de Couci étoit touchée de la ſituation de ſon frere : elle l'écoutoit ; mais elle ſe gardoit bien d'adoucir par le moindre eſpoir, une douleur qu'elle condamnoit.

Deux jours avant de partir, Madame de Fajel alla, en tremblant, à la Cour. Quelle fut ſon émotion, lorſqu'en ſortant de l'appartement de la jeune

Reine, ſes yeux lui préſenterent le Sire de Couci : Vous partez, Madame, lui dit-il ? Ah ! que vous me puniſſez rigoureuſement ! mais la mort que je vais chercher avec toute la fureur d'un homme au déſeſpoir, vous vangera encore mieux de mon crime, que vous ne vous en vangez ! Quelle vangeance, reprit Madame de Fajel ſaiſie de crainte & d'effroi ! ne m'accablez point ; je ſuis aſſez à plaindre. Voici le dernier moment de ma vie où je vous parlerai, & l'unique où j'oublierai ce que je dois à un cruel devoir : je le ſacrifie dans cet inſtant, à un intérêt qui m'entraîne malgré moi. J'exige donc de vous, une preuve, je n'oſe dire de tendreſſe, mais du moins d'obéïſſance : vivez ! ne m'expoſez pas par votre mort, à un plus grand malheur que celui

de gémir de ma foibleſſe. Ah ! Madame, reprit Raoul, que vous êtes cruelle ! vous vous éloignez pour jamais, vous me condamnez à ne jamais vous voir, & vous m'ordonnez de vivre ! Oüi ! je vous l'ordonne, repliqua-t'elle ; mon devoir ne ſçauroit me faire un crime de ce terme abſolu ; il ne ſçauroit m'empêcher de m'intereſſer aux jours de l'infortuné Raoul. Adieu, pourſuivit-elle ; ne me ſuivez pas ; épargnez-moi la douleur que me cauſe votre vûe ; accordez-moi cette derniere marque de votre eſtime : je vais embraſſer votre ſœur, & lui dire un éternel adieu ; puiſſe-t'elle être plus heureuſe que moi ! Après ces mots, Madame de Fagel quitta le Sire de Couci : elle paſſa ſur le champ chez la Reine Mere : Adelaïde étoit à ſes côtez.

Après que Madame de Fagel eut fait ſon compliment à la Reine , elle ſe retira avec Mademoiſelle de Couci , dans l'embrazure d'une fenêtre. Adieu , belle Adelaïde, lui dit-elle tendrement ; ne me mépriſez plus ; l'effort que j'ai obtenu ſur moi, doit me rendre votre eſtime : ſouvenez-vous de de la plus malheureuſe femme qui fut jamais : plaignez mon ſort ; mais ne parlez jamais de moi à votre frere. Qu'il m'oublie ! il doit cet effort, & à ſon repos & au mien. La douleur que vous me cauſez , repartit Mademoiſelle de Couci , me met dans ce moment à une épreuve bien ſenſible : je vous plains autant que je vous eſtime ; & mon eſtime, qui égale mon amitié , ne peut rien vous laiſſer à deſirer. Puiſſiez - vous , vertueuſe Adelaïde , lui dit Ma-

dame de Fajel, en lui moüillant le viſage de ſes pleurs, être auſſi heureuſe que vous en êtes digne! votre bonheur & celui de Roger feront tous mes ſouhaits. Elles ſe ſéparerent toutes deux, le cœur ſerré, & le mouchoir ſur les yeux. Madame de Fajel partit abîmée dans les plus cruelles réflexions, & laiſſant Raoul dévoré des plus cuiſans regrets, & en proie au plus affreux déſeſpoir.

Mademoiſelle de Couci reſſentoit une ſincere affliction de la perte d'une amie, pour qui ſa confiance avoit été ſans réſerve, & dont elle voyoit avec douleur, la violente ſituation. Elle craignoit que ſon éloignement ne fût d'aucun ſecours à ſa tranquilité; elle ſçavoit juſqu'où alloit ſa tendreſſe pour Raoul; elle n'oſoit eſpérer que Madame de

Fajel pût la vaincre. Elle fuit, disoit-elle, elle accorde à son devoir ce qu'il exige de sa vertu; elle obtient d'elle ce généreux effort! mais échappera-t'elle à elle-même! L'implacable ennemi de son repos la suivra partout! quel seroit mon malheur, si j'éprouvois la même situation! je l'éprouverois cependant, si j'avois osé obéïr à mon pere! Je serois, ainsi que Madame de Fajel, la triste victime de ma soumission.

Constance de Montmorenci consola Adelaïde de la perte de Madame de Fajel; elles se lierent de la plus étroite amitié; elles étoient toutes deux dignes d'être amies l'une de l'autre! Leur union, en les rendant inséparables, mettoit tous les jours le Matéchal vis-à-vis de Constance. Il la trouvoit charmante;

il convenoit de toutes ſes bonnes qualitez avec Adelaïde, dont l'attention ſçavoit les relever à propos ; mais tous les éloges qu'elle prodiguoit ainſi, ne pouvoient faire éclipſer un moment, aux yeux du Maréchal, le mérite d'Adelaïde. Elle regnoit ſeule, & ſans partage ſur ſon ame !

Cependant le Roi, trop convaincu de l'infléxible fermeté de Mademoiſelle de Couci, vouloit réſoudre Alberic à faire un autre choix. Le Grand Sénéchal avoit adroitement fait penſer ce Prince à Mademoiſelle de Montmorenci ; il en avoit auſſi donné l'idée à la Maréchale. Cette femme hautaine, ne pouvoit ſouffrir ſon fils toujours en butte aux refus humilians d'Adelaïde. Son ambition lui faiſoit deſirer avec ardeur, de lui voir prendre une illuſtre alliance. Ma-

demoiſelle de Montmorenci lui parut digne par ſa naiſſance, par ſa beauté & par ſa vertu, de vanger Alberic. Conſeillée par le Grand Sénéchal, elle en parla au Roi. Ce Prince, charmé de voir que la Maréchale avoit jetté les yeux, comme lui, ſur Mademoiſelle de Montmorenci, preſſa Alberic encore plus vivement. Le Comte des Barres, de ſon côté, lui faiſoit ſentir que ſon repos, & ſon amour propre, devoient obtenir de lui l'effort de renoncer à la pourſuite d'un objet, qui ne vouloit jamais prendre aucun engagement.

Le Maréchal, rebuté par Adelaïde, humilié par les diſcours du Grand Sénéchal, preſſé par le Roi, & touché des prieres & des larmes d'une mere qu'il chériſſoit; penſoit, dans certains momens, qu'il devoit ſatisfaire

la Maréchale, le Roi, & ſa vanité; mais un regard d'Adelaïde, qui ne tomboit pas même ſur lui, combattoit ſes réſolutions. Un jour il lui dit: Ne pourrai-je jamais, Mademoiſelle, vaincre votre indifférence? Suis-je condamné à ne jamais poſſéder un bien, ſans lequel il ne ſçauroit être pour moi de félicité? Suis-je enfin ſans eſpérance? Votre diſcours m'embaraſſe, répondit Adelaïde; mais l'air de cordialité avec lequel vous me demandez ce que je penſe, exige que je vous parle ſans feinte. Soyez perſuadé que mon eſtime pour vous, & ma reconnoiſſance ſont telles, qu'à tous les inſtans elles me font des reproches, de ne pouvoir répondre à vos ſentimens; mais je ſens que je ne pourrai jamais me ſoumettre à ce que le Roi, & mon pere

devroient attendre de ma ſoumiſ-ſion ! Croyez-moi, offrez l'hommage de votre cœur à un objet qui fera ſon bonheur de vous vanger de mon indifférence. Que je ſerois contente ſi Mademoiſelle de Montmorenci pouvoit être cet objet ! elle vous rendroit heureux ; j'ai pour elle la plus tendre amitié ; & pour vous, la plus parfaite eſtime ; votre union ne me laiſſeroit rien à deſirer ! Quel mélange de rigueur, & de bonté, s'écria le Maréchal ! Ah ! Mademoiſelle, que vous me faites ſentir vivement le prix du bien dont vous voulez en vain m'adoucir la perte ! Eh ! comment y renoncer..... mais il le faut, vous en avez prononcé l'arrêt : il faut qu'un généreux effort, en me rendant par ma retraite, digne de toute votre eſtime, vous rende toute l'amitié de votre pere !

ma perſévérance, dans les droits qu'il m'a donnez, n'en a que trop long-tems ſuſpendu les effets! Eh bien! Mademoiſelle, puiſque vous l'ordonnez, je vais rendre à Enguerrand ſa parole, & l'appaiſer ainſi, en votre faveur; hélas! je ſerai le ſeul malheureux! ... Adieu, Mademoiſelle. Le Maréchal laiſſa Adelaïde tranſportée de joye, de l'eſpérance que lui donnoit cette réſolution inopinée.

Mademoiſelle du Mez étoit ſeule dans ſon appartement, quand ſon frere, en quittant Adelaïde, y entra; ç'en eſt fait, ma ſœur, lui dit-il, je ſuis vaincu! je me rends aux inſtances du Roi, aux larmes d'une mere, aux ſages conſeils du Grand Sénéchal, à ceux que me donne ma raiſon, & plus encore au diſcours que me vient de tenir Adelaïde.

Mademoiſelle de Montmorenci, qui ſemble m'être offerte de la main même du Deſtin, eſt digne du triomphe qu'elle obtiendra ſur mon cœur. Depuis trop longtems, Mademoiſelle de Couci humilie mon amour propre ! je crois entendre dire à mes ennemis: *Le voilà donc ce Favori de ſon Roi, qu'Adelaïde mépriſe !* Non ! je ne vaincrai jamais ſon indifférence ! elle vient elle-même de m'en aſſurer : renonçons à cette fille altiere, qui ne peut conſentir à ſoumettre ſon ſort à celui d'un mari. Eh bien ! ma ſœur, j'aurai du moins la conſolation de ne la voir jamais au pouvoir d'un autre ! Quelle erreur, s'écria Mademoiſelle du Mez, effrayée de ce que lui diſoit ſon frere ! renoncez aujourd'hui à Adelaïde, devenez demain poſſeſſeur de Conſtance, le rideau

ſera

ſera tiré, le miſtere s'éclaircira, & vous verrez cette même Adelaïde, à qui vous donnez une fierté invincible, vous la verrez plus tendre pour un autre, qu'elle ne fut jamais indifférente pour vous. Vous vous trompez, ma ſœur, repartit Alberic; pour vous déſabuſer, repaſſez la conduite d'Adelaïde depuis qu'elle eſt à la Cour. Sa tranquilité n'y a jamais paru altérée par aucune ombre de paſſion; rien n'a ébranlé ſon cœur; il eſt encore inſenſible. Vous ſçavez avec quel ſoin elle eſt obſervée! Je ne la perds point de vûë; le Grand Sénéchal examine & étudie comme moi, juſques à la moindre de ſes actions, rien ne l'approche; ſon indifférence eſt générale; non! elle n'aime rien! non, elle n'aimera jamais! ſon caractére en répond. Si je n'ai pû m'en faire aimer,

du moins personne ne sera plus heureux que moi ! je n'aurai point à rougir d'une préférence, dont le seul soupçon me faisoit frémir de rage ; cette idée flatteuse me donne la force de renoncer à Adelaïde ; je vais, dès ce moment, apprendre au Roi qu'il peut, selon ses desirs, après avoir rompu mes engagemens avec Enguerrand, demander & obtenir pour moi Mlle de Montmorenci. Allez, mon frere, lui dit Mademoiselle du Mez : allez, par cette démarche, faire vous-même les premiers aprêts de l'Hymen d'une ingrate qui vous méprise ! Quelle victoire pour elle ! Oui ! ajouta-t'elle d'un ton animé, Adelaïde aime ! vous pouvez m'en croire, je le sçais ; & ses feux, pour être cachez, n'en sont peut-être que plus violens ! jugez-en par les effets ! & puis-

que c'eſt par ſes actions que vous voulez juger de ſon intérieur, c'eſt par ſes actions mêmes que je veux vous convaincre. Elle a ſecoüé le joug de la ſoumiſſion paternelle; elle a oſé réſiſter à ſon Roi; elle vous a outragé: voilà ſes actions! elles ſont au-deſſus & de ſon âge, & de ſon ſexe! avoüez que l'amour le plus fort, peut ſeul en être le mobile! Ce diſcours ralluma plus que jamais dans le cœur du Maréchal, la jalouſie qu'il ſe flattoit d'être éteinte; il devint pâle & tremblant. Je puis vous en croire, répéta-t'il, vous le ſçavez? Ah! ma ſœur, nommez-moi donc mon Rival! enſeignez-moi le cœur qu'il faut que j'aille percer.... Eh quoi! ma ſœur, vous ne répondez rien?... vous paroiſſez troublée!... vous êtes interdite!... Vous repentez-vous de ce que vous venez de

me dire? Si je m'en repens, reprit Mademoiſelle du Mez? oüi! mon frere, j'en crains les ſuites. Ne craignez rien, dit Alberic; parlez! Non, répondit-elle, je ne puis. Quoi! s'écria le Maréchal, vous auriez eu la cruauté de me dire qu'Adelaïde aime, & vous auriez la barbarie de ne pas me nommer mon Rival! vous feroit-il trembler pour moi? le croyez-vous invincible? Ah! ma ſœur, nommez-le moi, & fiez-vous-en à mon bras, pour laver dans ſon ſang une injure ſi cruelle! La tendre amitié que j'ai pour vous, repartit Mademoiſelle du Mez, ne peut me relever du ſerment que j'ai fait, de ne jamais vous nommer votre Rival; je ne pourrois, ſans une baſſeſſe indigne de moi, vous inſtruire de ce que je ſouhaite que vous ignoriez toujours. Ah!

barbare, s'écria le Maréchal, pourquoi m'avoir tiré de mon erreur ? j'allois être heureux ! & votre haine, bien plûtôt que votre zéle, me rend plus à plaindre que je ne le fus jamais ! Epargnez-moi vos reproches, dit-elle, je ne m'en fais que trop ! J'ai donc un Rival, reprit Alberic ! mais où le trouver ? où se cache-t'il ? ma sœur, nommez-le moi, je vous en conjure. Je vous l'ai déja dit, repliqua Mademoiselle du Mez, un serment me lie. Vos instances seront inutiles. Le Maréchal, plein de dépit & d'agitation, sortit les yeux étincelans de colere ; il fut sur le champ chez la Reine Mere, pour y accabler Adelaïde de reproches. Il alloit y entrer, quand il rencontra le Grand Sénéchal : il l'instruisit d'abord, avec la chaleur & le désordre d'un homme au

déſeſpoir, de la converſation qu'il venoit d'avoir avec Mademoiſelle du Mez. Quel ſujet de mortification pour le Grand Sénéchal, en écoutant Alberic! il ſentit, avec un dépit violent, que la paſſion de cette cruelle fille l'avoit fait & parler, & ſe taire: il vit avec douleur, qu'elle venoit de détruire en un moment, un ouvrage tiſſu lentement, & qui alloit délivrer Adelaïde, Roger, & lui, de l'obſtacle qui s'oppoſoit à leur commun bonheur.

Dans l'inſtant que le Maréchal parloit au Comte des Barres, d'un ton, & avec le geſte d'un homme agité, le Roi parut. Qu'avez-vous, Maréchal, lui dit-il? quel eſt le ſujet du trouble où je vous vois? Les Courtiſans qui environnoient Philippe, ſe retirerent dès qu'ils apper-

çurent que de l'œil, il marquoit au Maréchal de le ſuivre vers l'embraſure d'une fenêtre. Ah! SIRE, dit alors le Maréchal, ma ſœur vient de me porter un coup mortel! La perfide Adelaïde eſt ſenſible; ſon cœur eſt auſſi tendre, qu'il paroît indifférent! Enſuite Alberic rendit compte au Roi de ſa converſation avec Adelaïde, de celle qu'il venoit d'avoir avec Mademoiſelle du Mez, & de ce qu'elle lui avoit appris. Le Roi voyant l'agitation où étoit le Maréchal, lui dit: Je vous défens de parler à Mademoiſelle de Couci: je vous défens même l'appartement de la Reine ma Mere. Alberic pénétré des paroles du Roi, le quitta ſans lui répondre, & laiſſa le Comte des Barres avec lui.

En faveur de qui le cœur d'Adelaïde peut-il être prévenu, dit

le Roi au Grand Sénéchal ? Mademoiſelle du Mez le ſçait, & veut en garder le ſecret ; je ne veux pas, ſi je puis m'en diſpenſer, le lui arracher : il faut pourtant que j'en ſois inſtruit ; j'en vois la néceſſité : cette affaire pourroit devenir funeſte à quelqu'un ; elle dure il y a long-tems, il la faut terminer. Ce n'eſt pas pour épargner à Mademoiſelle de Couci les reproches d'Alberic, que je viens de lui défendre l'entrée de l'appartement de la Reine ma Mere : c'eſt pour laiſſer ignorer à Adelaïde, que je ſuis inſtruit que ſous les dehors d'une fauſſe indifférence, elle cache une véritable paſſion : je veux, ſans qu'elle ait pû préparer ſa réponſe, exiger d'elle l'aveu ingenu de la ſituation de ſon cœur ; je veux lui laiſſer le mérite de ſa confiance. Si elle a aſſez ou-

blié mes bontez, pour ne pas avoir une entiere ouverture de cœur avec ſon Roi, je l'en jugerai indigne; mais ſa ſincerité, mon eſtime, & mon amitié pour elle, me feront lui pardonner une foibleſſe, que ſans doute elle a combattuë avant que de ſe rendre. Si ſon choix eſt digne d'elle, comme je n'en puis douter, non ſeulement je la débarraſſerai des ſoins & de la jalouſie du Maréchal, en lui faiſant épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, mais ce mariage fait, je travaillerai à ramener l'eſprit d'Enguerrand en faveur de ſa fille.

Le Grand Sénéchal eut à peine quitté le Roi, qu'il entra dans la chambre de la Reine Mere; il n'y avoit pas un moment à perdre, & ce prudent ami trouva le moyen de s'approcher d'A-

delaïde, & de lui dire à l'oreille, avec un air qui ne paroiſſoit point miſtérieux : La jalouſie de Mademoiſelle du Mez vient de nous arracher des mains la victoire ; elle s'eſt enfin échappée, elle a parlé ; elle vient d'inſtruire ſon frere que vous aimez ; mais la crainte d'un événement funeſte, a retenu ſur ſes lévres le nom de Roger, elle ne l'a pas nommé. Le Roi doit vous demander votre ſecret ; n'héſitez point, Mademoiſelle, à le lui révéler ; un heureux ſuccès ſera la récompenſe de votre aveu : ne craignez rien, ignorez tout, & parlez avec aſſurance ; juſqu'à ce moment, contraignez-vous ; que le trouble que je jette dans votre ame, ne paſſe point ſur votre viſage. Un regard de Mademoiſelle de Couci, inſtruiſit le Grand Sénéchal de ſa reconnoiſſance.

Adelaïde paſſa dans un inſtant, de la joye qu'elle reſſentoit depuis que le Maréchal l'avoit quittée, à une agitation inexprimable : mille mouvemens confus la jetterent dans une eſpece de perplexité ; la crainte, la confiance, l'incertitude, l'eſpérance ſe ſuccedoient tour à tour dans ſon cœur, & en diſparoiſſoient preſque en même tems. Le lendemain le Roi lui envoya dire, qu'il avoit à lui parler.

Si, quand je vous ai demandé à Chelles de m'avoüer vos véritables ſentimens, dit le Roi à Adelaïde, vous avez diſſimulé, je vous le pardonne ; vous pouviez me craindre : mais, Mademoiſelle, mes bontez doivent avoir fait ſuccéder la confiance à la crainte. Pour prix de ces mêmes bontez, j'exige que vous me parliez ſans aucun détour : vo-

tre cœur eſt-il indifférent,ou ſenſible ? Philippe avoit à peine achevé ces mots, que Mademoiſelle de Couci ſe proſternant à ſes pieds, lui dit : Je crains moins de m'avoüer criminelle à Votre Majeſté, que de me rendre indigne de ſes bontez ; je les ſens trop vivement, pour ne pas les payer d'une confiance égale à mon reſpect. Oui ! SIRE, mon pere & mon devoir ont en vain voulu diſpoſer de mon cœur en faveur d'Alberic ; un autre, malgré moi, a ſçû s'en rendre le maître : mais ſi mon devoir & mon pere ont à me reprocher une foibleſſe qui m'a fait me révolter, contre l'un & contre l'autre, du moins mon choix pourroit la juſtifier ! Je n'ai à rougir aux yeux de Votre Majeſté, que de ma déſobéïſſance ; déſobéïſſance néceſſaire pour le repos de ma

vie ! cependant ſi je n'avois craint que d'être malheureuſe, je me ſerois ſacrifiée à la volonté de mon pere & de mon Roi ; mais j'ai redouté également ma foibleſſe & ma raiſon ; j'ai voulu prévenir la honte de connoître des remords, peut-être inutiles. Quel eſt, Mademoiſelle, dit le Roi en faiſant relever Adelaïde, quel eſt celui que vous avez trouvé digne du don précieux de votre cœur ? Je n'oſe le nommer, repartit-elle ; je crains de lui attirer le couroux de Votre Majeſté : ce ſeroit pour lui le comble des malheurs ! Ah ! SIRE, ſon attachement & ſon reſpect pour votre auguſte Perſonne, lui feroient ſacrifier ſes jours pour Votre Majeſté, qu'il adore : ſon mérite & ſes grandes qualitez, égales à ſa naiſſance, lui ont acquis une eſtime géné-

rale : il a l'honneur enfin de vous appartenir. Tant d'avantages ne pourront-ils lui faire trouver grace auprès de Votre Majesté ? L'Amour le rendra-t'il criminel pour avoir sçû toucher un cœur, que le pouvoir absolu, & non son penchant, destinoit à Alberic ? Quoi ! dit le Roi étonné, Roger est l'heureux mortel que vous préférez au Maréchal? Pardonnez-moi, Sire, cette préférence, repliqua Mademoiselle de Couci ; mais j'ai trouvé le Comte de Rethel digne de l'obtenir. Que dis-je ? ma prévention me rend peut-être injuste ! Alberic choisi par mon Roi & par mon pere, ne devoit-il pas me plaire ? Je ne puis condamner votre choix, Mademoiselle, repartit le Roi. Roger seroit digne de la tendresse que vous ressentez pour lui, si

un pere l'avoit autorisée ; mais vous faites ce choix sans son aveu ; & ce choix, en vous rendant rebelle, vous fait outrager un homme qui vous adore, & qui méritoit un sort plus heureux. Voilà, SIRE, ce que je me reproche, repliqua Mademoiselle de Couci : cependant le seul Comte de Rethel peut me faire changer de nom. Il ne pourra, Mademoiselle, reprit le Roi, vous en faire changer, tant que le Maréchal conservera ses droits sur votre personne. Il sera, je pense, difficile de le déterminer à un nouveau choix ; cependant vous ne serez libre que dès ce moment : alors, je travaillerai à appaiser un pere si justement irrité. Je vous promets, Mademoiselle, ma protection ; je vous en trouve digne : tant de mérite, & tant de vertu, m'in-

téreſſent pour vous. Mais, pourſuivit le Roi, pourquoi Roger reſte-t'il abſent depuis ſi longtems? quelles en peuvent être les raiſons? Pour rendre mon ſecret impénétrable, répondit Adelaïde; c'eſt moi, SIRE, qui l'ai forcé à s'éloigner; c'eſt moi qui l'empêche de revenir: je puis obtenir de ma raiſon, l'effort de me priver de le voir; mais je ne pourrois, ſans mourir, me voir condamnée à ne jamais être unie à lui! le deſir de faire un jour ſon bonheur, m'a ſuggeré la ſeule conduite qui peut nous faire triompher de tant d'obſtacles. Je dois, pour ſa juſtification, dire à Votre Majeſté, que je ne l'ai point conſulté pour me retirer à Chelles: il ignoroit mon projet; je ne lui avois pas même encore avoüé ma foibleſſe. Que de prudence! que de courage! que de

pouvoir ſur vous-même, dit le Roi ſurpris, & charmé de l'eſprit & de la raiſon d'Adelaïde! Allez, Mademoiſelle, ajouta-t'il, je vous promets de garder votre ſecret; je le garderai auſſi-bien que vous. Mademoiſelle de Couci attendrie juſqu'aux larmes, & pénétrée de reconnoiſſance, voulut baiſer avec tranſport la main de Philippe, qui l'embraſſa tendrement.

Adelaïde n'ayant plus rien de plus preſſé, que d'inſtruire ſon frere, & le Grand Sénéchal, de l'heureux changement de ſa ſituation, les cherchoit par-tout des yeux; elle les apperçut enſemble: ils l'attendoient ſur ſon paſſage. Elle avança vers eux d'un pas précipité. Ah! mon frere! ah! Sénéchal, leur dit-elle, liſez ma joye, ſi vous le pouvez! mon cœur peut à peine la contenir.

Le Roi.... ce Prince charmant.... oüi ! mon frere ; oüi ! Sénéchal, je n'ai plus rien à redouter. Mon Roi ſçait mon ſecret ; il eſt dans mes intérêts, il appaiſera mon pere ; il va forcer Alberic à épouſer Conſtance de Montmorenci ; il aime Roger ; ſa bonté pour moi eſt extrême. Ah ! Sénéchal, comment vous remercier? je vous dois tout ; mais écrivez tous deux au Comte de Rethel, qu'il partage ma joye. Elle les quitta en achevant ces mots.

Enguerrand ignoroit tout ce qui ſe paſſoit. Depuis que ſa fille étoit à la Cour, il y alloit rarement : il n'étoit permis ni à Madame de Couci, ni à Raoul, de parler d'Adelaïde à ce pere irrité ; mais Alberic l'inſtruiſit de ce que Mademoiſelle du Mez lui avoit appris. Sa colere n'en redoubla point ; il proteſta ſeu-

ſement au Maréchal, que jamais il ne verroit Adelaïde à un autre qu'à lui. Le Roi qui vouloit préparer Enguerrand à plus de douceur, commença par excuſer Mademoiſelle de Couci, en loüant ſon caractére & ſa vertu ; il lui dit enſuite, qu'il le dégageoït de ſa parole envers Alberic ; il ajouta que dès ce moment, Mademoiſelle de Couci étoit libre : mais malgré le deſir que témoignoit le Roi de rapprocher le pere & la fille, ce pere toujours inflexible n'en fut pas ébranlé.

Avant de parler au Maréchal, & avant de demander pour ce Favori, la main de Mademoiſelle de Montmorenci, le Roi avoit voulu rendre à Enguerrand ſa parole. Cette nouvelle fut un coup terrible pour Alberic. Oui! lui dit le Roi, il faut laiſſer Ma-

demoiſelle de Couci maîtreſſe de ſon ſort. Qu'elle ſoit indifférente, ou ſenſible, il ne vous importe; il ſuffit qu'elle refuſe d'unir ſa deſtinée à la vôtre : je ſuis également fatigué de ſon obſtination & de la vôtre. C'eſt à Mademoiſelle de Montmorenci à vous conſoler; je l'ai demandée & obtenuë pour vous : ſa perſonne eſt charmante; & ſa naiſſance, auſſi illuſtre que celle de Mademoiſelle de Couci, doit également flatter votre loüable ambition. Ah! SIRE, s'écria Alberic!... Maréchal, ſongez-y, reprit le Roi d'un ton ferme; je ne veux rien que de juſte, je veux être obéi. Par pitié, SIRE, repliqua Alberic, n'exigez rien dans l'état où je me trouve : ſçais-je, helas! ce que je veux, ou ce que je ne veux pas! je ne me connois plus. Eh! comment,

dans le trouble & dans l'agitation de mon cœur, me présenter à l'Autel, pour y recevoir d'une main tremblante, celle de Mademoiselle de Montmorenci? non! je suis indigne d'elle. Ah! SIRE, ne nous rendez pas tous deux malheureux! Le tems approche, repartit le Roi, où je vais me remettre en Campagne; je ne vous presse plus dans ce moment, de vous prêter à ce que je desirerois: mais à mon retour, préparez-vous à épouser Constance, ou à ne jamais vous présenter devant votre Roi. Ciel! s'écria le Maréchal, quelle menace! elle vous assure, SIRE, de mon obéïssance; trop heureux d'avoir obtenu de la bonté de Votre Majesté, un délai qui me donnera le tems de retrouver ma raison! Je vous permets, reprit le Roi, d'aller chez la Reine ma

Mere ; mais je vous défends de parler à Adelaïde, & je vous ordonne de remplir les devoirs convenables, à l'égard de cette illuſtre Maiſon de Montmorenci. Alberic ſe retira pénétré de la plus vive douleur.

La cruelle ſituation du Maréchal, inſpiroit à Mademoiſelle du Mez de l'horreur pour elle-même. Qu'ai-je fait, diſoit-elle à Salmeni ? j'ai porté le poignard dans le ſein d'un frere que j'aime, au moment que ſa raiſon, aidée de ſon erreur, alloit triompher. Etoit-ce par un mouvement de générоſité que je l'ai détrompé ? voulois-je le rendre heureux ? Non ! je l'ai ſacrifié à une funeſte jalouſie : mais que pouvois-je en eſpérer ? mon frere, en proie à la fureur ; Adelaïde perſécutée ; Roger au déſeſpoir ! Ah ! que j'en ſuis bien

punie ! Adelaïde triomphe ; Roger ſera bien-tôt au comble de ſes vœux ; mon frere ne reſpire que vangeance ; & ma mere, allarmée du déſeſpoir & des projets de ſon fils, tremble qu'il ne découvre ſon Rival : voilà le ſuccès d'une jalouſie inſenſée ! Ma foibleſſe, Salmeni, devient un égarement ; elle n'eſt plus innocente, elle intéreſſe ma vertu : cette indigne foibleſſe m'a renduë injuſte, inhumaine & perfide. Eh quoi ! un amour malheureux peut donc produire de tels changemens ? Hélas ! ſans l'amour, Madame de Roſoi auroit toujours été vertueuſe ! L'amour ſeul, a fait tous ſes crimes : juſte Ciel ! ce ſouvenir me fait trembler ! C'en eſt fait, je triompherai : ma vertu allarmée, pourra ce que n'a pû ma raiſon. Qu'Adelaïde & Roger ſoient

heureux ! j'y conſens ; je ne porterai plus d'envie ni d'obſtacles à leur bonheur ; je ne chercherai plus à le traverſer ; je ſuis humiliée par trop d'endroits, pour ne pas ſecouer le joug d'un tel eſclavage. J'aimois ſans être aimée: quelle honte ! Ma folle tendreſſe m'a fait oublier ce que je me devois à moi-même : quel ſujet de remords ! N'ayons plus a rougir. Oui ! c'en eſt fait, Salmeni, la victoire eſt à moi ; je dois cet effort au Roi, à ma mere, à mon frere, à moi !

Si Alberic voyoit avec chagrin le Roi prêt à ſe remettre en Campagne, Raoul en reſſentoit une extrême ſatisfaction. Le deſir de la gloire avoit moins de part à ſes mouvemens d'impatience, que celui d'aller chercher les dangers. L'affreux état où l'avoit réduit une paſſion auſſi

auſſi violente que traverſée, lui rendoit la vie inſupportable. Le Grand Sénéchal, quoiqu'il quittât une ingrate, étoit touché ſenſiblement de s'éloigner; mais il n'en murmuroit pas : la Victoire l'appelloit. Le Comte de Rethel ſe livroit avec d'autant plus d'ardeur, au deſir de chercher la gloire, qu'il n'avoit point à gémir de quitter ce qu'il adoroit, & qu'il vouloit s'en rendre toujours plus digne.

Le Païs du Maine devoit être le theatre de la Guerre. Le Roi partit pour s'y rendre. Le Comte de Rethel le joignit à vingt lieuës de Paris. Ce Prince lui donna des marques d'une bonté toute particuliere, & même en lui reprochant d'avoir enlevé au Maréchal le cœur de Mademoiſelle de Couci. Je puis, SIRE, repartit Roger, juſtifier ma té-

mérité à Votre Majesté ; qu'Elle jette les yeux sur ce Portrait, c'est celui de la malheureuse Comtesse de Dammartin : pouvois-je ne pas adorer Mademoiselle de Couci ? Le Roi qui n'avoit pas entierement perdu l'idée de la beauté d'Alix de Rosoi, fut frappé de cette ressemblance; le souvenir des malheurs de la Comtesse de Dammartin l'attendrit, & l'intéressa encore davantage pour Roger. Il regarda longtems ce Portrait, & même avec une sorte de complaisance ; puis il dit : Mademoiselle de Couci sera plus heureuse que Mademoiselle de Rosoi ; mais vous devrez, l'un & l'autre, votre bonheur, à sa fermeté & à sa prudence. Roger, que vous êtes heureux d'être aimé de cette fille adorable ! son esprit & sa raison me la font toujours admirer. Dès

que le Maréchal aura épousé Constance de Montmorenci, je ferai mon affaire d'obtenir pour vous la main d'Adelaïde de Couci; & je m'y porterai avec d'autant plus de plaisir, que je vous trouve dignes l'un de l'autre. Il faudra ménager de loin l'esprit d'Enguerrand: je sçais qu'il vous aime; votre présence & vos attentions, pourront le disposer en votre faveur, sur-tout s'il ignore votre intelligence avec sa fille: s'il venoit à la découvrir, il en seroit trop révolté! rien ne pourroit le ramener. La Campagne finie, vous me suivrez à Paris; vous pourrez y paroître; votre passion n'est soupçonnée de personne; ce sera votre affaire de vous conduire avec assez de prudence, pour laisser ignorer au Maréchal, que vous êtes ce Rival heureux qu'Adelaïde

lui préfére. Du moins faut-il qu'il ne l'apprenne qu'après ſon mariage.

Le Comte de Rethel très-ſatisfait du diſcours du Roi ; le rendit au Sire de Couci, & au Comte des Barres ; ces deux amis partagerent ſa joye : mais le Grand Sénéchal fut troublé, en apprenant qu'il reviendroit à la Cour, après la Campagne. Roger s'en apperçut, & pour le remettre, il lui promit d'éviter avec ſoin Mademoiſelle du Mez.

La joye de Roger étoit bien traverſée par l'intérêt qu'il prenoit au ſort du frere d'Adelaïde. Le malheureux Raoul portoit par-tout une triſteſſe mortelle : l'image de Madame de Fajel, & de cette Madame de Fajel ſi tendre, lui étoit toujours préſente ; l'idée d'être condamné à ne la voir jamais, tandis que peut-

être elle étoit elle-même aussi à plaindre que lui, le jettoit dans une situation digne de pitié. Roger craignoit sans cesse pour cet ami; il le voyoit se précipiter dans les dangers, avec une ardeur plus semblable à celle d'un homme désesperé & lassé de vivre, qu'à celle d'un Héros qui ne respire que les combats: ce désespoir, qui ajoutoit encore à la valeur de Raoul, lui fit faire plusieurs actions dignes d'une gloire immortelle. Cependant la présence de Roger, sa continuelle attention à ne jamais laisser Raoul livré à lui-même, & la liberté que Raoul avoit de s'entretenir avec son ami de ce qui l'occupoit, rendoient quelquefois ses chagrins moins vifs.

Philippe-Auguste sçavoit qu'on murmuroit de ce que la Guerre

contre l'Anglois, ſuſpendoit le voyage de la Terre-Sainte. Pour terminer cette Guerre, & faire ceſſer des diſcours injurieux à ſon zéle, ce Prince avoit jetté toutes ſes forces dans le Païs du Maine. Henry y avoit auſſi raſſemblé toutes les ſiennes; mais Henri évitoit d'en venir à une action générale. Le Roi la déſiroit, & en cherchoit l'occaſion avec empreſſement. L'Anglois crut ralentir l'ardeur de ſon Ennemi, en mettant devant lui la petite Riviere de Mayenne; il la paſſa & rompit les deux Ponts qui avoient favoriſé ſa retraite: il ſe campa ſur le bord, oppoſé à celui qu'occupoit l'Armée Françoiſe. Philippe fut mortifié de n'avoir pas prévû cette manœuvre. Il ſortit de ſon Camp accompagné ſeulement du Grand Sénéchal, & du Maréchal; il

voulut aller examiner par quel endroit il pourroit paſſer la Riviere. Il la cottoyoit, lorſque s'étant un peu trop approché d'un petit Bois, il en ſortit vingt Gendarmes Anglois, qui vinrent à eux la lance en arrêt. Le Maréchal, & le Grand Sénéchal, ſans connoître d'autre péril, que celui où le Roi ſe trouvoit expoſé, ſe mirent au-devant de lui, pour arrêter la premiere impétuoſité de l'Ennemi. Le Maréchal fut d'abord renverſé ſous ſon cheval, & le Grand Sénéchal vit tomber ſon cimeterre en éclats. Mais cet intrépide Guerrier, le plus vigoureux homme de ſon ſiécle, comme il étoit le plus adroit, eut recours à une maſſe d'armes qu'il portoit toujours penduë à l'arçon de ſa ſelle : il leve le bras ; il frappe ; l'Ennemi tombe, ou mort, ou fracaſſé ;

un coup ſuccéde promptement à l'autre, & produit le même effet. Philippe oublie que c'eſt un Sujet qui combat pour ſon Roi; il court au ſecours de ſon ami, il le ſeconde. Déja la moitié des Anglois mordent la pouſſiere : les autres ſe ſauvent en déſordre dans les Bois. La ſageſſe de Philippe arrête le Grand Sénéchal, qui veut les pourſuivre : ils vont ſecourir le Maréchal, qui étourdi d'un coup ſur la tête, n'avoit pas encore repris ſes eſprits; ils le font revenir, l'aident à ſe relever, le remettent en ſelle, & prennent le chemin du Camp.

Les Anglois échappez à la maſſe terrible du Comte des Barres, & à l'épée victorieuſe de Philippe, malgré la jalouſie entre les deux Nations, furent forcez d'avoüer ce fait d'armes, qui tenoit du prodige : ils diſoient

qu'on ne racontoit rien des Héros fabuleux, qui ſurpaſſât ce qu'ils avoient vû faire à ce François armé de cette maſſe, dont les coups peſans étoient preſque tous mortels. Ils le nommerent l'*Achile de la France*; titre qu'il dut aux Ennemis de ſon Roi, & qui le ſuivit dans le tombeau.

On ne parloit à la Cour, que du péril que le Roi avoit couru, que des commencemens heureux, & des ſuccès qui terminerent cette Guerre ſi glorieuſement pour la France. Mademoiſelle du Mez reçut une Lettre du Maréchal ſon frere : il lui détailloit l'action où le grand Sénéchal, par ſon intrépide valeur, & ſa force ſupérieure, l'avoit garanti d'une mort certaine, & avoit tiré le Roi d'un péril où ſes jours précieux étoient manifeſtement ex-

posez : il donnoit de grandes loüanges à ce Guerrier, qui en effet en méritoit d'infinies. Mademoiselle du Mez lisoit & relisoit cette Lettre avec des mouvemens confus, qu'elle ne pouvoit bien démêler ; elle aimoit tendrement son frere : Philippe étoit non-seulement son Roi, mais un Roi élevé par le Maréchal son pere ; circonstance qui ajoutoit beaucoup à son respectueux attachement pour ce Monarque. Le Héros que les avoit sauvez de la fureur des Anglois, étoit ce même Grand Sénéchal qu'elle avoit toujours estimé, mais dont la tendresse n'avoit pû la toucher. Elle étoit forcée d'ajouter aux sentimens d'estime qu'on ne pouvoit lui refuser, ceux d'une reconnoissance, difficile à définir, & que pourtant elle sentoit ne devoir pas cacher au

libérateur de ſon frere, & ſurtout de ſon Roi. Les femmes, quoique naturellement timides, admirent la valeur éclatante ; elle produit chez elles des effets, que ſouvent des ſoins aſſidus ne produiſent pas: elles croyent participer à l'action héroïque, quand le Héros les intéreſſe.

Le péril que Philippe avoit couru, irrita tous ſes Soldats ; le Roi voulut profiter de cette chaleur, & de l'étonnement où il ſçavoit l'Armée Angloiſe. Il paſſa la Mayenne : Henri ſe retiroit à meſure que Philippe avançoit, & étoit toujours battu en détail. Le Roi prit le Mans, & fit la conquête de tout ce Païs : il paſſa enſuite dans la Touraine ; & quoiqu'on eût rompu les deux Ponts qui conduiſoient à Tours, il trouva lui-même un gué, & prit cette Capitale.

Les nouvelles qui arriverent à Paris de tant d'heureux ſuccès, remplirent la Cour, & la Ville, d'une joye extrême. Mademoiſelle du Mez entendoit à tous les inſtans le Peuple s'écrier avec tranſports : *Vive le Roi, & le Grand Sénéchal l'Achile de la France !* Elle ne pouvoit être avec tranquilité, le témoin de ces applaudiſſemens : ils lui cauſoient un genre d'agitation inconnuë à elle-même ; d'un côté, ils flattoient ſon amour propre ; c'étoit ce même Achile dont elle étoit adorée : de l'autre, ce même amour propre étoit humilié, quand l'idée de Roger ſe préſentoit encore à ſon ſouvenir ! Elle étoit cependant aſſez contente d'elle-même ; ſa raiſon, & cette vertu auſtere pour laquelle elle avoit tremblé, fortifioient tous les jours la réſolution qu'elle

avoit priſe de s'en tenir, à l'égard du Comte de Rethel, à la ſimple eſtime. Elle apprenoit pourtant toujours avec plaiſir, que ce même Comte de Rethel ſe ſignaloit dans toutes les occaſions, & par ſa prudence, & par ſa valeur; elle liſoit ſon nom avec complaiſance, dans toutes les relations. La gloire de ce jeune Guerrier lui juſtifioit au moins, la tendreſſe qu'elle avoit ſi longtems reſſentie pour lui, & redoubloit une eſtime qu'elle ne cherchoit point à combattre: mais elle ſentit qu'il ne lui étoit pas encore indifférent, quand elle apprit qu'il avoit manqué à payer de ſa vie, la gloire dont il s'étoit couvert au Siége de Tours. Roger y reçut une bleſſure ſi conſidérable, qu'on craignit d'abord pour lui. Mademoiſelle du Mez cependant,

avoit aſſez gagné ſur elle-même, pour voir ſans chagrin, la vive douleur que Mademoiſelle de Couci dévoroit ; ſa généroſité alla même juſques à la plaindre ; elle connoiſſoit, comme toute la Cour, le mérite ſupérieur de cette illuſtre fille ; elle lui rendoit juſtice ; enfin, elle ne la haïſſoit plus : elle plaignoit le Maréchal de n'avoir pû s'en faire aimer, & penſoit, ſans effroi, que Roger pourroit un jour la poſſéder.

La réduction de la Ville de Tours, fut la fin de cette Guerre. Henri vaincu, abandonné de tous ſes enfans, dont ce Roi malheureux éprouva tour à tour la légereté, l'ambition, & le peu de naturel, mourut de douleur à Chinon. Le premier effet de cette Guerre ſi ſanglante, fut l'amitié que ſe jurerent Philippe & Richard, nouveau Roi d'Angleterre.

Le Roi, avant de reprendre le chemin de Paris, fit l'honneur au Comte de Rethel de le visiter; il lui ordonna avec amitié, de venir à la Cour, aussi-tôt qu'il seroit en état de soutenir le voyage. Il vit, avec plaisir, que le généreux Raoul ne vouloit point quitter son ami Roger: l'un, & l'autre reçurent de ce Prince des assurances d'une estime, & d'une amitié, que leur attachement pour lui leur rendoit bien précieuses. Le Baron de Montmorenci, qui avoit aussi reçu au siége de Tours, une blessure, étoit obligé d'y rester. Philippe lui fit le même honneur qu'au Comte de Rethel.

Le Roi entra dans Paris au milieu des acclamations du Peuple, genre de triomphe bien sensible à un Prince qui regarde ses Sujets avec des yeux de pere. Ma-

demoiſelle du Mez, ſurpriſe de ce que le Grand Sénéchal n'avoit pas ſuivi le Roi, en demanda la raiſon à ſon frere. Le Maréchal lui répondit, que la Charge de Grand Sénéchal l'engageoit à des ſoins, pour aſſurer les Conquêtes auſquelles il avoit lui-même tant contribué. Quel homme, ma ſœur, lui dit-il, que ce Grand Sénéchal! Que de valeur! que de prudence! que de ſageſſe! que de modeſtie! Chéri de ſon Roi, qui lui eſt redevable de la vie; adoré des Soldats, qui, ſur ſes traces, ſont toujours aſſurez de trouver la Victoire; eſtimé de ſes égaux, ſans en être envié, il paroît qu'il ne lui reſte rien à deſirer; cependant je ne le crois pas tranquile: il eſt naturellement grave & ſérieux, mais il a un fonds de triſteſſe qu'il conſerve au milieu même des plus

grands applaudiſſemens : hélas ! ſubirions-nous le même ſort ? ſerions-nous également à plaindre ? Vous ne méritez ni l'un, ni l'autre de l'être, repliqua Mademoiſelle du Mez ; banniſſez loin de vous, mon frere, des idées qui ne peuvent qu'empoiſonner des jours, que votre mérite, la fortune, & l'amitié de votre Roi doivent rendre heureux. Oubliez Mademoiſelle de Couci ; aimez Mademoiſelle de Montmorenci, votre union ſera digne d'envie ! L'amitié que j'ai liée avec elle pendant votre abſence, m'a donné occaſion de la connoître parfaitement ; elle eſt digne de remplacer dans votre cœur, Mademoiſelle de Couci ! elle mérite que vous ſecondiez au moins les volontez d'un Roi qui vous la deſtine ! Il vous eſt bien facile, ma ſœur, de donner

des conſeils, repliqua le Maréchal; votre cœur, juſqu'à ce moment, n'a été rempli que des paiſibles ſentimens du ſang, & de l'amitié ! vous ne connoiſſez point ces troubles, & ces agitations, ſuites funeſtes d'une paſſion malheureuſe ! puiſſiez-vous les ignorer toujours ! Le Maréchal ſortit après ces mots. Salmeni entra dans le moment, ſans que Mademoiſelle du Mez s'en apperçût ; elle étoit enſevelie dans une rêverie profonde! Qu'avez-vous, Mademoiſelle, lui dit, cette affectionnée Gouvernante ? Laiſſe-moi, ma chere Salmeni, lui répondit-elle, donne-moi le tems de ſçavoir ce que je penſe, pour que je puiſſe t'en inſtruire. Salmeni ſortit reſpectueuſement; mais étant rentrée une heure après, elle trouva Mademoiſelle du Mez le viſage bai-

gné de larmes ; & ſans attendre qu'elle lui en demandât la cauſe, elle lui dit : Je pleure, Salmeni, de honte de mon égarement ; je pleure de honte de mon injuſtice ; je déteſte les démarches que j'ai faites, & je ſuis encore incertaine ſur celles que je dois faire. Mais non ! ouvrons les yeux ſur toutes les grandes qualitez d'un homme, dont peut-être perſonne n'égale le mérite ! Ah ! Mademoiſelle, s'écria Salmeni, que j'augure bien de cette noble réſolution ! Que tes conſeils m'y affermiſſent, reprit Mademoiſelle du Mez ! non-ſeulement je ne te défens plus de me parler du Grand Sénéchal, mais je t'ordonne de me dire tout ce qu'il vaut, de m'entretenir de ſon reſpect, de ſa conſtance, & de me faire un crime d'un aveuglement dont je rougis : je jugerai de ton

amitié, par le peu de ménagement que tu garderas dans tes reproches. Il n'y a plus à vous en faire, repartit Salmeni, vous triomphez, après avoir combattu. Laiſſons au tems, & à la paſſion du Grand Sénéchal, le ſoin d'achever ce que votre raiſon a ſi heureuſement commencé. Quelle joye, Mademoiſelle, pour une mere, & pour un frere dont vous êtes chérie, quand ils s'appercevront que vous n'avez plus pour le mariage, cet éloignement qui leur faiſoit tant de peine! Je ne ſçais, repliqua Mademoiſelle du Mez, ſi jamais je prendrai la réſolution de changer d'état, mais je ſçais bien que je ne veux conſerver, pour le Comte de Rethel, que ce degré d'eſtime qu'on ne peut lui refuſer; n'en doute plus: le tems m'a affermie dans ce que la honte de

mon procedé me dicta, quand j'eus là lâcheté d'inſtruire mon frere qu'il avoit un Rival; que cette faute étoit néceſſaire pour mon repos, & pour ma gloire! Depuis ce jour, je ne porte plus d'envie au ſort de Mademoiſelle de Couci; j'ai pour cette reſpectable fille, une parfaite eſtime; je me flatte qu'elle ne me refuſe pas la ſienne : je veux que nous ajoutions toutes deux à cette eſtime, une véritable amitié; ni mon frere, ni le Comte de Rethel n'y mettent plus d'obſtacles: depuis quelque tems, mes careſſes vont au-devant des ſiennes, & l'aſſurent que je ne lui fais point un crime de n'avoir pû aimer mon frere.

Mademoiſelle du Mez n'interrompit cette converſation, que pour aller chez la Reine Mere. Cette Princeſſe étoit renfermée

avec le Roi ſon fils. Mademoiſelle du Mez propoſa à Mademoiſelle de Couci, de deſcendre dans les Jardins. Ces deux aimables filles s'eſtimoient véritablement, mais la connoiſſance qu'elles avoient de leurs ſentimens, avoit toujours été un obſtacle à une liaiſon intime. Mademoiſelle de Couci cependant, ſe prêtoit de bonne grace aux obligeantes avances de Mademoiſelle du Mez. Les femmes ſuperieures aux autres par les qualitez de l'ame, peuvent être exemtes d'envie ; elles peuvent s'aimer ; la rivalité d'attraits ne les broüille pas, mais celle du cœur les éloigne ; & alors leur vertu même a bien de la peine à les garantir de la haine. Mademoiſelle du Mez, ordinairement aſſez ſérieuſe, parut dans cette promenade, vive & gaye :

elle parla de tout ce qui s'étoit passé dans la derniere Campagne : elle nomma des Barres, Couci, Dreux, Montmorenci, & Rethel ; elle dit du bien de tous ; elle vanta leur valeur ; elle s'étendit sur ce que chacun d'eux avoit fait de remarquable, mais sans paroître y prendre un intérêt particulier. Mademoiselle de Couci soupçonna un instant qu'on vouloit la pénetrer ; elle mesuroit ses discours. Mademoiselle du Mez s'appercevant de cette contrainte, lui dit : Belle Adelaïde, vous êtes injuste à mon égard ! je ne sçaurois pourtant m'en plaindre ; mais j'en aurois sujet ; si, après l'assurance que je vous donne, que je suis sincerement votre amie, que vos intérêts me sont, & me seront toujours chers, & que je desire de vous voir heureuse selon vos son-

haits, vous conſerviez avec moi cet air de retenuë : rien ne porteroit plus d'obſtacle à notre amitié ! Mon frere un jour, auſſi juſte, & auſſi raiſonnable que moi, vous demandera la vôtre.

Mademoiſelle du Mez, accompagna ce diſcours d'un ton ſi affectueux, que Mademoiſelle de Couci ceſſa preſque de craindre qu'on voulût la ſurprendre ; elle répondit avec un air d'amitié, égal à celui de la ſœur du Maréchal ; elles s'embraſſerent, ſe firent mille proteſtations, ſe crurent toutes deux ſinceres, & goûterent le plaiſir de penſer, que n'ayant plus à ſe redouter, elles s'aimeroient toujours.

Mademoiſelle de Couci admiroit d'autant plus Mademoiſelle du Mez, dans le déſir où elle paroiſſoit être de ſe lier avec elle d'une étroite amitié, qu'elle ſentoit

toit combien il devoit lui en avoir coûté, pour prendre cette résolution; cet effort magnanime ajouta beaucoup à la haute idée qu'elle avoit du caractére de la sœur du Maréchal.

Le Grand Sénéchal étoit trop versé dans tout ce qui regardoit le Militaire, & il avoit trop d'impatience de revenir à Paris, pour ne pas presser les operations qui l'en éloignoient; il arriva dix jours après le Roi. Il fut accüeilli, comme il le méritoit, des Reines, des Grands, & du Peuple. Mademoiselle du Mez étoit auprès de Mademoiselle de Coüci, lorsque le grand Sénéchal entra chez la Reine Mere. Après que cette Princesse lui eut dit que ses actions étoient au-dessus des loüanges, tout le monde l'accabla de complimens. Adelaïde l'aimoit trop sincerement, &

avoit trop de raiſon de l'aimer, pour n'être pas des plus empreſſées à lui témoigner la part qu'elle prenoit à ſa gloire. Mademoiſelle du Mez qui la tenoit ſous le bras, lui dit : Soyez perſuadé que perſonne ne prend plus de part que moi, aux nouveaux Lauriers que vous venez de cüeillir ; croyez que mon frere n'eſt pas plus reconnoiſſant..... Le Grand Sénéchal, à ces mots, inclina la tête, fit une profonde révérence, ne répondit rien, & ſe retira. D'où peut venir, dit Mademoiſelle de Couci à Mademoiſelle du Mez, la triſteſſe, & le morne ſilence du Sénéchal ? j'en ſuis touchée ! il a ſûrement quelque peine ſecrete qu'il diſſimule, même à ſes amis ! ne vous fait-il pas, ainſi qu'à moi, quelque pitié ? Eh ! pourquoi voulez-vous, repartit Mademoiſelle du

Mez, que le Grand Sénéchal en mérite? ſa naiſſance, ſes dignitez, la Gloire qui l'environne, tout cela peut-il lui laiſſer quelque choſe à deſirer? Il lui manque peut-être, répondit Adelaïde, d'être auſſi favoriſé de l'Amour, que de la Fortune? Croyez-moi, belle Adelaïde, reprit Mademoiſelle du Mez, ne nous inquietons point du ſort du Sénéchal; ſi l'Amour l'a fait ſouffrir, c'étoit peut-être pour lui faire mieux ſentir le bonheur qu'il lui prépare. Comme elles étoient loin de la Reine, Mademoiſelle de Couci dit à Mademoiſelle du Mez, en l'embraſſant: que je ſuis contente de votre prédiction en faveur du Grand Sénéchal!

Alberic voyoit ſans chagrin ſon mariage differé, par l'accident qui retenoit à Tours Matthieu, Baron de Montmorenci; il voyoit

cependant avec aſſiduité Conſtance ſa ſœur ; mais la tendreſſe qu'il conſervoit toujours pour Adelaïde de Couci, ne lui permettoit pas d'accompagner ſes aſſiduitez d'aucun air d'empreſſement ; il gémiſſoit de n'oſer dire un mot à cette cruelle fille : il auroit voulu, ou ſe plaindre, ou lui reprocher ſa dureté. Mais le Roi, en arrivant de Tours, avoit renouvellé ſes défenſes au Maréchal. Quoiqu'il n'eût plus d'eſpoir, quoiqu'il dût bien-tôt épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, il n'étoit occupé que du deſir de découvrir quel étoit ce Rival qui le condamnoit à perdre pour jamais Adelaïde ; il affectoit cependant de paroître tranquile, quelquefois il croyoit l'être, quelquefois auſſi la gayeté qu'un calme interieur jettoit ſur le beau viſage de Mademoi-

elle de Couci, lui caufoit un dé-
pit qu'il pouvoit à peine conte-
nir. Quel changement dans l'in-
grate, difoit-il, depuis que le
Roi m'a contraint de renoncer à
elle ! jamais elle ne fut fi belle,
parce que jamais elle ne fut fi
contente ! elle triomphe ! Le Roi
m'a facrifié à un Rival aimé, il
prefere fes intérêts aux miens,
& l'on me croit fon Favori ! quel-
le injuftice ! Philippe-Augufte
pouvoit avoir des Favoris ; fes
lumieres, fon équité & la ferme-
té de fon ame, le garantiffoient
de ce degré de foibleffe, dont le
Favori ne profite le plus fouvent
que pour être injufte.

Mademoifelle de Couci, qui
croyoit n'avoir plus de raifons
pour étudier les mouvemens in-
terieurs du Maréchal, négligeoit
de s'appercevoir que par tout où
elle étoit, il ne voyoit & ne re-

gardoit qu'elle. L'amour propre ne lui parloit pas le même langage qu'il tient au commun des femmes. Raoul étoit épris d'une trop forte, & trop malheureuſe paſſion pour ne pas ſentir à quel point il conſoloit ſa ſœur, en l'inſtruiſant tous les jours de l'état de Roger. Les frayeurs mortelles, dont Adelaïde avoit d'abord été agitée, avoient fait place à l'eſperance; & l'eſperance, au ſenſible plaiſir d'apprendre qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour des jours dont elle faiſoit dépendre les ſiens; mais quelle fut ſa joye, lorſque le Grand Sénéchal, quelques jours après ſon arrivée, lui montra une Lettre qu'il venoit de recevoir, toute écrite de la main du Comte de Rethel! Un caractére ſi connu, & ſi cher, cauſa à Adelaïde des tranſports que ſa modeſtie pouvoit à peine mo-

derer devant le Grand Sénéchal; elle lut, & relut plusieurs fois cette Lettre; & enfin, ses beaux yeux ne purent retenir des pleurs, que la joye leur firent répandre. Sénéchal, lui dit-elle avec une vivacité charmante, je ne serai pas seule heureuse! ouvrez votre cœur à l'espérance; revenez de votre erreur; Mademoiselle du Mez ne fut jamais ma Rivale. Vos vertus, & votre gloire ont enfin ébranlé une ame insensible, dont votre constance va triompher. Malgré l'impatience que j'avois de vous entretenir, je n'ai pû encore en trouver le moment; jugez avec quel plaisir ma reconnoissance le saisit! Alors Mademoiselle de Couci rendit au Grand Sénéchal, la conversation qu'elle avoit euë, le jour de son arrivée, avec Mademoiselle du Mez. Le Comte des Barres ne

put diſconvenir que la réponſe de la ſœur d'Alberic ne fût obligeante pour lui ; cependant il n'oſa ſe flatter encore. Sénéchal, lui dit Adelaïde, banniſſez vos craintes ; faites diſparoître cet air de triſteſſe ; eſperez ; rompez le ſilence que vous vous êtes impoſé ; parlez, & vous jugerez à la ſeule maniere dont vous ſerez écouté, que l'indifférence de Mademoiſelle du Mez, a fait place à des ſentimens, que votre bonheur ſuivra de près.

Le diſcours de Mademoiſelle de Couci, jetta le Comte des Barres dans une ſituation ſinguliere. En certains momens, il doutoit que Mademoiſelle du Mez eût aimé le Comte de Rethel ; dans d'autres, tout ce qu'il ſe rappelloit, l'aſſuroit qu'il ne s'étoit pas trompé ; il croyoit enfin que le tems avoit triomphé

d'un penchant, toujours désavoüé par la raiſon de Mademoiſelle du Mez. Adelaïde, en cherchant à diſſuader le Grand Sénéchal, étoit bien convaincuë de la tendreſſe que Mademoiſelle du Mez avoit eu pour le Comte de Rethel; mais elle attribuoit ce changement, ou à l'impoſſibilité de réuſſir, ou à la vanité de faire le choix d'un époux digne d'elle.

Ce même jour le Roi, étant à côté de Mademoiſelle de Couci chez la Reine Mere, voyant Mademoiſelle du Mez avec une parure plus recherchée que de coutume, lui dit: Sans doute que quelqu'un a inſpiré à la ſœur du Maréchal le deſir de plaire? Que Mademoiſelle du Mez, reprit Mademoiſelle de Couci à demie voix, auroit épargné de peines & d'inquiétudes au Grand Séné-

chal, si elle eût été aussi sensible à ses respects, qu'elle l'est aujourd'hui à sa nouvelle gloire! Le Roi surpris de ce discours, en demanda l'explication à Adelaïde. Comme elle n'avoit jetté ce propos que pour exciter la curiosité du Roi, elle lui apprit que depuis plusieurs années, le Grand Sénéchal adoroit Mademoiselle du Mez, qui jusqu'alors n'avoit payé tous ses soins que d'une grande indifférence : mais, SIRE, ajouta-t'elle, l'honneur d'avoir secondé Votre Majesté dans une occasion périlleuse, dont nous frémissons encore, en faisant naître dans Mademoiselle du Mez, un mouvement de reconnoissance proportionné à l'ardeur de son zéle pour votre Personne, a commencé à émouvoir ce cœur insensible; & l'amour propre, flatté de

la gloire d'un homme dont elle eſt adorée, a déterminé une victoire, dûe, il eſt vrai, à la ſeule tendreſſe du Grand Sénéchal. C'eſt à Votre Majeſté, pourſuivit Adelaïde, à achever ce que la reconnoiſſance, & la vanité, ont ſi heureuſement commencé.

Mademoiſelle du Mez partageoit avec ſon frere, l'amitié de Philippe: elle avoit, comme lui, l'avantage d'être la fille de ce digne Gouverneur, dont le ſouvenir étoit toujours précieux au Roi; & ce Prince devoit trop au Grand Sénéchal, pour ne pas s'intereſſer à ſon ſort. Inſtruit par Mademoiſelle de Couci, il penſa d'abord à unir deux perſonnes ſi dignes l'une de l'autre. Quelques momens après cette converſation, le Roi appella Mademoiſelle du Mez; il paſſa avec elle dans un Cabinet de la Reine.

Le retour de Montmorenci, lui dit-il, ſera ſuivi du mariage de votre frere; ma ſatisfaction ſeroit entiere, ſi je pouvois vaincre la répugnance que vous avez toujours montrée pour faire un choix : je crois avoir penetré que le Grand Sénéchal vous aime ; il eſt digne de vous, Mademoiſelle ; il a ſauvé les jours d'un Roi qui a pour vous une tendre amitié, & d'un frere qui vous eſt cher; acquittez-nous envers lui ; vous êtes le don le plus précieux que nous puiſſions lui faire; rendez-le heureux. Vous pouvez me parler comme à votre ami ; le Grand Sénéchal ne me croit pas inſtruit de ſes ſentimens, & il ignore le deſir que j'ai de contribuer à ſon bonheur. Je ne diſſimulerai point à Votre Majeſté, répondit Mademoiſelle du Mez, que le Comte des Barres m'a long-tems offert un cœur que je

me reprochois de ne pouvoir accepter : je vous avoüerai encore, SIRE, que la nouvelle de ses heureux exploits sur les bords de la Mayenne, ajouta une reconnoissance bien vive à l'estime particuliere dont j'avois toujours été prévenuë pour lui; j'avoüerai encore, que cette reconnoissance, & la gloire dont il s'est couvert, ont presque surmonté en sa faveur, l'éloignement que j'ai toujours senti pour accepter aucun lien. Vous me charmez, Mademoiselle, lui dit le Roi; je sens avec plaisir dans vos discours, combien votre Roi vous est cher; son amitié en augmente encore; & j'exige de la vôtre, de récompenser la tendresse d'un homme, que je desire avec ardeur de voir heureux. Mon pere en mourant, repliqua Mademoiselle du Mez, osa supplier Votre Majesté, de

ſervir de pere à ſes enfans ; vos bontez pour eux ont ſurpaſſé ſon attente,&leur a inſpiré pour vous, SIRE, la même tendreſſe qu'ils avoient pour lui : cette tendreſſe, autant que mon reſpect, m'ordonne d'avoir pour les volontez de Votre Majeſté, une parfaite ſoumiſſion. Le Roi embraſſa Mademoiſelle du Mez, & lui fit l'honneur de l'appeller ſa fille.

Le lendemain, le Grand Sénéchal alla, comme à ſon ordinaire, au lever du Roi. Sénéchal, lui dit-il en particulier, Alberic eſt votre ami ; pourquoi ne ſongez-vous pas à cimenter votre amitié par les liens du ſang ? Mademoiſelle du Mez eſt digne de vous. Ah ! SIRE, repliqua le Comte des Barres, Votre Majeſté a-t'elle oublié que la ſœur du Maréchal a refuſé l'hommage de tous ceux qui ont voulu lui

plaire ? ſerois-je plus heureux ? Eſt-ce la crainte de ne pas l'obtenir, qui vous fait tenir ce langage, repartit le Roi ? Oüi, SIRE, répondit le Grand Sénéchal : je l'avoüerai à Votre Majeſté, depuis long-tems j'adore Mademoiſelle du Mez ; mais, hélas ! l'ingrate ne m'a jamais permis d'eſperer ; elle a eu même la cruauté de m'impoſer ſilence. Eh bien ! reprit Phipippe, rompez-le ce ſilence ; vous le pouvez : Mademoiſelle du Mez eſt ſenſible à votre tendreſſe ; elle m'a laiſſé le maître de ſon ſort. Quelle nouvelle, s'écria le Grand Sénéchal ! Ah ! SIRE, que ne vous dois-je point ! puis-je le croire ? Quoi ! Votre Majeſté elle-même, a eu la bonté de s'intereſſer en ma faveur ? elle a parlé: elle ſeule pouvoit déterminer Mademoiſelle du Mez, à me

rendre heureux! Quel ſubit changement! devois-je m'y attendre! Mais oſerai-je demander à Votre Majeſté, qui a pû l'inſtruire que j'aimois la ſœur du Maréchal? Remerciez Mademoiſelle de Couci, répondit Philippe. Après un aſſez long entretien, le Grand Sénéchal ſortit du Cabinet, plein de tranſports d'autant plus vifs, que ſon bonheur, ſans avoir été préparé, ſe trouvoit aſſuré : c'étoit pour la premiere fois qu'il goûtoit le charme attaché à la flatteuſe idée d'un bonheur prochain, ſi ardemment deſiré.

En ſortant de chez le Roi, le Comte des Barres alla chez Mademoiſelle du Mez. La viſite que le Roi rendra aujourd'hui à Madame la Maréchale, lui dit-il, ne vous ſera-t'elle point déſagreable? ce Prince n'a-t'il pas trop exigé de votre reſpect pour

lui? me trouverez-vous digne enfin, Mademoiſelle, du bonheur qu'il vient de me faire eſperer. Quelqu'un en eſt-il auſſi digne que vous, repliqua Mademoiſelle du Mez? non, Sénéchal; & pouvez-vous douter que je ne donne, avec un plaiſir extrême, la main au liberateur & de mon frere & de mon Roi? Ah! Mademoiſelle, repliqua le Grand Sénéchal, je ſens trop vivement mon bonheur, pour exprimer l'excès de ma joye! le don précieux de votre main me va mettre au comble de la felicité!

La ſurpriſe & la joye de la Maréchale, & d'Alberic, furent extrêmes, lorſque le Roi leur apprit le ſujet de ſa viſite. Ce mariage ne laiſſoit rien à deſirer à l'ambition de la mere de Mademoiſelle du Mez; il donnoit pour beau-frere au Maréchal,

non-ſeulement un Héros à qui il devoit la vie; mais encore l'homme du monde qu'il aimoit le plus tendrement. Le Roi & les deux Reines donnerent des Fêtes, dans leſquelles on reconnoiſſoit la magnificence Royale, & l'amitié dont ils honoroient le Comte des Barres & Mademoiſelle du Mez. Adelaïde partageoit la joye du Grand Sénéchal; mais elle ſçut éluder poliment les inſtances de Mademoiſelle du Mez, qui paroiſſoit ſouhaiter de la voir dans toutes ces Fêtes : pour s'en diſpenſer, elle feignoit toujours, ou quelques embarras imprévus, ou quelques indiſpoſitions. Mademoiſelle du Mez s'apperçut bien que Mademoiſelle de Couci vouloit éviter des occaſions qui la mettroient trop vis-à-vis du Maréchal; & loin d'inſiſter, elle approuva une conduite dont

elle ſentit toute la delicateſſe. Mademoiſelle du Mez combla enfin les vœux du Grand Sénéchal, en prenant au pied de l'Autel, où le Roi la conduiſit, le nom de Comteſſe des Barres. Mademoiſelle de Couci auroit bien voulu qu'une pareille ceremonie eût rendu Mademoiſelle de Montmorenci, la Maréchale du Mez : ce motif lui faiſoit deſirer le prompt retour du frere de cette aimable fille.

Peu de jours après ce mariage, le Vicomte de Melun arriva d'Allemagne : le plaiſir qu'il ſe faiſoit d'embraſſer le Grand Sénéchal, étoit alteré par la crainte de le retrouver toujours épris des charmes de la ſœur du Maréchal, & toujours rebuté ; mais ſa joye égala ſa ſurpriſe, lorſqu'il apprit que Mademoiſelle du Mez venoit de couronner la conſtance

d'un homme ſi digne d'être heureux. Ces deux amis eurent de reciproques complimens à ſe faire : ſi la valeur de l'un s'étoit ſignalée d'une maniere utile & glorieuſe pour la France, la prudence de l'autre, ſuivie d'heureux ſuccès, n'avoit pas démenti ce qu'en avoit attendu ſon Roi; l'accüeil que lui fit ce Prince, en fut la preuve. L'étonnement du Vicomte fut extrême, en apprenant que la fille d'Enguerrand étoit encore Mademoiſelle de Couci, & que le Maréchal, rebuté de ſon indifférence, n'attendoit que le retour du Baron de Montmorenci, pour épouſer ſa ſœur.

La bleſſure de Roger de Rethel avoit été bien plus conſiderable, & plus dangereuſe, que celle de Mathieu de Montmorenci; cependant Roger le de-

vança à Paris. Mathieu n'aimoit rien, Roger adoroit Adelaïde : l'impatience de revoir cette fille incomparable, lui fit trouver des forces pour ſoutenir le voyage. A peine fut-il à Paris, qu'il alla chez le Roi, tandis que Raoul courut embraſſer ſa ſœur, & l'avertir que Roger étoit arrivé. Il craignoit les effets de la ſurpriſe d'Adelaïde, ſi, ſans être prévenuë, elle eût tout d'un coup vû paroître Roger chez la Reine Mere : il y vint ; Adelaïde venoit de paſſer avec ſon frere, dans ſon appartement. Le Comte de Rethel eut bien lieu d'être ſatisfait de ce que lui dit la Reine, au ſujet de ſes grandes actions pendant les deux Campagnes, & ſur l'interêt qu'elle avoit pris à l'accident qui avoit fait craindre pour ſes jours : il reçut de tout le monde, les mêmes témoigna-

ges d'amitié, & les mêmes complimens que Raoul avoit reçûs avant lui. Ils méritoient tous les deux la justice que l'on rendoit à leur valeur, & à ce qu'elle leur avoit fait faire de glorieux. Il tardoit trop à Roger de revoir Adelaïde, pour ne pas se soustraire promptement à des loüanges & à des caresses, que son impatience lui rendoit importunes.

Voilà donc enfin Mademoiselle de Couci & le Comte de Rethel, vis-à-vis l'un de l'autre, après dix-huit mois d'absence, d'inquietudes & d'allarmes! Que devint Adelaïde, en voyant Roger si pâle & si foible, qu'à peine pouvoit-il se soutenir! A l'émotion que lui causa sa présence, se joignit la juste crainte qu'au mépris de sa santé, il n'eût trop précipité son retour. Puis-je le croire, Mademoiselle, lui dit-il,

je vous revois, & je vous revois débarrassée de vos engagemens avec Alberic. Ciel ! quel est mon bonheur ! C'est vous, belle Adelaïde ! Je puis à vos genoux, me plaindre des maux que m'a fait l'Amour, & le remercier du bien suprême dont je joüis dans ce moment. Comte, lui dit tendrement Adelaïde, je crois votre joye aussi vive que la mienne ; je ne rougis point de l'avoüer ; j'ai souffert autant que vous, & je partage la satisfaction que vous ressentez dans cet instant. Notre tendresse a été mise à de trop rudes épreuves, pour que vous & moi puissions douter qu'il n'en fut jamais de si parfaite. J'ai beaucoup fait, & je m'applaudis de tout ce que j'ai fait : vous en êtes digne. Je le suis au moins, Mademoiselle, repartit le Comte de Rethel, par

la forte & respectueuse passion que j'ai pour vous : je ne puis ni vous exprimer les mouvemens de mon cœur, ni l'excès de ma joye ; je suis trop penetré de tout ce que je sens ! Vos transports me charment, reprit Adelaïde ; ils me payent de tout ce que j'ai souffert : mais, Comte, défions-nous de nous-mêmes ; craignons que le plaisir de nous voir, ne nous fasse oublier que nous avons encore tout à craindre, & tout à ménager : jamais nous n'avons eu tant de besoin de notre prudence. Il faut abuser mon pere ; il faut, quand le Maréchal aura épousé Constance de Montmorenci, que Thibault vienne à Paris : mon pere & lui s'estiment & s'aiment : à la faveur de leur amitié, votre pere pourra adoucir l'esprit du mien : alors, lui montrant son chagrin de ne pouvoir

voir vous déterminer à faire un choix, il paroîtra desirer ardemment d'unir nos destinées. Telle est la route que nous devons prendre pour faire consentir mon pere à notre bonheur ; & pour y parvenir, l'intelligence de nos cœurs doit être impénétrable. Ne nous flattons pas ; mon pere la soupçonne : mon frere, devant qui je ne rougis point de vous montrer mon ame toute entiere, l'a pénétrée. Vous allez être observé ; mon pere sçaura toutes nos démarches : ne me voyez que chez la Reine, & toujours sans affecter, ni trop d'empressement, ni trop de réserve ; l'un ou l'autre, nous trahiroit également : ayez même pour d'autres, de ces attentions, qui peuvent faire penser que vous cherchez à offrir un cœur, dont le tems vous a enfin per-

mis de diſpoſer : ne craignez point de m'allarmer, je ſuis ſûre de votre tendreſſe. Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Comte de Rethel, dans quel raviſſement me mettent vos bontez ! mon bonheur ne peut ſe concevoir ! Je ne puis, ni modérer mes tranſports, ni vous les montrer tels que je les reſſens, ajouta-t'il en lui baiſant la main pour la premiere fois de ſa vie. Que nous ſerions à plaindre, dit tendrement Adelaïde, ſi par de nouveaux obſtacles nous ne pouvions jamais être unis ! je n'en prévois plus, cependant je tremble toujours. Mais, cher Comte, pourſuivit-elle, votre pâleur m'effraye ! je crains que vous n'ayez trop fait pour moi ; vous avez trop précipité votre retour. Deviez-vous, mon frere, dit-elle à Raoul, laiſſer partir le Comte dans l'é-

tat où il eſt ? Oui, ma ſœur, répondit-il ; l'impatience de vous revoir lui cauſoit des inquiétudes plus dangereuſes pour lui, que ne pouvoit l'être la fatigue d'un long voyage : il vous voit ; ce plaiſir lui fera bien-tôt retrouver ſa ſanté. Que vous êtes heureux, & que je ſuis miſérable ! votre tendreſſe mutuelle m'enchante ; mais hélas ! qu'elle me rappelle de triſtes ſouvenirs ! Votre bonheur irrite mes maux, ſur-tout quand je ſonge que je ſuis aimé de Madame de Fajel : auſſi cruelle pour elle-même que pour moi, elle a pû obtenir d'elle-même de me fuir ; je ne la verrai jamais. Eh quoi ! l'Amour ne nous aura-t'il bleſſez du même trait, que pour nous rendre ſes Victimes ? Mais que fais-je, ma ſœur ! que fais-je, mon cher Roger ! j'empoiſonne des inſtans ſi

délicieux : oubliez que je ſuis auſſi malheureux, que vous êtes fortunez !

Adelaïde & Roger alloient répondre à Raoul, quand le Grand Sénéchal entra. Roger courut à lui les bras ouverts : Ah ! Sénéchal, lui dit-il, que j'ai de plaiſir à penſer que vous n'avez plus rien à deſirer ! L'Amour a enfin comblé vos vœux : qui le mérite mieux que vous ? & qui partage votre joye plus vivement que moi ? croyez-en ma reconnoiſſance, & la plus tendre amitié. Mademoiſelle de Couci, repliqua le Grand Sénéchal, vous a bien acquitté des petits ſervices que je puis vous avoir rendus ; je lui dois mon bonheur. Comte, dit Adelaïde à Roger, vous êtes ici trop longtems ; dans les premiers momens d'un retour après une ſi longue

abſence, les viſites où le cœur n'a point de part, ſont plus courtes: il faut me quitter: ſurtout, ne m'en rendez jamais ſans mon frere, & que ce ſoit rarement; allez avec lui chez mon pere, & voyez-le tous les jours.

Roger fut reçû d'Enguerrand avec politeſſe; mais il fut ſenſiblement touché de ne plus retrouver en lui, cet air de bonté qu'il lui montroit autrefois: cependant, il ſe fit effort pour ne point paroître déconcerté; il répondit avec liberté, à toutes les queſtions que lui fit Enguerrand. Vous avez été preſſé de quitter Tours, lui dit ce pere ſoupçonneux: vous n'avez pas attendu votre parfaite guériſon; vous avez penſé que vous pouviez vous montrer à la Cour. Je ſuis pourtant ſurpris que mon fils vous ait laiſſé entreprendre ce

voyage, étant encore auſſi foible que vous l'êtes; mais à votre âge, il faut céder aux mouvemens impétueux du cœur! Depuis dix-huit mois, mon peu d'empreſſement pour revenir à Paris, repliqua Roger, prouve bien que l'inquiétude de malade & l'ennui, m'ont ſeuls arraché d'une Ville déſolée, & pour moi étrangere.

Le Comte de Rethel ſortit de chez Enguerrand, peu ſatisfait de ſa viſite; cependant il le quitta, dans la réſolution d'aller plus ſouvent chez lui, que chez la Reine Mere: il vouloit, s'il étoit poſſible, détruire ſes ſoupçons. Après ce devoir de bienſéance, Roger n'eut rien de plus preſſé, que d'aller embraſſer le Vicomte de Melun: le Vicomte aimoit tendrement Roger; leur joye fut réciproque; ils reçurent l'un de

l'autre, les plus affectueux témoignages d'une sincere amitié : celle de Roger lui prescrivoit d'avoir une entiere confiance pour le Vicomte ; aussi ne lui cacha-t'il pas les plus secrets sentimens de son cœur. Le Vicomte lui dit qu'il ne le surprenoit point, & qu'il avoit prévû qu'Adelaïde succéderoit dans son cœur, à la Comtesse de Dammartin : il ajouta que dans cette idée, il avoit gardé le secret sur leur parfaite ressemblance, lorsque Mademoiselle de Couci avoit paru à la Cour. Cette attention du Vicomte auroit encore ajouté à l'estime & à l'amitié que le Comte de Rethel avoit pour lui, s'il avoit pû l'aimer & l'estimer davantage. Adelaïde, Enguerrand, le mariage du Comte des Barres, firent le sujet de leur entretien : dans cet entre-

tien, Roger oublia qu'il avoit fait un long ſéjour en Allemagne, où il s'étoit acquis aſſez de gloire pour mériter l'eſtime de l'Empereur; le Vicomte l'en fit reſſouvenir, & lui dit que Frederic l'avoit chargé de l'aſſurer de ſon affection.

La Comteſſe des Barres ne fut émuë du retour du Comte de Rethel, que dans la crainte que le Grand Sénéchal n'en fût allarmé; elle ne pouvoit douter des ſoupçons qu'il avoit eu. Pour lui épargner de nouvelles inquiétudes, elle crut devoir ne rien changer à ſa conduite; elle penſa qu'elle devoit aller à la Cour comme à ſon ordinaire, y voir Roger, lui parler avec un air de liberté, & ne le fuir en aucun endroit. Le Comte de Rethel de ſon côté, s'obſervoit avec tant de ſageſſe, que ſa paſ-

ſion pour Adelaïde devenoit impénétrable : il alloit rarement chez la Reine Mere, & ſouvent il y alloit à des heures, où inſtruit par Raoul, il ſçavoit qu'il ſeroit privé du doux plaiſir d'y voir Adelaïde : il ſupportoit cette contrainte avec peine ; mais l'appréhenſion d'avoir à ſe reprocher une faute, qui auroit pû faire naître de nouveaux obſtacles, le contenoit dans les limites d'une prudence, bien difficile à allier avec beaucoup d'amour. Il voyoit tous les jours Enguerrand, qui inſtruit de ſa conduite, prenoit inſenſiblement avec lui, un air plus ouvert.

Malgré la triſte ſituation de Raoul, un changement ſi flatteur pour Roger, qui de jour en jour lui devenoit plus cher, ſembloit adoucir & contrebalancer ſes maux. Roger, ſeul confi-

dent de ſes peines, y compatiſſoit avec les entrailles d'un tendre ami, en gémiſſant avec lui de la rigueur de ſon ſort: douceur ſenſible pour Raoul, dont Madame de Fajel n'avoit connu tout le charme avec ſa chere Adelaïde, que pour regreter encore plus, l'éloignement d'une amie ſincere & tendre, chez qui ſon ſecret, ſa douleur & ſes plaintes, étoient en ſureté. Qu'elle auroit cependant eu beſoin de cette conſolation, pour adoucir les maux qu'elle éprouvoit! Tout lui faiſoit une guerre cruelle! ſa foibleſſe ſe révoltoit contre ſa raiſon; ſa raiſon contre ſa foibleſſe. Le Seigneur de Vergi lui reprochoit ſans ceſſe une mélancolie, qui ne lui confirmoit que trop la ſituation du cœur de ſa fille: il paroiſſoit la blâmer; mais en effet il la plaignoit d'au-

tant plus, qu'il la voyoit malheureuſe, ſans être coupable. Sa foibleſſe même le forçoit à l'eſtimer davantage : il ne pouvoit douter qu'elle n'eût accordé à ſa vertu, le ſacrifice qu'elle avoit exigé d'elle. Le Seigneur de Fajel voyoit avec une inquiétude proportionnée à ſa paſſion, la langueur de ſa femme. Eſtre jaloux ; ignorer quel eſt l'objet qui nous enleve un bien, que nous croyons à nous par les droits de notre tendreſſe, & par ceux du devoir ; quel tourment ! C'eſt celui qu'éprouvoit cet époux inquiet : ſon unique étude étoit de développer le ſecret de cette infortunée. Roger & Raoul avoient d'abord eu une part preſque égale, dans ſes ſoupçons ; mais l'amitié prompte & particuliere qui s'étoit formée entre Madame de Fajel & Mademoi-

ſelle de Couci, les avoit enfin fixez ſur Raoul : il faiſoit un crime à Madame de Fajel, de ſa triſteſſe & de ſa langueur ; il employoit tour à tour dans ſes reproches, & la douceur & l'emportement : il attribuoit quelquefois ſon chagrin, au regret d'être éloignée d'un ſéjour où elle pouvoit avoir laiſſé l'objet dont elle étoit occupée ; mais le ſouvenir des inſtances qu'elle lui avoit faites pour l'engager à quitter ce ſéjour, combattoit cette idée, & lui en faiſoit naître de nouvelles, toujours également confuſes. Le Seigneur de Fajel éprouvoit enfin tout ce que la jalouſie a de plus cruel, & en faiſoit reſſentir les effets à l'infortunée Madame de Fajel.

Un jour qu'elle étoit dans ſon Cabinet, abſorbée en elle-même, on lui rendit une Lettre de

Mademoiſelle de Couci : les témoignages d'amitié de la ſœur de Raoul, l'attendrirent. Ses beaux yeux ne purent retenir quelques larmes, en ſongeant qu'elle s'étoit condamnée elle-même à ne jamais voir Raoul, qui gémiſſoit, comme elle, du caprice de l'amour. Il eſt peut-être, diſoit-elle, encore plus à plaindre que je ne puis me l'imaginer ! j'ai connu l'excès de ſa paſſion dans l'excès de ſa douleur, & dans ſon reſpect. Combien de fois cette douleur ſi tendrement exprimée, ne m'a-t'elle pas prouvé qu'il m'adoroit ? hélas ! nous n'en ſommes tous deux que plus miſérables ! Livrée à toute ſa tendreſſe, Madame de Fajel tira ſes Tablettes ; elle ne put ſe refuſer la ſenſible ſatisfaction de relire les vers que Raoul avoit faits, & qu'Adelaïde avoit

écrits ſur ces mêmes Tablettes. La peinture vive que faiſoient ces Vers, de la paſſion & des regrets de Raoul, en l'aſſurant qu'elle régnoit ſouverainement dans ſon cœur, lui étoit un garant de la peine mortelle que lui cauſoit ſon éloignement ! L'idée de tout ce que Raoul pouvoit ſouffrir, en lui arrachant des pleurs, lui faiſoit reſſentir un genre d'affliction, d'autant plus difficile à définir, qu'elle n'étoit pas ſans douceurs.

Madame de Fajel enſevelie dans ſes penſées, ne s'étoit point apperçuë que ſon mari, depuis un aſſez long-tems, l'examinoit avec une extrême attention : elle tenoit ſes Tablettes ouvertes avec la Lettre de Mademoiſelle de Couci, & la tête baiſſée, elle les arroſoit de ſes larmes ; des ſoupirs lui échappoient ; enfin, vou-

lant comme se plaindre au Ciel de la rigueur de sa destinée, elle leva les yeux : quelle fut sa surprise, son trouble & sa confusion, lorsqu'elle vit son mari ! Que renferment donc, Madame, lui dit-il avec un regard furieux & d'une voix tremblante, ces écrits sur lesquels vous répandez des pleurs ?... ils vous parlent, sans doute, de l'objet que votre cœur adore ! ils vous rappellent de tendres souvenirs ! ils flattent & nourrissent votre langueur !... Vous vous taisez, perfide !... Je le vois, vous manquez de présence d'esprit pour me faire illusion sur mon malheur !... Vous êtes trop interdite pour me répondre, ou plûtôt trop coupable ! mais voyons, ajouta-t'il, en lui arrachant la Lettre & les Tablettes. La pureté de ma conduite, lui dit Madame de

Fajel tandis qu'il lisoit, me mettroit au-dessus de vos reproches, si mon devoir, dont j'ai toujours écouté & suivi la loi, ne m'ordonnoit de me justifier : cette Lettre est de Mademoiselle de Couci, & les Vers que vous lisez dans mes Tablettes, y ont été bien innocemment écrits de sa main. Ils sont de sa main, repliqua Fajel, mais elle ne les a écrits que pour servir son frere, & pour flatter votre tendresse ! Raoul est l'Auteur de ces Vers ; il vous aime ; vous l'aimez : l'amitié que vous avez pour la sœur, est l'effet de l'amour que vous ressentez pour le frere, & c'est cet amour qui faisoit couler vos larmes ! Vous gémissez comme lui, d'une absence qui cause seule votre tristesse & votre langueur. Oui ! perfide, vous l'aimez, vous me haïssez ! Me voilà

certain de votre égarement, & de mon malheur ! mais je ſçaurai me vanger & vous punir. L'innocence outragée, repliqua Madame de Fajel, eſt trop étonnée pour avoir la force de ſe défendre ; elle gémit, & remet au tems le ſoin de la juſtifier. Non, non ! repartit Fajel, c'eſt dans ce moment même que vous devez, s'il vous eſt poſſible, juſtifier la douleur où je vous ai ſurpriſe, & les larmes que vous verſiez ſi tendrement ſur ces funeſtes Tablettes. Parlez, quel en étoit le ſujet ? Madame de Fajel, dont le trouble augmentoit à meſure qu'elle ſentoit l'impoſſibilité de détruire les jaloux ſoupçons d'un mari qui la preſſoit, & honteuſe de les mériter, garda un moment le ſilence ; mais effrayée de ſes regards menaçans, elle ſe jetta à ſes genoux. Le ſort ennemi de votre

repos & du mien, lui dit-elle, exerce ſur moi tout ſon caprice ; je l'avouë, un noir chagrin qui me rend importune à moi-même, me ſuit par-tout ; ſouvenez-vous, Monſieur, que vous me l'avez reproché à la Cour de Philippe, où vos ſoupçons & vos reproches me ſuppoſoient au comble de mes vœux ! J'y ai porté, & je n'ai pû y bannir la même mélancolie qui vient de m'arracher les pleurs, dont mon devoir & votre gloire n'ont point à murmurer. Eſt-ce-là vous juſtifier, reprit Fajel ? c'eſt bien plûtôt me confirmer mon malheur ! c'eſt me prouver que Raoul poſſédoit déja votre cœur, quand vous m'avez fait le don fatal de votre main ! vos regrets de n'être pas à lui, cauſent ce noir chagrin que vous oſez avoüer : non ! je ne ſçaurois plus en douter, & ma fureur éga-

lera votre perfidie ! Monſieur de Fajel, le cœur plein de rage, ſortit, & laiſſa ſa femme dans un état digne de pitié.

De ce moment, la douceur & les ménagemens que ce mari jaloux avoit employez pour laiſſer appercevoir à Madame de Fajel ſes inquiétudes & ſes ſoupçons, ſe changerent en fureur ; ſa jalouſie étoit ſans borne, ſes reproches étoient outrageans : Quel ſujet d'affliction pour le Seigneur de Vergi ! La foibleſſe de ſa fille & ſa vertu lui étoient connuës ; il ne pouvoit refuſer de la plaindre ; il ſouffroit de la voir en proye à une malheureuſe paſſion, & en butte aux emportemens que la plus cruelle jalouſie peut exciter. Madame de Fajel, accablée de ce que l'amour & un mari lui faiſoient également ſouffrir, ne put ſe refuſer la conſolation de

s'entretenir de ſes malheurs avec Mademoiſelle de Couci. Les lui écrire ; s'en plaindre avec liberté ; lui ouvrir enfin ſon cœur, fut pour elle un adouciſſement à ſes cruelles peines. Qu'Adelaïde ſe ſentit touchée à la peinture des maux dont Madame de Fajel étoit accablée ! elle ne put en lire les détails, ſans répandre des larmes. L'idée qu'elle concevoit de la cruelle ſituation d'une amie ſi chere, lui rappelloit celle de ſon frere : elle déploroit l'état de l'un & de l'autre. La paſſion de Raoul la faiſoit trembler pour lui, ſi jamais la fureur du Seigneur de Fajel le portoit à quelque violence contre Madame de Fajel ! enfin, elle redoutoit un avenir funeſte pour cette infortunée, & pour le paſſionné Raoul. Mademoiſelle de Couci étoit trop prudente pour montrer à ſon

frere la Lettre de Madame de Fajel ; elle ne vouloit rien ajouter aux inquiétudes mortelles qui le tourmentoient ſans relâche. Quel ſurcroît d'affliction pour lui, s'il eût encore appris les perſécutions & les ſouffrances qu'enduroit Madame de Fajel ! de quels reproches ne ſe ſeroit-il pas accablé lui-même ! Roger inſtruit par Adelaïde, du ſort de Madame de Fajel, en étoit ſenſiblement touché ; il trembloit, comme elle, que quelque malheureux hazard n'en informât Raoul.

Il y avoit près d'un mois que le Comte de Rethel étoit revenu de Tours, quand le Baron de Montmorenci arriva, entierement guéri de ſa bleſſure. Sa préſence cauſa autant de joye à Adelaïde & à Roger, qu'à la Maréchale. Cette mere ambitieuſe,

ne respiroit qu'après la consolation de voir son fils marié avec Mademoiselle de Montmorenci. Elle avoit de plus des allarmes secrettes, que cette union prochaine pouvoit seule calmer; elle craignoit toujours que le Maréchal ne découvrît l'Amant que Mademoiselle de Couci lui préféroit, & qu'il ne voulût se vanger d'une telle injure. Le retour du frere de Constance, troubla Alberic; il accusoit tout bas le Roi, d'injustice & de violence à son égard; mais il falloit obéïr à ce Prince, ou renoncer pour jamais à son amitié! L'ambition a bien-tôt décidé sur un pareil choix.

On ne parloit à Paris que du mariage du Maréchal. C'étoit tous les jours quelque Fête nouvelle. La Maréchale, le Baron de Montmorenci, le Grand Sé-

néchal, le Comte de Dreux, & le Vicomte de Melun, en donnerent tour à tour. Le Comte de Rethel brilloit d'autant plus dans toutes ces auguſtes Fêtes, que les regardant comme un triomphe pour lui, il y portoit une liberté d'eſprit, propre à mettre en valeur tous ſes heureux talens. La belle Adelaïde, ſans être de tous ces plaiſirs, les reſſentoit plus vivement que les perſonnes qui les partageoient; ils fortifioient dans ſon cœur l'eſpérance. Le Maréchal portoit dans tous ces divertiſſemens, une triſteſſe qu'il vouloit en vain ſurmonter! En vain s'étudioit-il à remarquer tous les charmes de Mademoiſelle de Montmorenci! cette étude ne ſervoit qu'à rehauſſer, dans ſon eſprit prévenu, tous ceux de Mademoiſelle de Couci. Enfin, il ne pouvoit penſer qu'avec déſeſpoir,

qu'il ne la poſſéderoit jamais, & qu'il ſeroit bien-tôt condamné à la voir faire le bonheur d'un autre.

La veille que le Maréchal devoit recevoir la main de Conſtance de Montmorenci, il alla au lever du Roi. Ce Prince en lui voyant un air abattu, lui fit des reproches d'une triſteſſe ſi déplacée. Alberic honteux & accablé du noir chagrin qui le dévoroit, ſortit, ſans avoir eu la force, ni de s'excuſer, ni de ſe remettre : rempli de ſes idées, il deſcendit dans les Jardins. Des penſées bien différentes y avoient auſſi conduit Roger. Le mariage du Maréchal le mettoit au comble de ſes vœux; ce qu'il lui en coûtoit pour contenir les mouvemens, qui ſans ceſſe vouloient l'entraîner vers Adelaïde, le mettoit à de cruelles épreuves : pour ſe

ſe conſoler d'une contrainte qu'il regardoit comme une eſpece d'abſence, il ſe retiroit ſouvent à l'écart, pour contempler Mademoiſelle de Couci, dans le Portrait de la Comteſſe de Dammartin; Alberic l'apperçut aſſis ſur un banc, les yeux attachez ſur une boëte, qu'il ſoupçonna renfermer un Portrait. Un mouvement, non développé, inſpira au Maréchal un deſir de curioſité; il penſe d'abord à le ſatisfaire; il avance; il paſſe doucement derrier Roger; il regarde: juſte Ciel! quelle eſt ſa ſurpriſe! La fureur s'empare de lui. J'ai donc enfin trouvé ce Rival heureux, s'écrie-t'il! perfide Adelaïde, je vais vous punir & me vanger. L'étonnement du Comte de Rethel fut extrême! il ſentit d'abord ſon imprudence par les paroles du Maréchal. Alberic, lui dit-il,

ne vous y trompez pas ; ce Portrait eſt celui de la Comteſſe de Dammartin.... La feinte eſt inutile , reprit le Maréchal. Roger , ajouta-t'il , en mettant l'épée à la main , ſongez-y , je vous la reprocherois un jour comme un manque de courage. La réponſe du Comte de Rethel, à des paroles ſi hautaines , fut de ſe mettre en état de ſe défendre & d'attaquer. Le combat fut vif ; mais Roger s'étant apperçu que le Maréchal avoit reçu une bleſſure , dont le ſang couloit en abondance , s'écria : Maréchal , vous êtes bleſſé ! vous n'êtes plus en état de vous battre ! eh quoi ! lui cria-t'il en reculant , & ne ſe ſervant plus de ſon épée que pour rabattre les coups redoublez que lui portoit Alberic , voulez-vous que je vous arrache la vie ? ſoyez aſſez genereux pour ne pas m'y

forcer ; j'ai dans ce moment trop d'avantage ſur vous. La fureur d'Alberic ne lui permettoit, ni de rien entendre, ni de s'arrêter : mais affoibli par le ſang qu'il perdoit, il tomba aux pieds de ſon ennemi. Roger touché du ſort d'Alberic le ſecourut avec tout l'empreſſement d'un ami genereux ; il faiſoit ſes efforts pour le ſoulager, lorſqu'il entendit marcher derriere une Paliſſade ; il appelle, il demande du ſecours, ſans ſçavoir à qui ſa voix s'adreſſe. C'étoit le Grand Sénéchal, & le Baron de Montmorenci, qui traverſoient les Jardins pour aller chez le Roi. Quelle fut leur ſurpriſe ! Ils voyent Alberic étendu, preſque ſans connoiſſance ; & Roger plein d'agitation, occupé à le ſecourir. Ah ! Sénéchal, lui dit le Comte de Rethel, que je ſuis malheureux ! quelle fatali-

té ! mais je vous laisse auprès du Maréchal, dont je plains sincerement le sort : je vais lui envoyer du secours, & remplir ce que mon devoir exige de moi.

Roger fût en un instant dans les appartemens du Palais : il y trouva d'abord un des Chirurgiens du Roi ; il lui dit d'aller promptement secourir le Maréchal, qui étoit blessé dans les Jardins. Il entra ensuite dans le Cabinet de Philippe. Ce Prince s'appercevant qu'il avoit l'air troublé, lui demanda ce qu'il lui étoit arrivé ? Ah ! SIRE, répondit-il en se jettant à ses pieds, je viens de perdre le respect dû à Votre Majesté ! je viens de me battre dans ses Jardins. Je n'ose dire, pour diminuer ma faute, que j'y ai été forcé : punissez-moi, SIRE ; ordonnez de la peine que je mérite, je la subirai

ſans murmure ; mais que la clémence de Votre Majeſté, faſſe ſuccéder le pardon à la punition. Levez-vous, lui dit froidement Philippe, & nommez-moi celui qui, auſſi témeraire que vous, s'eſt aſſez oublié pour me manquer de reſpect ? Je vais, SIRE, repartit le Comte de Rethel, ajouter à votre juſte reſſentiment. Eh ! comment oſer dire à Votre Majeſté, que c'eſt Alberic, & qu'il eſt bleſſé ? Alberic, reprit le Roi ému ! . . . Alberic vient de ſe battre avec vous ! il eſt bleſſé ! Mademoiſelle de Couci ſeroit-elle la cauſe de ce combat ? Oüi, SIRE, repliqua Roger : alors il raconta au Roi, ſans lui cacher la moindre circonſtance, le ſujet de la querelle, ce qui avoit été dit & répondu, & comment s'étoit paſſé le combat. Quelle imprudence de part & d'autre,

reprit Philippe ! l'un ſe trahit, quand il touche au moment heureux qu'il n'oſoit eſperer ; l'autre, la veille qu'il doit épouſer une fille, reſpectable par ſa naiſſance, & par ſa vertu, ſe livre aux mouvemens d'une jalouſe fureur : tous deux enfin oublient le lieu où ils ſont ! Que je plains Conſtance ! quelle nouvelle pour elle ! Que je plains Adelaïde ! comment la juſtifier, & vous montrer innocent aux yeux d'Enguerrand ? Quelle ſera ſa fureur ! La réputation d'Adelaïde compromiſe ! ſon ſecret découvert, ce ſecret ſi bien conſervé par ſa prudence ! Roger, ajouta le Roi d'un ton ferme, l'interêt ſeul de Mademoiſelle de Couci, m'empêche de punir ſévérement votre faute ; je reſpecte plus ſa réputation, que ni vous ni le Maréchal ne l'avez

reſpectée ; je la plains : retirez-vous, & ne paroiſſez devant moi que lorſque vous en recevrez l'ordre.

Le Comte de Rethel en ſortant du Cabinet du Roi, ne put être le maître de ne pas aller chez Mademoiſelle de Couci : Raoul étoit ſeul avec elle. Vous voyez, Mademoiſelle, lui dit-il, le plus infortuné de tous les hommes ! & pour comble de diſgrace, ce n'eſt qu'à moi ſeul, que je puis reprocher mon malheur. Vous me cauſez un effroi mortel, reprit Adelaïde ! Ah ! mon cher Roger, s'écria Raoul, expliquez-vous ! votre diſcours, & le déſordre où je vous vois, me troublent autant que ma ſœur. Je ſuis au déſeſpoir, dit Roger ! dans les Jardins, je viens de me battre avec Alberic ; il eſt bleſſé, peut-être mort dans ce mo-

ment. Qu'entens-je, dit Raoul ! qu'avez-vous fait, mon cher Roger ? Juste Ciel ! s'écria Adelaïde toute éperduë ; & quel a été le sujet de votre combat? je tremble pour mon secret & pour ma gloire ! Votre vertu, Mademoiselle, repliqua Roger, met votre gloire en sûreté; mais l'intelligence de nos cœurs ne sera bientôt plus un secret. Le Maréchal me connoît pour ce Rival qu'il cherchoit depuis si long-tems : puis-je l'avouer ? c'est ma faute. A chaque mot, reprit Adelaïde, vous augmentez mon trouble & mon effroi. Quel changement ! hélas ! je vois en un instant toutes mes espérances converties en craintes mortelles : faites-moi cependant un détail, qui sans doute ajoutera à ma cruelle situation ; mais il n'importe, ne me déguisez rien.

La ſurpriſe de Mademoiſelle de Couci fut extrême, lorſqu'elle apprit qu'un Portrait de la Comteſſe de Dammartin avoit cauſé au Maréchal une erreur, qui lui avoit fait découvrir une vérité; mais au milieu même de ſes craintes, elle ſentit quelque conſolation, en apprenant ce que le Roi venoit de dire à Roger. Elle enviſagea avec ſaiſiſſement, les nouveaux obſtacles que ce combat alloit mettre à ſon bonheur: cependant les bontez de Philippe firent renaître un rayon d'eſpoir dans ſon cœur. Vous êtes trop à plaindre, dit-elle à Roger, pour ajouter à votre affliction: non! je ne vous reprocherai point d'avoir manqué de prudence. Ah! Mademoiſelle, s'écria Roger, quelle générosité! Vous me pardonnez? hélas! je ne ſuis coupable que parce que

je vous adore. Dans quelle indignation mon pere va-t'il être contre moi, dit Adelaïde à son frere ? Le Roi même aura-t'il assez de pouvoir sur lui, pour arrêter les cruels effets de sa colere? que je la redoute! Le Grand Sénéchal entra dans ce moment: Que je suis affligé, Mademoiselle, dit-il à Adelaïde ! quel malheur ! Eh quoi ! reprit-elle, Alberic ne verroit-il plus le jour ? La lumiere ne lui est pas encore ravie, répondit le Grand Sénéchal; mais on craint que sa blessure ne soit mortelle : sa mere & sa sœur sont dignes de pitié; leur douleur est inexprimable. Le Baron de Montmorenci, par quelques mots qu'Alberic a dit, sçait la cause du combat; il en est indigné : peut-il ne le pas être ? La veille d'épouser sa sœur, le Maréchal se bat pour une au-

tre : quel égarement ! Le Grand Sénéchal approuva fort la démarche de Roger auprès du Roi. Mon frere, dit Adelaïde, me voilà déclarée trop criminelle, pour ne pas aller me livrer à tout le ressentiment de mon pere ; je lui dois cette marque de respect : ma soumission est ma derniere espérance ; dussé-je en être la victime, ma faute l'exige. Ce seroit braver un pere, si je me prévalois de la protection du Roi, & des bontez de la Reine Mere. Allez, Comte, dit-elle à Roger, allez chercher le Vicomte de Melun ; qu'il aille prévenir mon pere ; qu'il justifie la pureté de ma conduite : remettez-lui le Portrait de la Comtesse de Dammartin ; le pareil entre les mains du Vicomte, sera la preuve d'une vérité, dont il ne faut pas qu'il puisse dou-

ter. Mon frere, allez avec le Comte ; je vous attends pour courir me jetter aux pieds d'un pere, dont je ne ſuis la fille que pour traverſer des jours ſi reſpectables !

Le Comte de Rethel courut chez le Vicomte de Melun ; ſon trouble augmenta encore, en apprenant qu'Enguerrand étoit avec lui. Sans balancer, il prend ſur le champ ſon parti : il entre ; il prie le Vicomte de lui prêter le Portrait de la Comteſſe de Dammartin ; il le préſente à Enguerrand. Voilà, Monſieur, lui dit-il, un Portrait de Madame de Dammartin ; jettez les yeux deſſus ; regardez ſi vous ne connoiſſez perſonne qui lui reſſemble. Qu'Adelaïde eſt malheureuſe, repartit Enguerrand, de ne pas avoir une auſſi parfaite reſſemblance de caractére avec

Mademoiſelle de Roſoi ! Mais, pourſuivit-il, cette reſſemblance m'apprend que vous êtes celui à qui Alberic a été ſacrifié : dites encore qu'Adelaïde n'eſt pas coupable ! Oüi, Monſieur, repliqua Roger ; Mademoiſelle de Couci eſt coupable, & je ſuis cet heureux criminel que vous cherchiez, & qu'Alberic a découvert pour être ſon Rival. Voilà un Portrait ſemblable à celui que vous avez dans les mains ; l'un eſt la copie de l'autre : je le tenois dans les Jardins du Roi, lorſque le Maréchal m'a ſurpris les yeux attachez ſur lui ; s'il s'eſt mépris au Portrait, il ne s'eſt pas trompé en me nommant ſon Rival. Il m'a forcé à mettre l'épée à la main ; il eſt bleſſé ; je venois prier le Vicomte de vous en informer.... J'en ſçais aſſez, dit Enguerrand à Ro-

ger ; ce que j'apprends ne m'irrite point contre Adelaïde : depuis long-tems nous avons tous deux oublié, moi, que j'étois ſon pere ; elle, qu'elle étoit ma fille : mais vous pouvez m'en croire, jamais elle ne récompenſera votre témérité, du moins tant que je ſerai Enguerrand. Ah ! Monſieur, s'écria Roger, ayez pitié d'un homme qui a pour vous autant de reſpect, qu'il a d'amour pour Mademoiſelle de Couci ! Eh quoi ! me croyez-vous indigne de l'honneur de la poſſéder? Non, répondit Enguerrand ; non, ſi ſes ſentimens ne l'avoient point portée à m'outrager par ſa fuite, & par ſa réſiſtance. Enguerrand ſe leva pour ſortir, mais Roger l'arrêta, & lui dit : Ah ! Monſieur, ſerez-vous inſenſible à l'excès de ma douleur? ſerez-vous ſourd à la

voix de la nature ? ne lui accorderez-vous rien ? Quel eſt l'homme, s'écria-t'il, qui étant pere d'Adelaïde pourroit n'être pas touché de ſa douleur, & ne pas lui pardonner ? Le voici, repartit Enguerrand : je vous l'ai déja dit, tant que je ſerai Enguerrand, Adelaïde reſtera Adelaïde ; il n'eſt point de reſpect humain, qui puiſſe me faire révoquer cet arrêt. Il ſortit après avoir prononcé ces mots, & laiſſa Roger accablé de tout ce qui lui arrivoit dans ce jour malheureux.

Raoul ayant ſçu que ſon pere étoit chez le Vicomte, n'avoit pas jugé à propos d'y paroître avec Roger ; mais dès qu'Enguerrand fut ſorti, il entra. Sa préſence ne fut d'aucun ſecours contre le déſeſpoir de ſon ami : mais quel fut celui d'Adelaïde, lorſque ſon frere lui apprit ce qui venoit de

ſe paſſer ! Mon pere ne voudra point m'entendre, s'écria-t'elle, je veux cependant m'avoüer criminelle à ſes pieds, & me ſoumettre à tout ce qu'il exigera : S'il veut me punir, qu'il me puniſſe ; je le mérite. Je vais conjurer le Roi de mander mon pere: qu'il ordonne, ce pere ſi juſtement irrité, j'obeïrai ! aſſez, & trop long-tems, ai-je été l'objet de ſon indignation ! je ne puis trop en porter la peine : je dois ſervir d'exemple aux enfans rebelles. Mademoiſelle de Couci, ſans donner le tems à ſon frere de lui parler, paſſa dans le Cabinet du Roi, qui étoit ſeul avec le Grand Sénéchal.

Philippe, attendri de l'affliction, des regrets, & des larmes d'Adelaïde, envoya dire ſur le champ à Enguerrand, de venir lui parler. Vous êtes le maître,

lui dit le Roi en le voyant, de ne jamais pardonner à Adelaïde; mais j'exige de vous au moins de l'entendre : ſes remords la rendent encore plus malheureuſe, que ſa faute ne la rend coupable. Oüi, mon pere, dit Adelaïde en ſe proſternant à ſes pieds, je ſuis encore plus malheureuſe, que je ne ſuis coupable ! mes remords à tous les inſtans, me puniſſent de ma faute : j'en gémis, mais ſans murmurer contre votre reſſentiment : il eſt juſte; je m'y livre. Faut-il dans ce moment, conſacrer mes jours dans un Monaſtere ? je ſuis prête à vous ſuivre; j'obéïrai : trop heureuſe, ſi ma punition vous fait oublier combien je ſuis criminelle ! je vous rends une fille ſoumiſe, rendez-moi un pere ſenſible. Je ſupplie Sa Majeſté de m'abandonner à votre juſte cou-

roux : Elle eſt trop équitable pour prendre mon parti contre vous ! j'en ſuis indigne. Je me trouve cependant criminelle, ayant crû ſuivre les traces d'un pere qui n'eut jamais rien à ſe reprocher. Si j'ai toujours admiré votre vertu, j'ai ſur-tout été touchée de votre fermeté ; j'ai voulu l'imiter : j'ai crû le devoir, pour ma gloire & pour mon repos. Votre Majeſté, dit Enguerrand au Roi, a retiré Adelaïde de Chelles ; elle lui a donné un azile auprès de la Reine Mere ; elle peut y reſter : je reſpecte la protection que vous lui avez accordée ; mais je viens de jurer à Roger, qu'Adelaïde reſtera Adelaïde, tant que je ſerai Enguerrand. Mon eſtime pour Alberic lui épargnera, s'il guérit, la mortification de voir ſon Rival heureux ; & s'il meurt, ſa

mort punira Adelaïde. Oſeroit-elle donner la main au meurtrier d'un homme à qui elle avoit été promiſe? Enguerrand voulut ſortir; Adelaïde, encore proſternée, l'arrêta en embraſſant ſes genoux. Ah! mon pere, lui dit-elle, ne pouſſez pas votre rigueur juſqu'à dédaigner de me punir! ouvrez-moi la maiſon paternelle, duſſiez-vous m'y laiſſer dans les fers, pleurer ma faute le reſte de ma vie! Enguerrand ſe débaraſſa d'Adelaïde, & voulut ſortir ſans lui répondre; mais elle le ſuivit, en lui diſant: Non! je ne vous quitterai plus. ... Arrêtez, reprit Enguerrand, je vous défends de me ſuivre; obéïſſez-moi, pour la premiere & la derniere fois. Mademoiſelle de Couci, pénétrée juſqu'au fond de l'ame de la ſévérité de ſon pere, s'abandonna à la dou-

leur la plus vive. Le Roi attendri, lui dit : Que vous me faites de pitié, Mademoiſelle ! votre affliction me touche ſenſiblement ; je ne puis même la ſoutenir : allez, & ſoyez ſûre que je n'oublierai rien pour ramener l'eſprit d'Enguerrand ; mais je ſens à regret, que ce ne ſera pas l'ouvrage d'un jour.

Raoul attendoit ſa ſœur avec autant d'impatience, que d'inquiétude : elle ne le ſurprit point, lorſqu'elle lui raconta avec quelle dureté ſon pere avoit mépriſé ſon repentir & ſa douleur ; mais que devint le Comte de Rethel au récit que lui fit le frere d'Adelaïde, de ce qui s'étoit paſſé dans le Cabinet du Roi ? Que de ſujets d'appréhenſion ! Il voyoit Enguerrand plus irrité que jamais : il trembloit qu'on ne pût ſauver le Maréchal ;

il regardoit ſa mort, comme un malheur qui le forçoit à renoncer pour jamais à la ſœur de Raoul. Les terribles paroles qu'Enguerrand avoit dites au Roi, le faiſoient frémir! L'inquiétude de Roger fit place le lendemain, à quelque eſpérance : il apprit que les Chirurgiens, après avoir levé le premier appareil, avoient aſſuré que la bleſſure du Maréchal, quoique très-dangereuſe, n'étoit pas mortelle. Cette nouvelle porta un peu de calme dans l'ame de Mademoiſelle de Couci.

Que Raoul étoit ſenſible au malheur commun de ſa ſœur & de ſon ami! Sa tendre amitié pour l'un & l'autre, & ſa cruelle ſituation, lui faiſoient ſentir & partager leurs peines. Ardent à les ſoulager, dès qu'il ſçut le Maréchal hors de péril, il prit

la résolution de tout tenter pour ramener Enguerrand. A peine eut-il formé ce dessein, qu'il passa chez son pere : il se jetta d'abord à ses pieds, & y resta sans oser parler. Que voulez-vous, mon fils, dit Enguerrand ? pourquoi cette posture humiliée, & cet air affligé ? le sort qui me persécute, auroit-il encore de nouveaux coups à me porter ? Oüi, mon pere, répondit Raoul, si vous êtes insensible à ma douleur : elle est telle, que je ne puis soutenir celle de ma sœur sans y succomber ! ma tendresse pour elle, mon amitié pour Roger, que j'aime autant que s'il étoit mon frere, me mettent à de si cruelles épreuves, que j'ose embrasser vos genoux : c'est en les arrosant de mes larmes, que je vous conjure d'avoir pitié de trois malheureux qui gé-

miſſent de votre rigueur. Raoul, dit Enguerrand, quand vous pouvez me conſoler du chagrin que me cauſe l'ingrate & rebelle Adelaïde, ne l'augmentez pas; ſauvez-moi celui de voir mon fils, me déclarer auſſi une guerre injuſte : ſoyez digne de moi; ne me privez pas de la douceur de vous appeller mon fils; qu'il me reſte au moins un enfant! Vous connoiſſez ma fermeté, jamais elle ne s'eſt démentie; depuis plus de quarante ans elle fait la baze de mon caractére, reſpectez-la. Vous m'entendez, & je vous eſtime trop pour penſer que vous ayez encore quelque choſe à me demander. Ce terrible diſcours, reprit Raoul, devroit m'impoſer ſilence; mais en vain mon reſpect m'en fait la loi, je ne puis y ſouſcrire. Ah! mon pere, laiſſez-vous attendrir! ayez quel-

que égard à la priere d'un fils, qui trouvera peut-être la fin de ses jours en Sirie : mon devoir & la gloire m'y appelleront bientôt ; accordez-moi, avant de partir, la consolation de voir ma sœur plus heureuse que son infortuné frere. Hélas ! peut-être aurez-vous besoin de son secours, pour essuyer les larmes que ma perte vous arrachera. Mon fils, repartit Enguerrand en l'embrassant, ce sinistre présage est indigne de Raoul ! il dément la fermeté d'ame que je croyois vous avoir communiquée ! La gloire, & non la mort, vous attend en Palestine : ne me laissez jamais voir de pareilles frayeurs : sur-tout, si vous m'aimez, ne me parlez plus d'Adelaïde : épargnez-moi, mon fils, des combats qui me coûtent à soutenir, mais dont je sortirai toujours victorieux.

rieux. Enguerrand, pour cacher à Raoul l'agitation où il étoit, le quitta après ces mots.

Quoique Raoul n'eût osé se flatter de ramener son pere en faveur de Roger & d'Adelaïde, il fut sensiblement touché de n'avoir pû le fléchir; cependant il forma le dessein de faire encore une nouvelle tentative, lorsque le Maréchal, entierement rétabli, auroit épousé Constance de Montmorenci.

Le premier soin du Baron de Montmorenci, avoit été d'aller informer sa sœur, du combat de Roger avec Alberic, & du sujet de la querelle. Quelle fut la surprise de Constance! Son cœur n'avoit point murmuré du choix que le Roi & sa famille avoient fait; mais son amour propre se révolta, en apprenant que le Maréchal étoit encore assez épris

des charmes de Mademoiſelle de Couci, pour avoir oublié, au péril de ſa vie, qu'il ne devoit être occupé que d'elle ſeule. Sa raiſon, & ſon juſte reſſentiment, lui inſpirerent une noble hardieſſe : elle oſa prononcer à ſon frere, que jamais elle ne conſentiroit à épouſer Alberic ; que l'éclat qu'il venoit de faire, le rendoit indigne d'elle : elle finit, en priant ſon frere de lui permettre d'aller parler au Roi. Le Baron de Montmorenci offenſé, du moins autant que ſa ſœur, fut charmé d'un ſentiment de fierté ſi bien placé ; il approuva ſa réſolution, & la laiſſa la maîtreſſe des démarches qu'elle jugeroit à propos de faire.

Le péril où l'on croyoit le Maréchal, arrêta Mademoiſelle de Montmorenci ; mais à peine eut-elle appris que l'eſpérance avoit

ſuccedé au péril, qu'elle alla chez le Roi. Je viens, SIRE, lui dit-elle, ſupplier Votre Majeſté de ne plus ſonger à unir ma deſtinée à celle d'un homme, qui ne ſçait reſpecter ni ſes engagemens, ni les bienſéances, ni Mademoiſelle de Montmorenci, ni ſon Roi, ni lui-même. Philippe ne pouvoit excuſer la conduite du Maréchal, & il étoit trop équitable pour déſapprouver le reſſentiment de Conſtance : cependant il parut condamner ſa réſolution ; il eſſaya avec douceur de la ramener, mais elle lui dit : Je conjure Votre Majeſté de ne pas me rendre la victime de l'amitié dont vous honorez Alberic. Je veux, SIRE, vous épargner les reproches que j'oſerois vous faire de m'avoir ſacrifiée. Le Roi étonné du diſcours de Mademoiſelle de Montmorenci, lui de-

manda ſi ſon frere étoit inſtruit de ſa réſolution ? Oui, SIRE, répondit-elle, & de plus, il approuve la démarche que je fais auprès de Votre Majeſté. Dans l'inſtant que Mademoiſelle de Montmorenci diſoit ces mots, elle vit entrer la Maréchale, ſuivie de la Comteſſe des Barres.

Ce n'eſt point, SIRE, dit la Maréchale en embraſſant les genoux du Roi, la mere d'Alberic qui vient pour implorer votre clémence, c'eſt la veuve de Robert Clement. C'eſt au nom de ce digne Gouverneur, dont vous avez daigné écouter les leçons de bonté & d'humanité ; de ce Gouverneur, qui, en vous rendant la Sageſſe même, vous a rendu digne du premier Trône du monde, que je vous demande grace pour ſon fils. S'il meurt, qu'il emporte chez les Morts, un

pardon capable de le consoler de quitter une vie, que vos bontez lui rendent bien précieuse! Le Roi, touché du discours de la Maréchale, la fit relever, & lui dit: Vous demandez grace, Madame, au nom d'un homme, dont le souvenir m'est trop cher, pour la refuser à son fils. Je voudrois que Mademoiselle de Montmorenci, à mon exemple, fût assez généreuse pour oublier la faute qu'Alberic a commis à son égard! Mademoiselle, poursuivit le Roi, laissez-vous attendrir par la douleur d'une mere; ne l'augmentez pas, en la privant de l'honneur de vous voir entrer dans sa famille; oublions tous les deux, qu'Alberic nous a manqué de respect: c'est moi qui vous prie de lui pardonner. Votre Majesté, répondit Mademoiselle de Montmorenci, peut, sans risque, être gé-

néreuſe ; c'eſt un Sujet à qui ſon Roi fait grace, mais qu'il peut toujours punir s'il ſe rendoit indigne de ſes bontez : permettez-moi, SIRE, de ne pas ſuivre un ſi bel exemple. Je reſſens, Madame, votre peine, dit-elle à la Maréchale en s'approchant d'elle ; je connois tout votre mérite, je le reſpecte, & je regrette ſincerement de ne pouvoir, en devenant votre fille, retrouver une mere ſi digne de remplacer celle que j'ai perduë ! Quoi ! Mademoiſelle, repartit la Maréchale, ſi, comme on l'eſpere, on peut ſauver mon fils, vous le condamnerez à ne jamais vous poſſéder ? Oui, Madame, repliqua Conſtance, j'ai oſé le dire à mon frere, dont peut-être j'en aurois reçû la loi, ſi je ne l'avois prévenu ; j'ai oſé le dire au Roi, & je vous le dis. Croyez, Madame,

que je ſens ce que je perds, en perdant votre amitié, & celle de la Comteſſe des Barres. Je crois cependant qu'elle me rend la juſtice de penſer, que je l'aime autant que je l'eſtime ! Après ces mots, Mademoiſelle de Montmorenci ſortit, & laiſſa la Maréchale, plus affligée que ſurpriſe de ſa réſolution. Cette ambitieuſe mere voyoit, avec un regret ſenſible, ſon fils manquer l'illuſtre alliance, ou des Couci, ou des Montmorenci.

Philippe connoiſſoit les généreux ſentimens de la reconnoiſſance; ainſi, tout ce qui portoit le nom de du Mez, lui étoit infiniment cher. Ce Prince ajouta au pardon qu'il accordoit à Alberic, les affectueux témoignages de ſon amitié; il le plaignit, il partagea les craintes d'une mere & d'une ſœur, pénétrées de

la douleur la plus ſenſible. Quand les mouvemens de la vanité trouvent à s'unir avec ceux de la nature, ils ſe prêtent réciproquement des forces !

Le Roi, touché des malheurs d'Alberic, lui donna la conſolation de le viſiter. Comme vous êtes bien plus malheureux que coupable, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous plaindre, & pour exiger de votre amitié, de vous conſerver pour un Roi qui vous aime. Et pour un Roi, repliqua le Maréchal, dont je voudrois pouvoir reconnoître les bontez aux dépens de ma vie ! Que j'ai de honte de l'avoir hazardée, ſans qu'il s'agît du ſervice de Votre Majeſté !

Le Roi, en ſortant de chez le Maréchal, alla chez la Reine Mere. Un moment après Raoul parut. Raoul, lui dit ce Prince,

je viens de chez le Maréchal ; après lui avoir donné cette marque de ma bonté, il ſeroit injuſte que Roger portât encore la peine d'une faute qui leur étoit commune : dites-lui qu'il peut, comme à ſon ordinaire, ſe préſenter devant moi. Que les Sujets d'un Monarque auſſi bon & auſſi équitable, ſont heureux, s'écria Raoul ! qu'à juſte titre Votre Majeſté en eſt adorée !

Raoul, charmé de ce que le Roi venoit de lui dire, & empreſſé d'en inſtruire ſa ſœur, paſſa dans ſon appartement. Je ne ſçais, mon frere, dit Adelaïde à Raoul après l'avoir écouté, ſi je ſuis plus ſenſible au plaiſir de ſçavoir le Comte de Rethel, rentré dans les bonnes graces du Roi, qu'à celui de voir dans ce Prince, le plus digne Monarque que le Ciel puiſſe jamais donner à la terre !

Que Roger ſera touché de la clémence du Roi!mais au plaiſir que va lui cauſer cette nouvelle, ſuccedera, du moins je m'en flatte, un chagrin bien ſenſible! oui! mon frere, il faut que vous le déterminiez à partir pour Rethel; c'eſt-là qu'il doit attendre l'inſtant où le devoir & la gloire lui ordonneront de joindre le Roi, lorſqu'il marchera à la tête de tous les Croiſez. La préſence de Roger à la Cour, où la liberté de me voir vient de lui être renduë par la bonté de Philippe, irriteroit mon pere; il ne m'a point défendu, il eſt vrai, de voir Roger; mais ſon reſſentiment renferme ſa défenſe; c'eſt à moi à m'impoſer moi-même la loi qu'il a dédaigné de me preſcrire; je lui dois au moins cette marque de mon reſpect! Que demain Roger, en remerciant le

Roi, prenne congé de lui ; qu'il vienne enſuite avec vous, me faire ſes adieux, & recevoir les miens. Je me dis en vain, que la prudence exigeroit de moi de ne le point voir avant ſon départ ; je ne puis obtenir cet effort ſur moi-même ! ce n'eſt pas ſeulement pour aller à Rethel que Roger s'éloigne, c'eſt pour aller en Paleſtine ! Hélas ! mon frere, peut-être ne le verrai-je jamais. La douleur que je reſſens déja de cette longue & dangereuſe abſence, redouble, quand je ſonge que vous allez courir les mêmes périls que Roger ! vous m'êtes tous deux également chers ! vous êtes tous deux également l'objet de mes craintes & de mes ſouhaits ; tous deux vous déchirez également mon cœur ! Ah ! mon cher frere, que l'inſtant qui nous ſéparera, me fera répandre de lar-

mes ! que le plaiſir de vous revoir couvert de gloire, me ſera cherement vendu ! Mon cruel deſtin, ma ſœur, repartit Raoul, vous privera peut-être du doux plaiſir de revoir un frere, dont la tendreſſe pour vous, juſtifie bien celle que vous avez pour lui ! Peut-être une mort glorieuſe m'affranchira-t'elle de ce que me fait ſouffrir un amour, qui ne peut jamais être que malheureux ! Mon frere, dit Adelaïde, le voyage de la Terre-Sainte vous fera triompher de vous-même ; vous reviendrez tranquile, & couvert de Lauriers. Raoul aimoit trop Adelaïde, pour n'être pas ſenſible aux témoignages d'amitié qu'elle lui donnoit ; mais ſa paſſion, & le noir chagrin dont il étoit toujours dévoré, ne lui permettoient pas de goûter les ſages raiſonnemens d'une

ſœur, qui gémiſſoit de le voir dans une ſi cruelle ſituation. Rien en effet, ne pouvoit calmer le déſeſpoir de Raoul, quand il ſongeoit qu'un Climat étranger alloit encore l'éloigner de Madame de Fajel.

A la joye que reſſentit le Comte de Rethel, en apprenant du Sire de Couci que le Roi lui rendoit la liberté de reparoître en ſa préſence, ſucceda l'affliction la plus vive. Quelle nouvelle pour lui! Adelaïde ordonne qu'il parte pour Rethel! il faut lui obéïr! Rethel va voir commencer un abſence dont la fin étoit bien éloignée, & dont la ſeule idée faiſoit trembler Roger: ſa douleur peut à peine lui laiſſer la liberté d'écouter les conſeils de Raoul; il les rejette, il gémit, il réſiſte, il murmure contre la prudence d'Adelaïde; mais enfin il ſe rend.

Le lendemain, le Comte de Rethel se présenta au lever du Roi. Le visage ouvert de ce Prince l'assura, que non seulement sa faute étoit pardonnée, mais encore qu'elle étoit oubliée : sa sensibilité en redoubla. Après qu'il eut remercié le Roi de ses bontez, dans les termes que peut inspirer la plus vive reconnoissance, il prit congé de lui ; mais voyant que Philippe étoit étonné d'un si prompt départ, il lui dit qu'il partoit pour obéïr à Mademoiselle de Couci. Le Roi loüa la sage conduite de cette illustre fille ; il promit ensuite au Comte de Rethel, de ne pas oublier ses intérêts pendant son absence.

Roger connoissoit trop le prix de l'amitié de Philippe, pour y être insensible ; mais pénétré jusqu'au fond de l'ame de toucher

au moment qui alloit le séparer d'Adelaïde, il ne pesoit pas tout le mérite des faveurs de son Roi. L'idée d'un adieu, peut-être éternel, lui étoit insupportable : il fallut cependant s'y déterminer. Raoul témoin de ses combats & de l'agitation de son esprit, l'entraîna presque malgré lui, chez Adelaïde. Roger étoit si abattu, sa contenance étoit si incertaine, son affliction étoit si vivement peinte dans ses yeux, que Mademoiselle de Couci saisie elle-même, lui dit d'un ton animé : Ah ! Comte, par pitié, rendez-vous le maître d'une douleur que je partage avec vous ! ne cherchez point dans ce cruel & doux moment, à me prouver votre tendresse : faites-vous plûtôt un effort pour étouffer vos soupirs & retenir vos larmes : je sens tout ce que peut vous coûter notre

ſéparation ; mon cœur, auſſi ſenſible que le vôtre, en éprouve toute la rigueur. Votre courage, Mademoiſelle, repartit le Comte de Rethel, veut en vain ſoutenir le mien : laiſſez-moi du moins la foible conſolation de gémir à vos pieds ſans contrainte ! laiſſez une libre carriere à la plus juſte & à la plus violente douleur qui fut jamais ! ne la forcez pas au ſilence ! laiſſez-moi enfin me plaindre du ſort affreux qui me perſécute ! Juſte Ciel ! je vais partir ! vous l'ordonnez ! pourquoi votre vertu trop ſévere précipite-t'elle mon départ ? eſt-ce pour m'accoutumer aux peines inſéparables d'une cruelle & longue abſence, que vous m'envoyez à Rethel ? ne les ſentirai-je pas aſſez vivement dans ce long voyage, qui mettra tant de terres, tant de mers entre nous ?

Ah ! Mademoiſelle, y puis-je penſer ? mon courage & ma raiſon ſe perdent dans cette cruelle idée. Reviendrai-je de ces bords éloignez, vous contempler encore ? vous reverrai-je ? ... Ah ! divine Adelaïde, ce doute affreux m'accable ! . . . Vous vous taiſez, Mademoiſelle ? vos bontez aigriſſent encore ma miſere. J'apperçois malgré vous, les larmes que vous voulez en vain me dérober ! vous craignez qu'elles n'ajoutent encore à mon déſeſpoir ? mais il n'importe, laiſſez-moi la douceur de les voir couler ! Votre ſenſibilité, loin de m'accabler, m'empêchera peut-être de ſuccomber ſous le poids de ma douleur. Comte, dit Mademoiſelle de Couci, l'aſſurance de votre tendreſſe me ſoutiendra contre les rigueurs de l'abſence ; que l'aſſurance du plus parfait

retour, vous ſoutienne de même ! Votre gloire qui m'eſt chere, & la prudence, nous ſéparent : oppoſons de ſi puiſſans motifs à des regrets ſuperflus. Allez, cher Comte ; mon cœur me dit qu'à votre retour, nous ſerons heureux ! Les plaintes, les ſoupirs, les larmes, les proteſtations de ces deux illuſtres Amans, touchoient vivement Raoul. Senſible à ſa propre ſituation, & attendri de celle de ſa ſœur & de ſon ami, il l'arracha de chez Adelaïde ; & Adelaïde toute en pleurs, s'enfuit dans le fond de ſon appartement, ſe livrer ſans contrainte & ſans témoins à toute ſa douleur.

Abſorbé dans ſes triſtes idées, & hors de lui-même, Roger prit la route de Réthel ; il y arriva ſans ſçavoir quel chemin l'y avoit conduit. Sa triſteſſe effraya ſon pere, qui ignoroit encore ce qui

s'étoit passé : Roger le lui apprit. Thibault plaignit Mademoiselle de Couci, il admira sa prudence, & approuva sa conduite. La tendresse de Thibault pour son fils, sa douceur, son esprit, & le charme de sa conversation, adoucirent chez Roger l'amertume d'une séparation si cruelle. Mais le motif de consolation le plus sensible pour lui, étoit l'estime dont il voyoit son pere prévenu en faveur d'Adelaïde : Roger ne lui parloit que d'elle ; il lui vantoit sans cesse les rares qualitez de son ame. Thibault jugeoit de l'excès de la passion de son fils, par la chaleur avec laquelle il lui exaltoit Adelaïde ; mais il en jugeoit sans inquiétude : il commençoit à espérer qu'une heureuse union le consoleroit des peines & des chagrins, que les malheurs de Roger lui avoient

causez. Plus il avoit une haute opinion du mérite d'Adelaïde, plus il plaignoit le Maréchal ; il ne pouvoit réflechir sans étonnement, au malheur de ce Favori de Philippe. En effet, quel étoit la bizarrerie du sort d'Alberic ? il se voyoit successivement rebuté de deux personnes d'une naissance illustre, & d'un mérite distingué, à la veille de les posséder ; il perd l'une, parce qu'il n'avoit pû s'en faire aimer ; il perd l'autre, parce qu'elle étoit offensée d'un éclat, qu'elle devoit regarder comme une preuve de son indifférence.

Le Maréchal, en recouvrant sa santé, montra plus de regret qu'il n'en ressentoit, de s'être attiré la juste indignation de Mademoiselle de Montmorenci ; mais il voyoit avec un plaisir extrême les préparatifs qui se faisoient

pour le voyage de la Terre-Sainte. Il se flattoit de retrouver sa tranquilité dans ces climats éloignez : il commençoit du moins à le desirer.

L'espérance de délivrer les Chrétiens, inspiroit à tous les François une vive ardeur pour aller en Palestine. Ils voyoient avec des transports de joye, approcher l'heureux jour du départ de l'Armée. On ne parloit enfin que de cette grande & généreuse entreprise, lorsque tous les Sujets de Philippe ressentirent le coup sensible dont il fut frappé. La Reine Elizabeth, qui par sa vertu, sa douceur & sa piété, avoit sçû se faire aimer de Philippe, mourut, n'ayant encore que vingt-deux ans. Cette Princesse avoit fait la triste expérience que le Trône n'est pas un sûr abri contre les traverses, les peines,

les inquiétudes & les mortifications. Elle avoit manqué à payer cherement les avantages que ſon oncle le Comte de Flandres avoit remportez ſur les Princes de la Maiſon de Champagne, lorſqu'il s'étoit agi du gouvernement de l'Etat, après la mort de Loüis le Jeune. La Reine Mere & ſes freres n'eurent pas plûtôt ruiné le crédit du Comte, qu'ils animerent le jeune Roi contre la Reine. Ils commencerent à rendre ſuſpecte ſon amitié pour ſon oncle ; ils empoiſonnerent les innocentes démarches de cette Princeſſe. (*a*) Elizabeth de Hainault, abandonnée & mépriſée de Philippe, ſe vit au moment fatal d'être répudiée ; mais la prudence, la ſageſſe & la

(*a*) Elle s'étoit retirée dans un Monaſtere à Senlis ; l'Evêque fut le ſeul qui oſa ſoutenir ſon parti. Elle avoit alors quinze ans.

modération qui l'avoient aidée à ſoutenir avec un modeſte courage ſes adverſitez, lui firent employer les juſtes moyens qui pouvoient la faire triompher de ſes ennemis, & ramenerent en ſa faveur, l'eſprit & le cœur de Philippe. A cette tempête ſucceda un calme heureux; la jeune Elizabeth ſe vit chérie d'un époux qu'elle aimoit tendrement. Comme ils étoient tous deux dignes l'un de l'autre, leur union étoit parfaite. La Reine Mere ſe repentit d'avoir contribué à la diſgrace d'Elizabeth; mais elle répara cette injuſtice, par une amitié ſincere pour une Princeſſe, qui, contente d'avoir retrouvé le cœur de ſon auguſte époux, oublia qu'elle avoit eu des ennemis.

Le Roi fut ſi touché de la perte d'une Princeſſe, pour qui ſon

eſtime égaloit ſon amour, qu'il fit en vain des efforts pour ſurmonter ſon affliction : il en regardoit l'excès, comme une foibleſſe ; cependant il ne put de long-tems, ni la cacher, ni la vaincre. Mais malgré le chagrin que ce Prince portoit au fond du cœur, ſon zéle pour aller à la Terre-Sainte, ne ſe ralentit pas. On le vit avec autant de prudence, que d'application, prévenir, par de ſages arrangemens, les troubles que ſon abſence pourroit cauſer dans le Royaume. Pour en aſſurer la tranquilité, il nomma la Reine Mere, & l'Archevêque de Reims, frere de cette Princeſſe, pour gouverner l'Etat ; il leur laiſſa de même la tutelle du jeune Prince ſon fils. Mais par une prévoyance digne de la ſageſſe de Philippe, il laiſſa par écrit un Ordre authentique,

que,& ſigné des Grands Officiers de la Couronne, par lequel il limitoit l'autorité qu'il étoit forcé de confier.

Les approches du départ de Philippe & de tous les Croiſez, jettoient Raoul dans une ſituation qu'il ne pouvoit démêler lui-même. La fuite de Madame de Fajel lui rendoit le ſéjour de la Cour inſupportable : il la cherchoit par tout,& par tout elle lui manquoit. Tous les endroits où il l'avoit, ou vûë, ou entretenüe, lui rappelloient les plus triſtes ſouvenirs ; il aſpiroit au jour de ſon départ. Je ne ſerai pas plus éloigné de Madame de Fajel, diſoit-il à Mademoiſelle de Couci, lorſque je ſerai ſur les bords du Jourdain, que je le ſuis ſur les bords de la Seine : je perdrai, il eſt vrai, en m'éloignant, la triſte conſolation de trouver quelques perſonnes

qui m'auroient appris de ſes nouvelles : mais quel fruit pourrois-je retirer de leurs entretiens ? Ne connoiſſons - nous pas vous & moi, ma ſœur, l'attention délicate & ſcrupuleuſe de cette illuſtre infortunée ? Si mon nom lui échappe quelquefois dans ſa ſolitude, c'eſt toujours ſans témoin. Hélas ! ſans que j'en ſois inſtruit de nouveau, je dois être perſuadé qu'elle a toujours cet air de langueur que je lui voyois, même au milieu des plaiſirs de la Cour ! Douce langueur qui m'aſſuroit malgré elle, de toute ſa tendreſſe ! Non ! je ne puis douter qu'elle ne ſoit toujours la même ! Gabrielle de Vergi n'oubliera jamais Raoul de Couci ! Oüi ! je ſerai toujours l'ennemi de ſon repos ! elle ne m'a que trop prouvé, en fuyant, l'excès de ſa paſſion ! elle égale preſque

la mienne ! nos tourmens ſont communs ! nous joüiſſons également de la douceur de le penſer : triſte conſolation ! mais néceſſaire pour ne pas ſuccomber ſous le poids de notre infortune! Ah!ma ſœur, je préſume trop de moi ! la raiſon & la vertu de Madame de Fajel ont peut-être obtenu d'elle le ſacrifice de ſa foibleſſe ! l'idée de Raoul eſt peut-être bannie de ſon ſouvenir ! Non ! ma ſœur, je ne puis me réſoudre à partir ſans avoir vû Madame de Fajel ! je veux tout entreprendre, & tout hazarder..... Il faut.... A quelle foibleſſe vous laiſſez-vous aller, mon frere, dit alors Adelaïde ? Eſt-il poſſible que votre raiſon, aidée du tems, ne puiſſe vous rendre à vous-même? qu'eſpérez-vous, en nourriſſant une flamme, que tout vous condamne à étouffer dans votre ſein ? Pourquoi,

mon cher frere, empoiſonner une vie que le deſtin ſemble avoir lui-même marquée au nombre de celles qu'il veut que la vertu, la gloire, & mille ſuccès heureux rendent immortelles? Mademoiſelle de Couci combattit enſuite avec tant de force, le deſſein où étoit Raoul d'aller en Bourgogne y chercher l'occaſion de parler à Madame de Fajel, elle lui fit ſi bien ſentir le péril qu'il feroit courir à cette infortunée, s'il étoit découvert, que Raoul, en gémiſſant de ſon ſort, ſe rendit enfin.

Au moment même qu'Adelaïde s'étudioit à rappeller le courage de ſon frere, elle avoit beſoin de tout le ſien pour ſoutenir le poids de ſes peines. Ce qu'il lui en avoit coûté pour condamner le Comte de Rethel à une eſpece d'exil auprès de ſon pere, juſques au mo-

ment où il devoit partir pour la Paleſtine, la faiſoit frémir deſfroi: ſon cœur étoit percé de tous les traits les plus ſenſibles, quand elle ſongeoit que ſon frere & Roger alloient bien-tôt paſſer les mers! Mais quel coup terrible pour elle, lorſque le Roi marqua le jour de ſon départ! toute la fermeté d'Adelaïde céda aux tendres mouvemens de ſon cœur; ſon état intérieur lui faiſoit une vive peinture de celui de Roger; la douce certitude qu'il reſſentoit les mêmes peines, en ajoutant encore à ſa douleur, la lui rendoit chere! Eh! comment auroit-elle douté que Roger ne fût comme elle, en proye aux plus vives allarmes? toutes ſes Lettres à Raoul, l'inſtruiſoient de ſa tendreſſe, & de ſon déſeſpoir.

L'amitié apparente de Ri-

chard,& de Philippe, le nombre immenſe de troupes qui alloient marcher ſous leurs Etendarts, leur zele, les ſages meſures qu'ils avoient priſes pour arriver en Paleſtine, tout ſembloit aſſurer un heureux ſuccès, & animoit d'une ardeur extrême tous les Croiſez. Le chagrin de s'arracher du ſein de la patrie, cédoit à l'eſpérance de ſecourir les Chrétiens, gémiſſans ſous le dur joug des Infideles. La Religion & la gloire ne permettoient ni à la nature, ni à l'amour de parler. Le jour enfin arriva où Philippe, après avoir été à Saint Denis recevoir des mains de l'Archevêque de Reims le Bourdon, & la Malette, ſortit de Paris. (*a*)

Le départ du Roi jetta la Cour, & la Ville dans une conſternation générale. Les perſonnes qui

(*a*) Le 25. Juin 1190.

par leur âge, ou par leur ſexe ne pouvoient partager ni les périls, ni la gloire, en embraſſant celles qui leur étoient cheres, croyoient leur dire un éternel adieu. Les meres, les femmes, les filles pleuroient; cependant pas une d'elles n'eût voulu retenir celui qui lui coûtoit des larmes. Dans cet inſtant toute la fermeté d'Enguerrand ſembla l'abandonner; il céda à la tendreſſe de pere; les adieux d'un fils ſi cheri lui firent reſſentir ces mouvemens de la nature, qu'une raiſon impérieuſe veut en vain commander. Mais que devint Adelaïde en recevant les tendres embraſſemens de ſon frere! l'idée de Roger ſe préſenta dans cet inſtant à ſon eſprit agité, & irrita encore la douleur mortelle dont elle étoit ſaiſie : tout ce qu'elle avoit de cher partoit, & partoit

pour aller dans un climat étranger ! que d'obſtacles pour y arriver ! que de périls à affronter pour y trouver la gloire qu'ils y alloient chercher ! comment oſer eſpérer un heureux retour ! la Nature & l'Amour également effrayez, montroient à Mademoiſelle de Couci tous ces dangers, & la réduiſoient aux abois. Thibault, en eſſayant d'adoucir chez ſon fils la violente douleur qu'il reſſentoit d'un éloignement ſi terrible & ſi long, craignoit de tenir pour la derniere fois dans ſes bras, ce fils, ſon unique eſpérance, & le ſeul objet de ſa tendreſſe ! Roger accablé d'ennuis, & hors de lui-même, quitta ſon pere pour aller joindre le Roi.

Philippe, & Richard ſe rendirent tous deux à Vezelai : leurs embraſſemens parurent ſin-

ceres. Leurs intérêts furent discutez avec un air de cordialité, & semblerent alors céder à l'intérêt général : enfin leurs entretiens pleins d'une droiture, & d'une confiance apparente, faisoient espérer entre eux, une union fraternelle. Ils se séparerent pour aller s'embarquer, Richard, à Marseille ; & Philippe, à Gennes. Les détails que fait l'Histoire des sujets de mécontentement des deux Rois, lorsqu'ils eurent débarqué en Sicile, & de leurs brouilleries, par les artificieuses menées de Tancrede, dispensent que l'on rapporte ici ces circonstances : il suffira de dire que Richard, séduit par Tancrede, crut que Philippe avoit voulu le trahir ; & que Philippe fut réellement offensé des reproches de Richard ; ils étoient tous deux

d'un caractére très-ardent : mais le ſage Philippe ſçavoit ſe commander, dès qu'une raiſon politique le lui ordonnoit ; Richard, audacieux & moins habile, ſe laiſſoit aller à tous ſes mouvemens ; il ſçut cependant les maîtriſer dans cette occaſion. L'un & l'autre diſſimulerent, par reſpect pour leur entrepriſe, & par le beſoin qu'ils avoient réciproquement de leurs forces pour y réüſſir.

Après avoir ſéjourné plus de ſix mois à Meſſine, où la méſintelligence des deux Rois, qui s'appercevoit malgré leurs efforts, touchoit d'autant plus tous les Croiſez, qu'ils la regardoient comme capable de ruiner les affaires d'Orient, Philippe partit. Il débarqua proche (*a*) d'Acre. Après qu'il eut

(*a*) C'eſt l'ancienne Ptolemaïde.

examiné la ſituation de cette Ville maritime, il ſentit l'importance de s'en rendre maître, pour aſſurer les ſecours qu'il pouvoit attendre de l'Occident, ou pour favoriſer ſa retraite, ſi le ſort des armes le forçoit d'abandonner ſon glorieux deſſein. Il réſolut donc d'en faire le ſiége. Il prit ſes quartiers autour de la Ville ; il y dreſſa ſes batteries. Enfin les Soldats pleins de zéle, avançoient les travaux avec une viteſſe extrême, animez par l'exemple de leur Roi, & de toute cette valeureuſe Nobleſſe Françoiſe. Ils attaquoient la Place avec un courage qui menaçoit les Sarraſins d'une prochaine captivité. Le Maréchal du Mez cherchoit à ſe ſignaler dans toutes les occaſions; la préſence d'un Rival, qu'Adelaïde avoit trouvé digne de

lui être préféré, & les actions de valeur de ce Rival heureux, lui donnoient une émulation qui lui faiſoit tout entreprendre, & tout hazarder. Alberic étoit par tout; il attaquoit ou défendoit un poſte, avec une intrépidité qui le faiſoit revenir toujours vainqueur: les Soldats marchoient ſous ſes ordres avec autant de confiance, que de hardieſſe; auſſi ſe couvroit-il tous les jours d'une immortelle gloire! il ſembloit que le ſort de la Guerre voulût le conſoler par mille ſuccès heureux, des revers que l'Amour lui avoit fait eſſuyer; mais le cruel deſtin trancha ſes jours dans les bras même de la Victoire. Le Maréchal venoit, dans une ſortie des ennemis, de les repouſſer avec une valeur ſans égale, lorſqu'il apperçut un *Sarraſin*

renversé par terre, dont les armes magnifiques annonçoient un Guerrier considérable ; il s'avança vers cet ennemi pour examiner lui-même si un reste de vie permettoit qu'on pût encore lui donner du secours. Dans l'instant qu'il courbe le corps sur celui du Sarrasin, le Sarrazin mourant, mais à qui la fureur, & un desir de vangeance prêtent des forces, porte avec une promptitude extrême au Maréchal, un coup dans la gorge, qui lui coupa l'artére. Je meurs satisfait, dit le fier Sarrasin ! J'entraîne avec moi dans le tombeau un ennemi digne de m'y suivre : en achevant ces mots, le superbe Sarrasin laissa retomber sa tête, ferma les yeux, & expira.

Le passage de la vie à la mort fut trop court, pour lais-

ſer le tems au Maréchal de ſentir toute la rigueur du deſtin, qui, à la fleur de ſon âge, le privoit pour jamais de toutes les grandeurs que lui promettoient, & la faveur de ſon Roi, & ſon mérite perſonnel. Allez apprendre au Roi, dit-il d'une voix mourante à un Officier, qu'au moins la défaite de ſes ennemis juſtifie les bontez dont il m'a honoré ; aſſurez-le que jamais Sujet ne lui fut ſi tendrement attaché. La ſenſibilité que le Roi témoigna en apprenant le triſte ſort du Maréchal, faiſoit l'éloge de ce Favori. Il étoit en effet digne de l'amitié de Philippe ; il ne la devoit point à la baſſe flatterie ; ſon caractére étoit droit ; il avoit l'ame noble, ſincere, courageuſe ; les leçons, & plus encore les exemples d'un pere

doux & vertueux, l'avoient accoutumé à remplir ſans effort tous ſes devoirs ; il en connoiſſoit bien l'étenduë, & il n'avoit jamais ſçu ce que c'étoit que d'y manquer. Le caprice ſeul de l'amour lui fit éprouver des mortïfications, & des chagrins, pour leſquels il ne ſembloit pas fait. Il étoit aimable de toute ſa perſonne ; ſa phiſionomie étoit ſpirituelle, & ſa converſation ne la démentoit point ; les bontez de ſon Roi ne lui donnoient ni l'air compoſé, ni le ton impérieux. La place de Favori qu'il laiſſoit à diſputer aux Courtiſans, & l'eſpérance que chacun d'eux concevoit de le devenir, ne purent les empêcher de regretter ſincerement un homme qu'ils eſtimoient, & qu'ils avoient trouvé digne de

ſa faveur. Le Grand Sénéchal n'avoit pas beſoin d'être uni par le ſang au Maréchal, pour ſentir vivement ſa perte ; ſa tendre amitié ſuffiſoit pour faire couler des larmes de ces mêmes yeux, qui ſans effroi voyoient le meurtre, & le carnage que ſon bras vainqueur portoit, par tout où ſa fureur guerriere le guidoit. La mort du Maréchal lui fit faire la triſte expérience de ce qu'il en coûte, quand on perd un ami ſincere, & véritable.

La Ville d'Acre étoit aſſiegée depuis deux mois ; les travaux en étoient avancez, déja Philippe parloit d'un aſſaut général, lorſque Richard arriva. Sa préſence changea tout de face. La déſunion des deux Rois, jetta le trouble parmi leurs Soldats, & abattit

leur courage ; les travaux détruits par les aſſiegez, ne ſe réparoient plus avec une même ardeur : le Soldat François, & le Soldat Anglois ſe regardoient avec envie ; ils ſe reprochoient avec aigreur, les ſujets de plaintes que leurs Rois croyoient avoir l'un contre l'autre. A ces reproches ſucceda la haine ; & la haine faiſoit répandre un ſang, qui auroit dû coûter cher aux Sarraſins. Les aſſiegez, inſtruits de la méſintelligence des deux Rois, & de l'eſpece de guerre que ſe faiſoient leurs Soldats, ſentirent combien ils pouvoient en tirer d'avantage. Ils faiſoient de fréquentes ſorties, qui laiſſoient après elles de ſanglantes traces. Leur courage augmentoit avec leur eſpérance. Ils ſe ſi-

gnaloient chaque jour par des actions qui ſembloient tenir du prodige. Ces heureux ſuccès, en irritant les deux Rois & tous les Croiſez, furent de puiſſans motifs de réconciliation entre Philippe & Richard; ils ſe rapprocherent, & tous les Soldats ſe réünirent. Alors l'émulation prit la place d'une honteuſe tiédeur; on voyoit les Chefs & les Soldats s'exciter réciproquement : les travaux ſembloient être faits comme par miracles ; à peine étoient-ils commencez, qu'ils étoient finis ; & l'intrépide valeur de ceux qui les défendoient, en les conſervant, les augmentoit toujours ; chacun ſe diſputoit la gloire de courir où regnoit l'horreur, le carnage & la mort ! on vouloit expoſer ſa vie ſans être com-

mandé. Le Grand Sénéchal, le Sire de Couci, & le Comte de Rethel étoient par tout : ce qui devoit les épuiser, sembloit leur donner de nouvelles forces ! rien ne leur paroissoit impossible ; ils surmontoient tout ! on les voyoit affronter avec fierté, les plus grands périls, & revenir victorieux, avec modestie. Ces succès firent trembler d'effroi les assiegez ; leur courage, abattu par la crainte d'être bien-tôt au pouvoir de l'ennemi, leur annonçoit une captivité prochaine, & inévitable.

Les deux Rois, tous deux grands Capitaines, jugerent qu'ils devoient profiter de l'ardeur de leurs troupes, & de la consternation des Sarrasins ; ils délibérerent avec les Chefs de leurs Armées, s'il n'étoit pas

à propos de donner l'aſſaut général : le ſentiment pour l'aſſaut, fut unanime ; & les acclamations univerſelles des Soldats, furent un préſage heureux de la victoire.

Le vaillant Philippe, & l'intrépide Richard eſcaladerent les premiers les murailles de la ville d'Acre : auſſi-tôt elles furent couvertes de ce que la France, & l'Angleterre avoient de plus brave, & de plus conſiderable. Le Comte de Rethel, le Grand Sénéchal, & le Sire de Couci, ardens à courir après la gloire, & plus ardens encore à veiller à la conſervation de leur Roi, en ſecondant ſes actions, le couvroient, malgré lui, de leurs boucliers ; ils ne voyoient le péril que pour en garantir ce Prince ſi chéri ; tous les Soldats

remplis du même zéle, en combattant, auroient tous voulu entourer ſon auguſte perſonne. Philippe averti que Rotrou Comte du Perche venoit de perdre la vie, envoya auſſi-tôt le Grand Sénéchal le remplacer. Les actions que fit ce fameux Guerrier, mirent le comble à ſa gloire. Il planta de ſa propre main l'Etendart de France ſur la muraille. Les morts & les mourans renverſez du haut des murs, faiſoient place à ceux qui, ſans être effrayez d'un ſi terrible ſpectacle, couroient affronter les mêmes périls : chacun ſe croyoit immortel, ou comptoit ſa vie pour rien. Dans ce déſordre affreux où regnoit l'horreur & la mort, ſans faire pâlir ni les Chefs ni les Soldats, Philippe, d'une intrépidité à toute épreuve, & dont l'ardeur

l'avoit trop emporté, se trouva pressé par les Sarrasins. Raoul, & Roger à ses côtez, frémirent du danger où s'étoit jetté ce Prince; ils firent, pour le dégager, des efforts dignes des plus grands Héros; mais malgré leur courage, & leur activité à parer les coups que les Sarrasins s'attachoient à porter à Philippe, il eût été percé d'un javelot, si Raoul, à qui son bouclier ne put servir, ne se fût jetté avec une agilité extrême entre le Roi, & le Sarrasin. Coup fatal! que Raoul ne put parer à son Roi, qu'en le recevant lui-même dans la poitrine! Il ne falloit pas moins que ce funeste accident pour faire pâlir Philippe.

Raoul venoit à peine d'être blessé, quand les assiegez pressez de tous côtez, demanderent

à capituler. Roger, pénétré de la plus ſenſible douleur , ne s'occupe plus qu'à donner du ſecours à ſon ami ; mais la grandeur de ſa bleſſure ne lui laiſſe preſque pas d'eſpérance pour cet autre lui-même. A ſa douleur ſe joint celle de Mademoiſelle de Couci; il croit la voir , il croit l'entendre gémir de la perte d'un frere ſi tendrement aimé ! L'idée qu'il ſe fait de l'état où la jettera cette funeſte nouvelle , le fait frémir : l'excès de ſon affliction l'abat d'abord ; mais bien-tôt l'ardeur de ſecourir ce Héros mourant , le ranime ; il ne peut cependant dévorer ſes larmes ! elles ſe mêlent malgré lui , avec un ſang qui lui eſt ſi cher ! Philippe, preſque auſſi touché que Roger , ſe fait un devoir de ſecourir lui-même Raoul ; il ordonne à des Soldats de le porter dans ſa Ten-

te. Allez, dit-il à Roger, allez, accompagner un ami ſi digne de vos regrets & des miens! puiſſe le Ciel le rendre à nos pleurs, & à nos vœux!

Philippe & Richard, après la Capitulation, entrerent dans Acre. Les corps ſanglans des Chrétiens & des Infidéles, étendus pêle-mêle le long des murailles, furent pour eux un ſpectacle bien touchant! Le ſang qu'ils avoient fait, & vû couler ſans pitié dans la chaleur du combat, leur inſpiroit une ſecrete horreur! La Ville ſe rendit aux conditions que l'on voulut exiger des vaincus; ils s'engagerent à les faire tenir à Saladin, & reſterent en ôtage entre les mains des deux Rois, qui les partagerent. Mais il en coûta la vie à ceux qui ſubirent le joug Anglois; ils furent ſacrifiez au

ressentiment de Richard, pour se vanger de Saladin, qui méprisa de tenir les paroles que l'on avoit données en son nom. Richard fit passer au fil de l'épée sept mille Sarrazins.

A peine Philippe eut-il donné ses ordres, que pénétré, & inquiet de l'état où étoit Raoul, il voulut aller lui-même s'en instruire. Hélas! les Chirurgiens avoient déja prononcé le fatal arrêt qui le condamnoit à mourir; & Raoul les avoit enhardis, par un commandement exprès, à lui avoüer le péril où il étoit. La douleur & les larmes de Roger, annoncerent au Roi le malheur qu'il craignoit; mais la tranquilité de Raoul l'en fit presque douter. Ah! mon cher Raoul, lui dit-il, que votre amitié pour moi vous coûte cher! serois-je assez malheureux pour que vous payas-

ſiez de vos jours, la gloire d'avoir ſauvé ceux de votre Roi ! L'honneur de les avoir défendus, repartit Raoul, rendra ma mort trop glorieuſe, pour regretter une vie, encore plus dévoüée à Votre Majeſté par mon attachement, que par les devoirs preſcrits à tout Sujet fidéle ! Raoul s'appercevant combien le Roi étoit touché, ajouta : Je le vois, SIRE, vous plaignez mon ſort ! il vous attendrit ! tant de bontez en adouciſſent bien la rigueur ! Philippe ne pouvant ſoutenir, ni la vûë, ni les touchantes paroles de Raoul, & pénétré de la plus ſenſible douleur, ſortit ſans avoir la force de parler. S'il regrettoit dans cet illuſtre Sujet, un grand Capitaine, il le plaignoit encore davantage à titre d'un ami généreux, à qui le zéle le plus ardent pour ſon Roi, coûtoit la vie.

Depuis l'inſtant fatal où Raoul avoit été bleſſé, juſques à celui où Philippe étoit venu le viſiter; Roger, ſans eſpoir pour des jours qui lui étoient ſi chers, n'avoit pû proférer une ſeule parole. A voir ſa contenance & ſa triſteſſe mortelle, on eût dit que ſon dernier ſoupir étoit inſéparable de celui de Raoul : il n'oſoit regarder cet ami mourant, dont la tranquilité ſembloit lui reprocher trop de foibleſſe. Soyez, s'il eſt poſſible, mon cher Roger, lui dit-il, moins affligé de ma perte; hélas! il ne falloit pas moins que la mort, pour briſer les liens de notre amitié! Que je plains ma ſœur! que je lui coûterai de larmes! vous ſeul pourrez les eſſuyer! adouciſſez ſa douleur! vous ne me perdez pas tout entier ni l'un, ni l'autre! je revivrai dans votre union; j'ai la con-

ſolation de penſer qu'au moins ma mort l'aſſurera ! Dans ces derniers momens, je ne ſuis occupé que de votre commun bonheur, & du deſir de prouver en mourant, à Madame de Fajel, que ma paſſion pour elle étoit auſſi délicate, que reſpectueuſe ! mais, mon cher Roger, pendant le peu de tems qui me reſte à vivre, armez-vous de fermeté ; épargnez ma ſenſibilité ; je ne puis ſoutenir votre affliction ; elle m'attendrit trop ! par pitié, renfermez-la ! les inſtans ſont chers ! je veux en profiter pour vous, pour ma ſœur, & pour moi-même. A quelles épreuves ces paroles ne mettoient-elles pas Roger ! au moment même qu'elles lui perçoient le cœur de mille traits, ſon amitié pour Raoul lui commandoit de paroître tranquile ! Comment étouffer des

ſoupirs que les plus juſtes regrets font pouſſer à une ame pénétrée & ſaiſie ! Comment dévorer des larmes que la plus ſenſible douleur fait couler ! Comment enfin, ſoutenir les regards mourans d'un autre ſoi-même ! Roger rappellant ſon courage, & ſoutenu par la crainte de trop affliger Raoul, obtint de lui l'effort de ſe contraindre. Je vais mourir, dit Raoul, après avoir été plus d'une heure ſans parler ! mais pour deſcendre au tombeau avec moins de regret, j'ai des meſures à prendre, des ordres à donner, & une grace à demander au Roi. Je me ſens encore aſſez de force pour remplir ce que l'amitié exige de moi. Raoul prend la plume, & d'une main tremblante, il écrit à Enguerrand. Son cœur s'attendrit, il ne peut dire un éternel adieu à ce pere ſi reſpectable, &

ſi chéri, ſans laiſſer couler des pleurs! Il frémit du coup mortel dont Enguerrand, & une tendre mere ſeront frappez: mais plus il ſe peint l'excès de la douleur de l'un & de l'autre, plus il ſe promet qu'Enguerrand reſpectera ſes dernieres volontez: cet eſpoir qui le flatte pour ſa ſœur & pour Roger, ne peut cependant calmer ſes inquiétudes. L'amour, la nature, l'amitié, l'horreur d'une mort prochaine, l'image du déſeſpoir où tomberont les perſonnes à qui il eſt cher; tout l'émeut, le trouble, & agite ſon ame de mille mouvemens confus! Il ſuccombe enfin; la nature affoiblie & fatiguée, le force malgré lui à prendre du repos. Après quelques heures d'aſſoupiſſement, il ouvre les yeux; il voit Roger; il jette ſur lui un regard mourant, & lui

dit : Votre douleur, que je lis à travers une feinte tranquilité, ne me dit que trop que votre amitié égale la mienne, & augmente encore le desir que j'ai qu'elle ne vous soit pas infructueuse. Allez, mon cher Roger, allez supplier le Roi de m'accorder la consolation de le voir ; cette Lettre que je veux lui remettre, en passant de ses mains dans celles de mon pere, aura l'effet que j'en attens.

L'inquiétude du Roi sur l'état de Raoul, ne lui permettoit pas de rester long-tems sans en apprendre des nouvelles ; celles qu'à tout moment on venoit lui dire, l'affligeoient toujours davantage. Ce Prince fut troublé en voyant paroître Roger avec la contenance d'un homme accablé de tristesse ; il lui demanda avec vivacité, en quel état étoit

Raoul? Roger pouvant à peine parler, ſatisfit à l'empreſſement du Roi, & s'acquitta enſuite de ſa commiſſion. Le Roi alla ſur le champ chez Raoul, qui lui dit: C'eſt pour moi, SIRE, une douceur bien ſenſible, de penſer que le coup glorieux qui me prive du jour, cauſera quelques regrets à Votre Majeſté: enhardi par cette conſolante idée, j'oſe lui demander une grace. Elle ſçait quelle eſt mon amitié pour Roger; un frere ne pourroit m'être plus cher! il eſt digne des bontez dont Votre Majeſté l'a toujours honoré; & ma ſœur mérite la protection qu'elle lui a accordée: le bonheur de l'un & de l'autre, fait mes derniers ſouhaits: l'eſpoir de l'aſſûrer, m'a prêté des forces! J'ai pû écrire à mon pere: je le conjure de recevoir ma ſœur,

& Roger dans ſes bras, pour le conſoler de ma perte. C'eſt à Votre Majeſté à obtenir de lui ce que j'exige, en mourant, de ſa tendreſſe pour moi : permettez, SIRE, que je vous remette ma Lettre : en la recevant de votre main, que ne pourra-t'elle point ſur un pere, accablé du coup que la nouvelle de ma mort lui portera! Le Roi prit la Lettre que Raoul lui préſentoit. Soyez perſuadé, mon cher Raoul, lui dit tendrement ce Prince, que vos dernieres volontez ſeront executées ; je vous le promets. Adelaïde & Roger me conſoleront de la perte d'un Sujet qui me fut toujours auſſi cher, qu'il m'étoit attaché. Le Roi alors s'inclinant ſur Raoul, le ſerra dans ſes bras, & en l'embraſſant, il ajouta : Parlez, mon cher Raoul, vous pouvez tout

attendre d'un Roi qui racheteroit vos jours de ſon ſang! Ah! SIRE, repartit Raoul, je me reproche dans ce moment, la ſenſible épreuve où je mets le bon cœur de Votre Majeſté; fuyez, SIRE, ce ſpectacle eſt trop touchant pour un Roi qui ſçait plaindre un Sujet, & pour un Sujet qui ne deſireroit d'échapper à la mort, que pour ſacrifier ſa vie pour un Roi ſi digne de l'être. Philippe accablé de douleur, ſans répondre à Raoul, le regarda tendrement, lui ſerra la main, tint un moment ſa tête baiſſée, ſoupira, & ſortit avec une précipitation qui faiſoit connoître quel étoit le déſordre de ſon ame.

Roger qui avoit accompagné le Roi juſques dans la Ville d'Acre, revient avec une vîteſſe extrême auprès de Raoul;

mais loin de le trouver tranquile, il croit remarquer en lui de l'agitation & du trouble : il n'ose pendant quelques momens, lui en demander la cause ; ils gardent tous deux un profond silence. Raoul soupire, il lui échappe des larmes ! Roger inquiet & consterné, le conjure de se calmer, & de prendre du repos. Raoul dans ce moment, livré tout entier à sa passion & à ses regrets, lui dit : Roger, mon cher Roger, je sens le prix de vos allarmes ! elles me touchent, mais elles me gênent ! laissez un libre cours aux innocens mouvemens de mon cœur ; ils ne coûteront rien à mes malheureux jours ; ils sont condamnez ; je touche à leur terme : ç'en est fait ; ; bien-tôt je n'existerai plus que dans le cœur de Madame de Fajel. Ah ! mon cher

Roger ; ma paſſion pour elle, qui me rendoit la vie inſupportable, m'en fait enviſager la fin avec horreur ! quoi ! je vais être privé pour jamais du plaiſir & du tourment de l'adorer ! hélas ! ma mort la jettera dans un état dont je ſuis effrayé ; je connois la ſenſibilité de ſon cœur ; le tems ne l'a point changée ; ſon caractére, & les efforts inutiles qu'elle a faits avant de venir à la Cour de Philippe, juſques à ſa fuite ; tout m'aſſure en ſecret que je regne toujours dans ſon cœur ! comment ſupportera-t'elle la nouvelle de ma mort ! quelle ſera ſa douleur ! pourra-t'elle la renfermer ! malheureuſe & tendre Gabrielle ! ..... Malheureux & paſſionné Raoul ! ...... La mort va donc nous ſéparer ! .... Mais malgré la mort, ton cœur, miſerable Raoul, ſera gardé &

conſervé par l'infortunée Gabrielle?... Raoul foible & agité, ſe tut : il garda long-tems le ſilence enſeveli dans ſes idées ; puis il reprit : Quel funeſte gage!.... Je frémis d'y penſer!... De quel œil le verra-t'elle!..... Hélas! elle en mourra peut-être d'effroi & de douleur!..... Quel coup ma mort va-t'elle lui porter!..... Du moins adouciſſons-lui cette terrible nouvelle! qu'elle ſçache mes regrets, & les appréhenſions dont je ſuis agité pour elle! je veux écrire à cette infortunée! je veux l'aſſurer que je meurs en l'adorant. Non! je ne puis refuſer à mon cœur ce qu'il exige de moi! éloignez-vous, mon cher Roger, pour un moment, je vous en ſupplie ; faites venir Monlac! il faut que je lui parle ſans témoin. Vous ſçavez la con-

fiance que j'ai en ce Gentilhomme, & l'attachement qu'il a toujours eu pour moi. J'eſpere tout de ſon zéle. Roger jugeant par lui-même, de la douceur que Raoul trouveroit à écrire à Madame de Fajel, & voyant le deſir ardent qu'il en avoit, ne combattit que foiblement ſa réſolution; il fit entrer Monlac, & le laiſſa ſeul avec ſon Maître.

Je ſçais les regrets que vous cauſera ma mort, lui dit Raoul, je connois votre attachement pour moi. Survivra-t'il à ma mort, cet attachement? puis-je me promettre que vous executerez, l'inſtant après que j'aurai rendu les derniers ſoupirs, l'ordre que je vais vous donner, & qui pourra vous faire frémir? Ah! Seigneur, repartit Monlac, ne me faites pas la ſenſible injure de douter de mon zéle &

de mon obéïſſance ! commandez. Je devrois être content, reprit Raoul, de l'aſſurance avec laquelle vous me répondez. Cependant j'exige de vous un ſerment qui m'aſſure que rien ne pourra vous effrayer dans l'execution de mes dernieres volontez. Monlac fondant en larmes, jura au Sire de Couci d'executer à la lettre ſes ordres ; aux dépens même de ſa vie ! Raoul lui expliqua alors ce qu'il vouloit qu'il fît ; mais voyant pâlir Monlac, il lui dit, d'un ton pénétré d'affliction : Vous pâliſſez !... Ah ! Monlac, trahiriez-vous mon eſpérance ? Manqueriez-vous de courage pour executer les dernieres volontez d'un Maître, qui ne peut expirer avec quelque conſolation, qu'autant qu'il ſera perſuadé que vous ne lui refuſerez pas la derniere

marque d'attachement que vous pouvez lui donner? Ne m'abuſez point!.... Que dois-je attendre de vous? Tout ce que vous exigez, Seigneur, repliqua Monlac, avec une fermeté qui raſſura Raoul. Soyez certain que rien ne pourra, ni m'intimider, ni m'arrêter. C'en eſt aſſez, dit Raoul, je n'ai plus de doute. Monlac, continua-t'il, le Comte de Rethel & ma ſœur, dès ce moment, ſont chargez de vous marquer ma reconnoiſſance pour tous les ſervices que vous m'avez rendus, & ſur-tout, pour celui que vous me rendrez quand je ne ſerai plus! Vous me retrouverez en eux, & vous leur ſerez d'autant plus cher, qu'ils ſe ſouviendront toujours que vous me l'étiez infiniment. Alors Raoul ayant donné à Monlac toutes ſes inſtructions, écrivit à Ma-

dame de Fajel. En finiſſant d'écrire, une pâleur mortelle ſe répand ſur ſon viſage : il fait ſigne à Monlac, ne pouvant parler, de prendre la Lettre qu'il devoit rendre. Monlac effrayé, appelle du ſecours ; Roger entre. Quel ſpectacle pour lui ! chaque inſtant, qui approche Raoul de ſa fin, ajoute à ſa douleur !

Le Sire de Couci revint de cette foibleſſe. La ſatisfaction qu'il reſſentoit d'avoir executé tout ce que l'amitié & l'amour avoient exigé de lui, en prolongeant ſa vie, lui donna de la tranquilité juſqu'à l'inſtant qu'il expira dans les bras du Comte de Rethel. La conformité du caractére de ces deux illuſtres amis ; leur confiance réciproque ; l'amour malheureux de l'un ; la paſſion de l'autre, toujours traverſée, les avoient unis ſi inti-

mement, que Roger crut ne pouvoir ſurvivre à la perte de Raoul : ſa douleur étoit inexprimable, ſur-tout quand il ſe rappelloit avec quelle ardeur cet ami s'étoit comme arraché des bras de la mort, pour s'occuper de ce qui pouvoit opérer ſon bonheur ? Tout irritoit enfin une affliction que ſa raiſon ne put de long-tems modérer.

Quoique Philippe fût ſans eſpérance pour les jours de l'illuſtre Guerrier qu'il perdoit dans Raoul, ce Prince fut auſſi frappé d'apprendre ſa mort, que s'il s'étoit flatté de ſa guériſon. Il ordonna une Pompe funebre militaire. Les Soldats, dans un morne ſilence, ainſi que les Généraux, accompagnerent le corps du Sire de Couci ſur la Brêche, où, en triomphant des ennemis de la Religion, & en ſauvant la

vie à ſon Roi, il avoit été bleſſé mortellement. Philippe marqua ſa ſépulture à cet endroit. Quel tombeau plus glorieux ! Ce Prince fit graver ſur une eſpece de Piramide, une Inſcription où on liſoit l'illuſtre naiſſance, l'âge, & les actions éclatantes de ce Héros.

La réduction de la Ville d'Acre, mettoit les deux Rois en état d'achever, avec un ſuccès glorieux, leur entrepriſe, lorſque Philippe fut attaqué d'une maladie, dont le genre & l'opiniâtreté firent naître des ſoupçons à toute l'Armée Françoiſe. Richard eut la mortification d'être l'objet de ces ſoupçons : ſa véhémence naturelle céda à la douleur accablante qu'il en reſſentit. La crainte de perdre Philippe avoit trop vivement ſaiſi le cœur de tous ceux qui entou-

roient ce Prince, pour la lui pouvoir cacher! On le preſſoit tous les jours de quitter un climat, contraire au rétabliſſement de ſa ſanté; il ſe laiſſa enfin perſuader. Ses meſures priſes avec Richard, à qui il laiſſa une partie de ſes Soldats, avec ſix cens Cavaliers ſous le commandement du Duc de Bourgogne, il ſe mit en mer. Sa navigation fut heureuſe : il débarqua au Port d'Oſtie. Il traverſa enſuite l'Italie, & arriva en France au mois de Décembre. * Lorſqu'il fut à Lyon, quoique ſa ſanté fût aſſez bien rétablie, il voulut y ſéjourner pour ſe repoſer d'un ſi long voyage.

Cette réſolutiou du Roi, affligea ſenſiblement le Comte de Rethel; il redoutoit, pour Mademoiſelle de Couci, l'inſtant où elle apprendroit le ſort funeſte

* En l'année 1191.

de ſon frere ! Il auroit voulu voler à Paris ; mais le Roi lui dit, que prudemment, il ne devoit y paroître qu'avec lui ; que la Lettre de l'infortuné Raoul devoit avoir fait ſon effet avant qu'il ſe montrât devant Enguerrand. L'on peut aiſément penſer que le Comte de Rethel, après la mort de ſon cher Raoul, avoit pris auprès de lui le fidele Monlac : ſçachant que ce Gentilhomme avoit un empreſſement extrême de s'acquitter de la triſte commiſſion, dont ſon illuſtre Maître l'avoit chargé en mourant, il lui permit, auſſi-tôt qu'ils furent arrivez à Lyon, d'aller executer les derniers ordres de Raoul. Monlac prit ſur le champ la route de Bourgogne, pour remettre à Madame de Fajel le précieux & funeſte dépôt dont il étoit chargé.

A peine le Roi étoit-il entré dans Lyon, que le Grand Sénéchal, qui vouloit adoucir à la Maréchale & à la Comtesse des Barres, la terrible nouvelle de la mort d'Alberic, obtint de Philippe la permission de partir. Le Roi pensa, dans ce moment, qu'un homme tel que le Grand Sénéchal, pouvoit le représenter, pour remettre à Enguerrand, la Lettre de son fils, enfermée dans une autre, que ce Prince écrivit de sa propre main à cet infortuné Pere. Elle étoit conçuë en ces termes :

Nous avons fait tous deux, mon cher Enguerrand, une grande perte ! Nous perdons dans l'illustre & brave Raoul, vous, un Fils si digne des plus sensibles regrets ! moi, un Ami, à qui je dois la vie. Votre courage me rassure contre un si terrible malheur ; &

votre tendresse pour l'infortuné Raoul, m'est un garant que vous lui accorderez ce qu'il a exigé de vous en mourant. Il est mort avec la consolation de penser que son Roi & son Pere respecteroient ses dernieres volontez : moüillant son visage des pleurs que sa perte m'arrachoit, je lui ai répondu de vous & de moi, desirant autant que lui, ce qu'il desiroit si ardemment ! Le Grand Sénéchal vous remettra sa Lettre, que je m'étois moi-même chargé de vous rendre ; & Adelaïde, aussi affligée que vous, essuyera vos larmes. PHILIPPE.

Le Grand Sénéchal chargé des dépêches du Roi, & pressé du desir d'arriver à Paris avant tous ceux qui en prenoient comme lui la route, se mit en chemin. Tandis que le Grand Sénéchal, rendu à Paris, étoit occupé à

essuyer les larmes d'une belle-mere, & d'une femme qui lui étoient toutes deux bien cheres, Monlac prenoit en Bourgogne des mesures pour réussir dans l'execution des dernieres volontez du Sire de Couci.

Pendant que quelques nouvelles échappées, & encore incertaines, annonçoient les succès heureux de la Palestine, mais sans détailler ce qu'ils avoient coûté, la triste Madame de Fajel, vis-à-vis d'elle-même, & en butte aux persécutions d'un mari jaloux & furieux, gémissoit de son sort! sa tendresse, toujours la même, malgré ses efforts pour la vaincre, lui montroit les dangers où Raoul étoit exposé; son imagination, toujours ingénieuse à la tourmenter, le lui représentoit pâle & sanglant, couché sur la poussie-

re,

re, prêt à rendre le dernier ſoupir, & la cherchant encore d'un œil mourant. Effrayée de cette funeſte image, elle s'abandonnoit à la plus ſenſible douleur! Quelquefois auſſi elle croyoit le voir, renverſant d'un bras victorieux les bataillons ennemis, & revenir tout couvert de Lauriers! mais que ces doux momens étoient courts! dans l'incertitude du ſort de ce qu'on aime, la crainte eſt plus forte que l'eſpérance; elle prévaloit preſque toujours chez Madame de Fajel, & la replongeoit dans ce fonds de triſteſſe que l'abſence eſt ſeule capable d'entretenir, & que l'on bannit encore moins quand on craint pour ce que l'on aime! Les durs traitemens que cette infortunée éprouvoit de Monſieur de Fajel, étoient l'excuſe de ſa mélancolie. Ce cruel

époux lui fourniſſoit lui-même des prétextes propres à la juſtifier, & à lui en cacher la véritable cauſe.

Le Seigneur de Fajel & ſa femme, preſque également à plaindre, étoient dans une Terre aſſez près de Dijon, quand Monlac arriva à Saint Jean de Laune. Avant d'aller au Château où étoit Madame de Fajel, il crut devoir prendre la précaution de ſe déguiſer, pour éviter l'inconvenient d'être reconnu de Fajel, qui l'avoit vû ſi ſouvent à la Cour de Philippe. Son déguiſement fait, il part: il arrive près d'une des portes du Parc; il n'oſe hazarder d'y entrer; il en fait le tour; il s'informe à un Païſan qu'il rencontre, ſi le Seigneur de Fajel eſt dans ſon Château, & s'il ne va point quelquefois à la chaſſe? Ce Païſan lui

dit que ſon Seigneur prenoit ſouvent ce divertiſſement. Monlac réſoud ſur le champ d'attendre cette occaſion pour entrer dans le Château ; mais pour la ſaiſir, il falloit qu'il paſſât les jours à ſe promener aux environs du Parc. Le deſir d'exécuter ce que ſon cher Maître avoit ſi ardemment ſouhaité, diminuoit aux yeux de Monlac le péril où il s'expoſoit ; il n'étoit occupé qu'à trouver le moment favorable, pour pénétrer juſques à l'appartement de Madame de Fajel, ſous le pretexte d'avoir à lui montrer des marchandiſes curieuſes. Malgré les précautions de Monlac, il lui étoit impoſſible de n'être pas remarqué des Habitans du Village qui étoit au pied du Château. Celui qu'il avoit interrogé, inquiet de rencontrer depuis trois jours ſur ſon

chemin, le même étranger, voulut ſe faire un mérite auprès de ſon Seigneur, d'un avis qui pouvoit peut-être l'intéreſſer; Monſieur Fajel fut donc averti. Il venoit d'apprendre que le Roi, de retour de la Terre-Sainte, étoit depuis cinq ou ſix jours, à Lyon. Cette nouvelle le détermina d'abord à penſer que celui qu'on voyoit depuis trois jours rôder autour de ſon Parc, étoit, ou Raoul, ou quelqu'un à lui, chargé d'épier le moment de voir Madame de Fajel. Ce ſoupçon, en irritant ſa jalouſie, le tranſpota de colere; il devint furieux! le deſir de ſe vanger ſur Raoul, des chagrins & des tourmens où le livroit depuis ſi long-tems la fatale tendreſſe qu'il avoit inſpirée à Madame de Fajel, lui fait prendre ſur le champ un parti

violent : il ſort ſuivi de trois de ſes gens ; il va du côté où on vient de lui dire qu'il trouvera celui qu'il croit déja un ennemi de ſon repos & de ſa gloire.

Monlac voyant de loin avancer quatre Cavaliers, parmi leſquels il croit diſtinguer le Seigneur de Fajel, ſent le péril où il eſt, & veut y échapper. Fajel appercevant ſon deſſein, vient ſur lui à toute bride, & l'arrête. Il voit d'abord que ce n'eſt point le Sire de Couci, mais il a une idée confuſe des traits de celui qui veut en vain ſe cacher ; il porte ſur lui un regard fixe ; il cherche à le reconnoître, & le reconnoît. Ah ! traître, s'écria-t'il, ton déguiſement, aux portes de mon Château, ne m'inſtruit que trop de ton projet criminel, & je vais t'en punir ! ta mort ſera la récompenſe de ton zéle ! elle

inſtruira le perfide Couci, du ſort que lui garde mon juſte reſſentiment ! En achevant ces mots, la fureur s'empara du Seigneur de Fajel, qui, aidé de ſes gens ſe rendit le maître de Monlac : il l'aſſaſſina, malgré les courageux efforts que fit ce Gentilhomme, pour défendre, & vendre cherement ſa vie.

A peine Monlac eſt-il étendu ſur la pouſſiere, que le Seigneur de Fajel met pied à terre : il ordonne à ſes gens de rentrer dans le Château, & leur défend de parler de ce qui vient de ſe paſſer. Auſſi-tôt qu'il eſt ſeul, il foüille avec précipitation la victime qu'il vient d'immoler à ſes jaloux tranſports. Ciel ! que lui trouve-t'il ! une boëte d'or qui renferme le cœur de Raoul de Couci, avec une Lettre de cet infortuné. Que devient Fajel à

cette vûe ! Il frémit d'horreur & treſſaillit de joye ! Raoul n'eſt plus. Sa mort me vange, & punit la perfide qu'il adoroit. Il lit & relit le fatal écrit ; chaque mot ajoute à ſa fureur ! Raoul ne regrette ſa vie, que parce qu'il etoit aimé de Madame de Fajel ! Il ſe plaint, il eſt vrai, d'une vertu trop ſévére ; mais il s'applaudit de regner, malgré cette même vertu, dans ſon cœur ! Il lui envoye le ſien pour gage de ſon amour, comme aſſuré que ce terrible gage, loin de lui être un objet effrayant, lui ſera précieux ! Le Seigneur de Fajel reſte quelque tems comme abîmé dans ces funeſtes idées ; tantôt il regarde d'un œil égaré, ce que renferme la boëte qu'il tient ; tantôt il lit la Lettre ; ces deux objets l'irritent preſqu'également. La preuve de la

tendresse de sa femme ; pour Raoul, sa mort, & la douleur amére qu'en ressentira Madame de Fajel, ne lui paroissent pas une vangeance assez complette ! il médite un projet enfanté par la plus noire rage ! C'est du cœur même de Raoul, dont il veut faire usage pour exécuter la plus affreuse barbarie ! mais pour l'exécuter, il faut qu'il se rende maître de tous ses mouvemens ; il faut qu'il paroisse tranquile ; sa fureur même lui en donne la force !

Depuis long-tems le Seigneur de Fajel, pour se soustraire au chagrin que lui causoit la mélancolie de sa femme, passoit des journées entieres sans la voir ; & la langueur de Madame de Fajel la retenoit presque toujours dans son appartement : ils craignoient tous deux leur pré-

ſence ; l'un ne pouvoit donner des bornes à ſes reproches ; l'autre, pénétrée du regret de les mériter, ne pouvoit les ſoutenir. Le Seigneur de Fajel vouloit gagner ſur lui, d'être inſenſible à l'injure que lui faiſoient les ſentimens intérieurs de ſa femme ; car il ne doutoit plus de ſa tendreſſe pour Raoul, depuis l'inſtant où il l'avoit ſurpriſe verſant des pleurs ſur ſes Tablettes, & ſur la Lettre de Mademoiſelle de Couci. Madame de Fajel en proye, malgré elle, à tout ce que l'amour peut faire éprouver de plus cruel, ſe reprochoit l'affreuſe ſituation où la ſienne reduiſoit un mari. Tous les jours étoient pour elle, des jours de triſteſſe, & de ſolitude ! elle les paſſoit occupée de ſes douloureuſes penſées ; elle n'avoit perſonne à qui elle oſât confier ſes

peines & ſes inquiétudes : les momens où elle étoit forcée d'être entourée, ou de ſes femmes, ou de ceux qui la ſervoient, étoient pour elles des momens de contrainte. Que ſes repas étoient courts, & ſilencieux !

Dès que le Seigneur de Fajel eut en ſon pouvoir ce qu'il venoit de trouver ſur le malheureux Monlac, il rentra dans le Château : il donna auſſi-tôt les ordres convenables pour l'exécution de l'horrible projet qu'il méditoit. Sa fureur, animée par ſa paſſion, lui faiſoit deſirer avec une impatience extrême, l'heureux moment où il devoit joüir de ſa vangeance. Ce moment arriva enfin. On ſervit Madame de Fajel, qui, comme à ſon ordinaire, du moins depuis quelque tems, mangeoit ſeule dans ſa chambre. Monſieur de

Fajel étoit à la porte ſans qu'elle en fût informée ; il entra avant qu'on eût déſervi le ſeul mets qui avoit encore été préſenté à Madame de Fajel ; il ordonna à tout le monde de ſe retirer ; il prit un ſiége, & ſe plaça vis-à-vis d'elle. Voulez-vous bien, Madame, lui dit-il d'un air aſſez ouvert, que je vous voye ſouper ? ma préſence ne vous gênera-t'elle point ? Madame de Fajel répondit à ſon mari, avec cette douceur qui lui étoit ſi naturelle, & que tous ſes chagrins n'avoient pû altérer. Mangez, Madame, pourſuivit-il, après avoir gardé un moment le ſilence. Ce que vous mangez doit être pour vous un mets délicieux! c'eſt le Cœur de Raoul de Couci. Madame de Fajel croyant que ſon mari ne lui tenoit cet horrible diſcours, que pour voir

l'effet qu'il produiroit ſur elle, lui dit : eh! Monſieur, vous & moi ſerons-nous ſans ceſſe, les triſtes victimes de nos jaloux ſoupçons ? vous feront-ils tous les jours, inventer de nouvelles inſultes ? Non, non, reprit le Seigneur de Fajel, c'eſt le cœur du perfide Raoul, dont vous voyez encore les reſtes devant vous : il eſt mort, ce Raoul, objet odieux d'un amour criminel. Les Sarraſins ont commencé ma vangeance, je viens de la rendre complette ! l'incertitude où je vous vois, vous ſoûtient contre un ſi grand malheur, elle ſuſpend votre déſeſpoir, & me dérobe trop longtems, le plaiſir d'en joüir ! Liſez, perfide, lui dit-il, en lui jettant la Lettre de Raoul, liſez ! Madame de Fajel, en reconnoiſſant le caractére de Raoul, qu'elle avoit tant de fois vû entre les

mains de Mademoiſelle de Couci, eſt ſaiſie de crainte, & d'horreur ! elle lit : chaque mot lui porte un coup mortel ! elle perd enfin l'uſage de ſes ſens, en achevant la Lettre de Raoul, qui étoit conçuë en ces termes.

Je ſens, Madame, que je vais ceſſer de vivre, & je ſens que ma paſſion ne fut jamais plus forte. Vous l'avez payée d'une ſenſibilité, qui, ſans rien coûter à votre auſtere devoir, a fait le bonheur, & le malheur de ma vie ! oſerai-je me flatter, que lorſque vous ſerez au terme où je me trouve, (puiſſe le Ciel le reculer !) vous ſerez occupée de moi, comme je le ſuis de vous ! oüi, Madame, je l'eſperé ! vous le pourrez ſans bleſſer cette vertu pure, que j'ai toujours reſpectée dans vous : cette idée flateuſe éloigne de moi l'horreur d'une mort prochaine ; c'eſt cette

idée qui me fait charger le fidéle Monlac, de vous remettre, au péril de ſa vie, une boëte dans laquelle eſt renfermé un dépôt qui vous coûtera des larmes, & vous ſera précieux ! mes ſentimens juſtifient la hardieſſe, & la ſingularité d'un don de cette nature, & la connoiſſance que j'ai de ce qui ſe paſſe dans votre ame, m'aſſûre de l'uſage que vous en ferez.... Je m'affoiblis.... ma vûe ſe trouble.... Adieu, Madame.... Je meurs...

Le barbare Fajel joüiſſoit de l'état déplorable, où il avoit réduit ſa femme. Mais la durée de ſon évanoüiſſement lui fit craindre qu'il ne fût l'avancoureur d'une mort prochaine. Elle dut à ſa cruauté le ſecours qu'il lui donna. Il étoit impatient d'être le témoin de la douleur où elle s'abandonneroit ; il vouloit inſulter à ſa miſere ; il vouloit en-

fin qu'elle pût lire dans ſes regards menaçans, cette noire fureur, ſi propre à lui annoncer un avenir, dont il ſe flattoit qu'elle ſeroit effrayée. Madame de Fajel reſta plus de deux heures ſans reprendre ſes eſprits; elle ouvre enfin les yeux. Quel ſpectacle lui eſt offert! les reſtes d'un repas horrible! un mari qui vient de faire une action, dont le ſeul récit fait frémir la nature! Son ame reçoit de différentes impreſſions, ſelon les différens objets qui la frappent; de la pieté, & de la douleur; de la colere, & de l'indignation! mais aucun de ſes mouvemens n'éclate: elle baiſſe le yeux, & garde un morne ſilence. Je le vois, perfide, dit ce cruel époux, vous ajoutez à l'outrage que me fait votre cœur, celui de mépriſer ma juſte indignation! Votre ſilence n'eſt

l'effet, ni de vos remords, ni de la crainte que devroit vous inſpirer ce que peut un mari ſi cruellement offenſé ! Cette douleur muette, en marquant votre mépris, ſemble braver ma vangeance; mais tremblez ! craignez tout d'un homme qui vous a tendrement aimée ! Je meſurerai les châtimens que je vous prépare, ſur l'amour que j'ai eu pour vous ! ma haine me rendra vos jours précieux ! Je les ménagerai, mais ce ne ſera que pour joüir plus long-tems du plaiſir de vous tourmenter. C'eſt, repliqua Madame de Fajel, ce qui n'eſt plus en votre pouvoir : ſans vous donner le ſoin, ou de les prolonger, ces jours infortunez, ou de les abreger, je ſerai bientôt hors d'état de vous craindre ! on peut ſortir de la vie, ſans le ſecours ni du fer, ni du poiſon !

Vous êtes plus à plaindre que moi ! vous allez être livré à des remords qui ne vous quitteront jamais. Plût au Ciel que cette triste avanture fût ensevelie dans un profond oubli ! mais il est des crimes que la justice céleste ne laisse point ignorer ! c'est là plus grande vangeance qu'elle puisse exercer contre un homme de votre rang ! Votre mémoire sera odieuse à la postérité, tandis que la mienne l'attendrira ! Je n'ai rien à me reprocher : j'ai combattu une malheureuse passion qui regnoit dans mon cœur, avant que je vous eusse donné la main. Elle ne m'a point fait oublier mon devoir ! je n'ai écouté que lui ! je lui ai sacrifié tout ce que la vertu la plus austere exigeoit de moi ! C'étoit pour lui obéir, que je vous ai forcé, vous & mon pere, à m'arracher de la Cour de

Philippe ! jugez, (ſi votre fureur vous le peut permettre ,) jugez , qui de nous deux eſt ici le plus criminel !

La modération de Madame de Fajel , étonna ce furieux ; cet étonnement fit place à la honte d'avoir commis un crime qui ne ſervoit qu'à lui confirmer l'innocence de ſa femme. Pour lui cacher ſon trouble & ſa confuſion , il ſortit ſans rien répondre. A peine Madame de Fajel fut-elle délivrée de ſa préſence , qu'elle paſſa dans ſon Cabinet , où elle ſe laiſſa aller languiſſamment ſur un fauteüil. Raoul eſt mort , dit-elle d'une voix affoiblie ! Raoul eſt mort ! non , je ne veux point lui ſurvivre ! L'action barbare que vient de commettre notre commun ennemi , me condamne à mourir ! eh bien! cher Raoul , la mort nous uni-

ra ! Elle lit, & relit la Lettre qu'elle tient dans ſes mains ; elle l'arroſe de ſes larmes. Hélas ! qu'as-tu fait, cruel époux ! que ne me laiſſois-tu la liberté de pleurer un Héros, mort dans les bras de la Victoire ! ma douleur auroit été auſſi innocente que l'étoit ma tendreſſe ! J'aurois même pris ſoin de te la cacher ! Le reſpect que j'ai toujours eu pour le fatal lien qui nous unit, m'auroit ſoutenuë contre un ſi grand malheur ! Tu m'aurois toujours vû, ſemblable à moi-même, chercher à adoucir ton caractere, farouche, & ſoupçonneux ! je me ſerois fait une loi d'eſſuyer, ſans murmurer, toute la rigueur de tes caprices ; & s'il n'eût pas été en mon pouvoir de te rendre le maître de mon cœur, tu l'aurois du moins été de toutes mes dé-

marches ! Mais pourquoi ſonger à ce barbare, dans les momens qui me reſtent à vivre ! je ne dois, je ne veux m'occuper que de mes juſtes regrets ! Raoul, cher Raoul, vous n'êtes plus ! jamais paſſion fut-elle auſſi reſpectueuſe que la vôtre ? malgré la connoiſſance que vous aviez de la mienne, vous l'avez toujours contenuë dans les bornes preſcrites par la raiſon, & le devoir !

Le Seigneur de Fajel étoit à peine ſorti de la chambre de ſa femme, qu'il ſentit l'effet de ce qu'elle venoit de lui dire. Les remords s'emparerent de lui; il voit avec horreur toute la barbarie d'une action infructueuſe ! il ne comprend pas comment il a pû la commettre ! J'étois jaloux de Raoul de Couci, s'écrioit-il, ſans avoir eu la moindre preuve que ma femme m'eût offenſé !

La mort me délivre d'un Rival, ſi redoutable à mes yeux! la Lettre que je trouve ſur celui, que dans un premier mouvement je ſacrifie à ma fureur, ne devoit-elle pas remettre le calme dans mon ame? La pureté de la conduite de Madame de Fajel n'y étoit-elle pas évidente? Loin de ſouſtraire à ſa connoiſſance cette Lettre,& cette boëte fatale,qui... ô Ciel! quel uſage en ai-je fait? j'en frémis! malheureuſe victime! Trop coupable Fajel, oſes-tu bien te rappeller à toi-même tout ce que tu as fait ſouffrir à la plus vertueuſe femme qui fut jamais? elle en mourra!.... C'eſt moi, qui, après l'avoir accablée preſque tous les jours, de mille injuſtes reproches, viens enfin de lui enfoncer le poignard dans le ſein!... Mais rentrons chez elle pour ſoulager ſa peine! qu'elle

ſoit témoin de celle que j'endure ! Ah ! monſtre, comment te préſenter à ſes yeux ? Pourras-tu ſoutenir leurs regards mourans ?

Ces divers mouvemens agiterent Fajel toute la nuit. A peine vit-il le jour, qu'il envoya dire à Marandé, celle de ſes femmes que Madame de Fajel aimoit le mieux, de paſſer chez lui. Marandé ſe déroba d'auprès de ſa Maîtreſſe ; Madame de Fajel étoit trop pleine de ſa douleur, pour s'appercevoir de ce qui ſe paſſoit autour d'elle. Dès que Fajel vit Marandé, il lui demanda avec trouble & précipitation, ce que faiſoit, ce que diſoit, & dans quel état étoit ſa femme ? Quoi ! tu pleures, s'écria-t'il ! parle. Hélas ! Seigneur, repliqua-t'elle, que voulez-vous que je vous apprenne ? Madame eſt immobile ;

elle ne profere pas un mot : des ſoupirs, & des larmes marquent ſeulement l'agitation de ſon ame ! elle a ſouvent des foibleſſes dans leſquelles il ſemble qu'elle va expirer : pour l'empêcher d'y ſuccomber, nous la preſſons, mais en vain, de prendre ce qui pourroit la ſoulager. Sans nous parler, elle nous rebute, & nos empreſſemens paroiſſent encore irriter ſa douleur ! Retourne, Marandé, reprit Fajel, retourne auprès de cette infortunée ; je ne ſçais ſi je dois la voir ? je ne ſçais ſi je ne dois point, dans ces premiers mouvemens, la laiſſer ſeule ? retourne, & viens m'avertir ſi quelque nouvel accident faiſoit craindre un malheur, dont l'idée me fait trembler !

Madame de Fajel n'avoit jamais ouvert ſon cœur à la fidelle Marandé ; elle ignoroit même ce

qui s'étoit passé la veille, entre le mari & la femme ; surprise de tout ce qu'elle voyoit, elle cherchoit en vain à en démêler la cause. Elle crut, en rentrant dans la chambre de sa Maîtresse, pouvoir lui dire que Monsieur de Fajel l'avoit mandée ; qu'il étoit dans une agitation extrême ; que ses yeux étoient gros de larmes ; qu'il articuloit avec peine ce qu'il disoit. Madame de Fajel sans rien répondre, lui fit signe de la main, de ne pas continuer. Monsieur de Fajel hors de lui-même, alla trente fois dans ce même jour, de son appartement, à la porte de la chambre de sa femme, & trente fois il n'osa y entrer : il parcouroit son Château, ses Jardins, son Parc, & ne sçavoit jamais où il étoit. Ne pouvant enfin résister à l'impatience d'apprendre

dre par lui-même l'état où se trouvoit Madame de Fajel, il entra chez elle. Il la voit dans son lit, avec cet abattement, suite ordinaire des douleurs vives ; elle ne marque aucune surprise de voir ce cruel tiran ; elle n'avoit plus rien à craindre de sa violence : tout étoit fait. Elle ordonne à ses femmes de sortir ; puis s'adressant à cet époux barbare, elle lui dit d'une voix languissante : Que venez-vous faire ici, Monsieur ? n'avez-vous pas épuisé tous les traits qu'une injuste jalousie vous a fournis contre moi ? mes malheurs, qui tôt ou tard, feront les vôtres, ne sont-ils pas assez grands ? voulez-vous encore y ajouter ? Ah ! Madame, s'écria Fajel, vous voyez un coupable rongé de remords ! un criminel qui vous demande grace ! un homme confondu par

votre innocence, qui vient à vos genoux vous implorer pour vous-même : conſervez des jours qui ne me furent jamais ſi précieux ! vous me verrez, à tous les inſtans, pénétré & repentant de mon crime, loin de vouloir l'excuſer par l'excès de mon amour, en avoüer toute la noirceur ! ne ſoyez point inflexible ; n'imitez pas ma dureté ; j'en reſſens toute l'horreur ; ah ! Madame, ſoyez auſſi généreuſe que j'ai été cruel : faut-il que j'expire à vos yeux pour m'attirer un regard, que je préférerois à la vie ? que ma mort me paroîtroit douce, ſi elle pouvoit exciter en vous un leger mouvement de pitié ! Je ſens, Monſieur, repliqua Madame de Fajel, que ce retour de vertu ne peut déſormais m'être utile ; ſans vouloir vous irriter, je ſouhaite qu'il ſoit durable ! tels ſont

les vœux de l'innocence, en faveur de ceux qui l'oppriment! mais s'il eſt vrai que votre repentir ſoit ſincere, la preuve qui eſt en votre pouvoir, eſt unique, ne me la refuſez pas : éloignez-vous d'une femme dont la vûë, les ſentimens, les paroles & le ſilence doivent vous accabler.

Après ces mots, Madame de Fajel ſe tut. Son mari croyant pénétrer ſa funeſte réſolution, n'oublia rien pour la combattre : il ſupplioit, il preſſoit, il interrogeoit, il gémiſſoit; mais il attendoit, en vain, une réponſe: prieres, larmes, mouvemens, tantôt doux, tantôt impétueux, ne produiſirent que le même effet : Le ſilence. Ne pouvant le ſoutenir, il ſortit confus & déſeſperé.

Le Seigneur de Fajel en par-

courant ſon Château, comme un homme égaré, réflechit tumultueuſement ſur ce qui vient de ſe paſſer : la pâleur de ſa femme, la peine qu'elle avoit euë à prononcer le diſcours qu'il venoit d'entendre, la conſternation & les pleurs de ſes domeſtiques, tout lui annonce un malheur prochain ! il appelle ſon Ecuyer, il lui donne l'ordre d'aller à Vergi. L'Ecuyer eſt à peine parti, qu'il ſe repent de l'avoir envoyé ! il craint la préſence de Monſieur & de Madame de Vergi ; il craint que leur malheureuſe fille ne leur développe un miſtere odieux ; il craint leurs juſtes reproches ; il craint enfin leur douleur ! Malgré l'extrême affliction du Seigneur de Vergi, en apprenant le péril où ſa fille ſe trouve, il fait des queſtions adroites à celui qui lui apporte

de ſi terribles nouvelles : il lui demande ſi quelque accident n'a point précédé cette prompte & dangereuſe maladie ? il eſpere éclaircir ſes doutes par les réponſes de l'Ecuyer : mais elles furent ſi ſimples & ſi naïves, que le Seigneur de Vergi conçut que celui qui les faiſoit, n'avoit nulle idée de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Madame de Fajel, & peu de connoiſſance du véritable caractére de ſon Maître.

Monſieur & Madame de Vergi arriverent le cinquiéme jour après le funeſte accident qui alloit coûter la vie à l'innocente & malheureuſe Madame de Fajel. Quel ſpectacle pour eux ! ils la trouvent mourante. Ils l'embraſſent, ils verſent un torrent de larmes ; à peine peuvent-ils lui arracher quelques mots ; elle s'affoiblit ; ſes yeux ſe ferment ;

elle perd la parole. Le Seigneur de Vergi effrayé, appelle du secours, il demande Fajel; on lui dit qu'il vient de monter à cheval, suivi d'un seul domestique: il ne questionne point ceux qui lui disent que le Seigneur de Fajel vient de partir, sans avoir ni parlé à personne, ni donné aucun ordre. Ce pere affligé, désespéré de ce qu'il voit & de ce qu'il pense, embrasse sa fille qui meurt entre ses bras! Monsieur & Madame de Vergi s'enfuïent avec horreur d'un lieu, où la fatale destinée de leur fille, avoit fixé son sort.

Le Seigneur de Fajel, après avoir parcouru toutes les routes de sa Forêt, & ne pouvant s'éloigner, quelque dessein qu'il en eût, revenoit vers son Château, lorsque l'Equipage de son Beau-pere, qui ne faisoit que d'en

ſortir, lui parut reprendre le chemin de Vergi. Il s'approche. Mais ce vieux Seigneur affligé, détourne la tête, & veut éviter les regards d'un homme qui lui eſt odieux! Fajel s'arrête, il ne doute plus de ſon malheur; il pique droit chez lui; il entre. Quel ſpectacle! tout pleure, tout gémit! il vole à l'appartement de ſa femme; on s'efforce pour l'empêcher d'y entrer: il menace, il met l'épée à la main; il veut percer tous ceux qui s'oppoſent à ſon paſſage, & ne pouvant les intimider, il tourne ce fer contre ſa poitrine; on le déſarme; on le ſauve de ſa propre fureur: il demeure un inſtant immobile ſans proférer un ſeul mot. A ce calme, ſuccede un mouvement impétueux; il deſcend; remonte le même cheval, & dans un moment on le perd de vûë.

Il va droit à un Monaſtere, dont l'Abbé étoit ſon allié. Il l'inſtruit, en homme troublé, de ſon malheur, & lui demande qu'il lui ſoit permis de ſe renfermer. L'Abbé ſe tranſporte ſur le champ à Fajel, pour faire rendre les derniers devoirs à la femme la plus vertueuſe & la plus infortunée qui fut jamais.

Tandis que cette Tragédie ſe paſſoit en Bourgogne, le Grand Sénéchal, qui avoit pris la route de Paris, y étoit arrivé avant tous ceux qui étoient partis de Lyon pour s'y rendre. Cette Capitale, quoique gouvernée ſelon les ordres que Philippe avoit laiſſez, ſe reſſentoit de l'abſence de ſon Prince; elle ne faiſoit des vœux que pour ſon retour. Le Grand Sénéchal étoit à peine entré dans Paris, qu'il ſe vit entouré d'une multitude de Peu-

ple, empreſſé à lui demander des nouvelles de leur Roi. Touché de cette ardeur générale, il leur crioit à haute voix pour ſe faire entendre de ce Peuple, qui vouloit être inſtruit, & ne pouvoit ſe donner le tems d'écouter; que le Roi étoit à Lyon, & qu'ils joüiroient bien-tôt de la ſatiſfaction de le revoir. La joye de ce prochain retour ſe répandit en un inſtant; les Réjoüiſſances & les Illuminations, ſans qu'aucun ordre en eût été donné, furent des preuves bien ſenſibles de l'amour des François pour leur Monarque.

Le Grand Sénéchal, qui n'avoit demandé congé au Roi que pour préparer la Maréchale & la Comteſſe des Barres à la nouvelle de la mort d'Alberic, redoutoit l'état affreux où il alloit jetter la mere & la fille! Sa triſteſſe & ſon ſilence, en les em-

braſſant, leur annoncerent la perte qu'elles avoient faite : Qu'eſt-il arrivé à mon fils, s'écria la Maréchale ? Quelle nouvelle m'en apportez-vous ? Le Grand Sénéchal ſoupira. Ah ! mon fils ne vit plus, reprit la Maréchale ! Non, Madame, repartit le Comte des Barres ! mais puiſſe mon reſpect pour vous, & ma tendreſſe pour une femme que j'adore, ajouta-t'il en embraſſant la Comteſſe, adoucir chez toutes deux, la perte que vous faites ! A un ſaiſiſſement mortel, ſuccederent les larmes & les gémiſſemens ! La douleur de la mere & de la fille étoit ſi violente, qu'à peine voyoient-elles, dans leurs premiers mouvemens, ce qui leur reſtoit, pour les conſoler de ce qu'elles avoient perdu.

Après que le Grand Sénéchal eut rempli ces premiers & triſtes

devoirs, il fut chez Enguerrand; ſon eſtime pour lui alloit juſques au reſpect; il regrettoit ſincerement Raoul, & Mademoiſelle de Couci lui étoit infiniment chere! il connoiſſoit ſa tendreſſe pour ſon frere: pénétré de l'affliction de la Maréchale & de la Comteſſe des Barres, il redoutoit l'inſtant qui alloit encore mettre ſa ſenſibilité à une nouvelle épreuve. Selon les ordres qu'il en avoit reçû du Roi, il remit à Enguerrand la Lettre de ce Prince, avant de lui donner celle de Raoul. Enguerrand pâlit, en voyant l'air abattu du Grand Sénéchal. Le Roi m'écrit, dit-il!... Vous êtes le porteur de ſa Lettre!... Vous gardez un morne ſilence!... Je tremble!... Mon Fils!... mais liſons. A peine a-t'il lû quelques lignes, qu'il porte ſes mains ſur ſon front, &

reſte immobile. Raoul eſt mort, dit-il d'une voix baſſe ! Mon Fils ! ... quelle perte ! ... Mon Fils ! ... A ce ſeul mot, la parole expire ſur ſes lévres.

Madame de Couci qui venoit d'apprendre que le Comte des Barres étoit chez ſon mari, y accourt. Quel ſujet d'effroi pour elle ! elle voit Enguerrand accablé, & le Grand Sénéchal qui craint de l'aborder! Quel malheur eſt-il donc arrivé, s'écrie-t'elle toute éperduë? parlez, Monſieur... Enguerrand ne répond rien.... Par pitié, Grand Sénéchal, continuë-t'elle, tirez-moi de peine. Le Grand Sénéchal n'oſe lui répondre; il n'oſe même la regarder : Liſez, Madame, lui dit Enguerrand en lui donnant la Lettre du Roi, & obtenez de vous, s'il eſt poſſible, de ne pas mourir de douleur ! Madame de Cou-

ci lit, & tombe évanoüie. On la porte dans cet état pitoyable, à son appartement, où l'empressement de toutes les personnes qui l'entourent, la font revenir; mais hélas! quelle est son affliction! Le courageux Enguerrand, sans verser une larme, repete plusieurs fois: Mon Fils est mort! J'ai tout perdu! Le Grand Sénéchal voyant avec quelle fermeté Enguerrand soutenoit un si grand malheur, lui rend la Lettre de son fils. Elle étoit conçuë en ces termes:

Je ne survis que de peu de jours au Maréchal: nous avons tous deux trouvé la mort, en triomphant des Infideles. Le Roi, témoin de notre activité à executer ses projets, sera touché de notre perte! c'est assez pour notre gloire, mais ce n'est pas assez pour me consoler de quitter un pere tel que

vous ! l'eſpoir d'obtenir la grace que je vais lui demander, peut ſeul adoucir mes inquiétudes, & me faire regarder avec moins d'horreur, ce triſte paſſage : le Comte de Rethel eſt, & fut toujours mon plus tendre ami; le Roi connoît tout ce qu'il vaut; vous l'aviez trouvé digne de votre amitié; il adore ma ſœur, cette ſœur qui me fut toujours ſi chere, & que vous n'avez pû ceſſer d'aimer, n'ayant pû ceſſer de l'eſtimer ! rendez-les heureux : qu'ils ſoient unis ! retrouvez un fils dans un Héros ſi digne de votre alliance ! ſon reſpect, ſa tendreſſe pour vous, ont ſerré les nœuds d'une amitié formée entre nous dès notre enfance. Mon pere pourroit-il me refuſer ce que je ſouhaite avec tant d'ardeur, dans le moment où je me flatte qu'Enguerrand, qui ne connoît point l'uſage des larmes, en répandra

à la triste nouvelle de la mort de l'infortuné Raoul.

Après avoir lû la Lettre de Raoul, Enguerrand leve les yeux au Ciel ! il garde un moment le silence, & demande ensuite au Grand Sénéchal d'aller prier la Reine d'envoyer Adelaïde à une mere qui a besoin de consolation dans l'état où elle est. Peut-être, ajouta-t'il, en trouverai-je dans ses embrassemens.

Malgré l'impatience du Grand Sénéchal pour retourner auprès de la Maréchale & de la Comtesse des Barres, il courut chez la Reine. Adelaïde étoit auprès d'elle. Il instruisit d'abord cette Princesse de la mort du Maréchal. Et que fait mon frere, lui demanda Mademoiselle de Couci ? eh ! quoi, Sénéchal, vous ne répondez rien ! ... Ah ! Madame, s'écria-t'elle en s'adressant à la Rei-

ne, je ſuis perduë ! le Grand Sénéchal évite mes regards ! ſon embarras m'annonce un grand malheur ! Parlez, Sénéchal, lui dit la Reine ? Enguerrand ſupplie Votre Majeſté, repartit-il, d'envoyer Mademoiſelle de Couci à ſa mere ; l'un & l'autre trouveront dans ſes embraſſemens quelque conſolation contre le coup terrible que je viens de leur porter. Ah ! Mademoiſelle, continua-t'il en s'approchant d'Adelaïde, armez-vous de tout votre courage, & s'il ſe peut, commandez à votre juſte douleur ! vous le devez pour adoucir celle d'un pere qui vous attend les bras ouverts, comme le ſeul bien qui lui reſte. Juſte Ciel, s'écria Mademoiſelle de Couci, à quel prix me rendez-vous la tendreſſe d'un pere ! falloit-il qu'il en coûtât la vie à mon malheureux

frere ! La Reine alors dit à Adelaïde : Il faut, ma fille, soutenir ce malheur avec cette fermeté héroïque qui semble être attachée au nom de Couci : allez ; le Grand Sénéchal va vous remettre entre les bras d'Enguerrand ; mais sur-tout songez qu'une douleur trop violente irriteroit la sienne ! Sénéchal, poursuivit cette bonne Princesse, qui déja trop sensible à l'affliction d'Adelaïde, craignoit encore pour elle quelque autre malheur, qui avez-vous laissé auprès du Roi mon fils ? Le Comte de Rethel, repliqua-t'il. C'est assez, dit la Reine. Allez, & témoignez à Enguerrand & à Madame de Couci, la part que je prens à la perte qu'ils ont faite.

Mademoiselle de Couci, conduite par le Grand Sénéchal, entra chez Enguerrand ; elle se

proſterna d'abord à ſes pieds : Levez-vous, ma fille, lui dit-il, embraſſez un pere qui vous rend toute ſa tendreſſe. Enguerrand, après l'avoir long-tems ſerrée dans ſes bras, lui dit : Paſſez chez votre mere, mais cachèz-lui, ſi vous le pouvez, une partie de votre douleur; ménagez la ſienne.

Le lendemain Enguerrand dépêcha un Courier vers Thibault pere de Roger, pour l'appeller, comme ſon plus tendre ami, à ſon ſecours. Thibault part ſur le champ, il arrive. Ces deux hommes illuſtres ſont également attendris & pénétrez de la plus ſenſible affliction ! les circonſtances préſentes reſſerrent les nœuds de leur ancienne amitié; ils paſſent enſemble chez Mademoiſelle de Couci ; elle n'avoit jamais vû Thibault ; elle ignoroit qu'il dût

arriver. Quelle fut ſa ſurpriſe & ſon agitation, de s'entendre dire par Enguerrand : Adelaïde, embraſſez le pere de Roger ; il me rend un fils, je lui donne une fille. Vous & Roger, ſoyez tous deux unis ſelon les derniers ſouhaits d'un fils, dont votre bonheur m'adoucira la perte. Thibault ne peut ſe laſſer de regarder & d'admirer Mademoiſelle de Couci ! & la joye qui ſe répand ſur ſon viſage, porte dans le cœur d'Enguerrand & d'Adelaïde, un trait de conſolation. Madame de Couci inſtruite par ſa fille de ce qui venoit de ſe paſſer, voulut voir Thibault. Il n'eſt pas poſſible de donner une idée bien juſte des différens mouvemens qui occupoient ces quatre perſonnes ; moins encore de ce qui ſe paſſoit dans le cœur d'Adelaïde ; elle gardoit le ſilen-

ce. Ma fille, lui dit tendrement ſon pere, Thibault, votre mere & moi, vous diſpenſons de tant de retenuë ; prononcez hardiment le nom de Roger, il nous eſt cher à tous.

Peu de jours après, le Roi arriva à Fontainebleau. La Reine partit pour aller joindre le Roi ſon fils. Mademoiſelle de Couci l'y accompagna ; Enguerrand la remit avec une ſatisfaction extrême, entre les mains de cette Princeſſe qui la lui avoit demandée. Le Roi monta a cheval, & fut au-devant de la Reine ſa mere, juſques à l'entrée de la Forêt ; Roger étoit à ſes côtez ; Adelaïde, le cœur ſaiſi, n'oſoit lever les yeux. Le Roi s'appercevant de ſon trouble, lui dit : Levez les yeux, Mademoiſelle, portez-les en liberté ſur ce jeune Héros ; il eſt digne de tout

ce que vous avez fait pour lui ! Je le ramene de Sirie, couvert d'une gloire immortelle, n'aſpirant qu'au bonheur de vous poſſéder. Enguerrand & Thibault arriverent le lendemain avec Madame de Couci. Peu de jours après Roger de Champagne, Comte de Rethel, & Adelaïde de Couci, furent unis. Ce mariage fut célébré avec la grandeur & la magnificence que Philippe ordonnoit toujours dans les actions d'éclat.

Fin du troiſiéme Tome.